



LES GRANDS SIÈCLES

PIÈCE EN TROIS ACTES ET SEIZE TABLEAUX

PAR MM. THÉODORE BARRIÈRE ET HENRY DE KOCK

Mise en scène de M. St-Ernest. — Musique de M. Fessy. — Ballets de M. Honoré. — Décors de MM. Devoir, Sachetti, Robecchi, Wagner et Daran. Costumes dessinés par M. Alfred Albert. — Machines de M. Auguste Mary.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE SAMEDI 29 SEPTEMBRE 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LAUBARDEMONT	}	MM. CLARENCE.	LE PÈRE CORMIER	}	THÉOL.
DE GONDY			TABARIN		
DE CHAROLAIS			ROUTIOU		
LE MAUVAIS GÉNIE	}	WILLIAMS.	DUPARC	}	NOËL.
DELACROIX			DUPRESNE		
DE LA PÉPINIÈRE			DUROC		
DE COURTEVILLE	}	COULOMBIER.	BEAUDET	}	BENJAMIN.
LE CARDINAL DE RICHELIEU			HYACINTHE		
LOUIS XIV			CIPRIEN		
DE BEAUFORT	}	PASTELOT.	LE DUC DE BOUILLON	}	BORSAT.
LE COMTE DE SAINT-GERMAIN			COLBERT		
UN VÉTÉRAN			LE COMTE DE LA ROCHEFERTÉ		
HENRY DE MAILLÉ	}	BUTAUT.	UN PAYSAN	}	BRICHARD.
MOLIÈRE			MONDOR		
BONAPARTE			CHARLES		
CROCHARD	}	DUPUIS.	MONGLAT.	}	NÉRAULT.
MANDRIN			MARTIN		
TANCRÈDE DE ROHAN			UN HUISSIER		
MAURICET	}	JULLIAN.	UN BOURGEOIS	}	DARCOURT.
JOSEPH			UN COURRIER		
UN ZOUAVE			UN OFFICIER D'ARTILLERIE.		
LOUIS XIII	}	BOILEAU.	MADMOISELLE DE MONTPENSIER	}	M ^{mes} PERSON.
PLAPISSON			MADAME SCARRON		
LIMACON			MADAME DE MAINTENON		
BERTRAND	}	LEBEL.	MADAMÉ PATIN	}	JOSÉPHINE.
CHAUVELOT			LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE		
DE LUDE			CONTAT		
MONTMORT	}	MAXIME.	MADAME PILLON	}	WSANNAZ.
MARILLAC			JEANNE MAHELIN		
CONDÉ			MADMOISELLE DE LA FAYETTE		
NAPOLÉON	}	DIDIER.	LE BON GÉNIE	}	RAVIER.
MANCINI			MADMOISELLE D'HAUTEFORT		
LAGRANGE			DE FIESQUE		
SAINT-PHAL	}	MOLINA.	NICETTE	}	VALÉRIE.
JACQUES SIROIS			DANDINET		
UN MOUSQUETAIRE			JEANNE		
DE SOURDIAC	}	ARTHUR.	MADAME DE MONTESPAN	}	NATHALIE.
DE VILLIERS			PERVENCHE		
UN GARDE-FRANÇAISE			UNE PAYSANNE		
VILLAREST	}	COCHET.	DE FRONTENAC	}	LAMBERT.
DAZINCOURT			CLAUDINE		
BOIS-ROBERT			ANTOINE.		
MOLÉ	}	SALLERIN.	UN COURRIER.	}	THÉODORINE. DENISE. HÉLÈNE.

Gentilshommes, Seigneurs, Dames de la cour, Paysans, Paysannes, Piqueurs, Mousquetaires, Soldats de Condé, Soldats de Mazarin, Jongleurs, Hommes et Femmes du peuple, Marchands, Dames de la halle, Garçons de cabaret, Valets, Grisettes, Artisans, Gardes-Françaises, Enfants de Paris

ACTE I.

LOUIS XIII ET LA FRONDE.

PREMIER TABLEAU.

LE CENTENAIRE.

Un coin du bois de Versailles. — A droite, la cabane de Jeanne Cormier (praticable); ameublement pauvre. — Fauteuil. — Grande cheminée. — Une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE CORMIER et JEANNE dans la chambre. — Le Père Cormier se chauffe devant le feu, Jeanne file au rouet. Dans la forêt, des Pages dressent une collation sous les arbres. Des Paysans et des Paysannes sont au fond et regardent au loiz, montés sur un tertre. CLAUDE est au milieu d'eux.

PIERRE, monté sur un arbre.

Oh ! comme ils courent... comme ils courent !... On dirait quasiment d'un vent d'orage.

CLAUDE.

A propos d'orage, je crois que nous en aurons un fameux avant la nuit,

PREMIÈRE PAYSANNE.

Et que ça serait hé chagrinant tout de même, si toutes ces belles dames et ces gentils seigneurs... ils allaient gâter tous leurs riches affluents !

CLAUDE, riant.

Oh ! mais notre bon roi Louis XIII, une fois lancé, ne s'arrête pas pour quelques gouttes de pluie, ma bonne.

PIERRE.

C'est un fameux chasseur, n'est-ce pas, messire Claude ?

CLAUDE.

Oul... oul... et un bon tireur aussi, qui à cinquante pas enlèverait un bouton de ton haut-de-chausses d'un coup d'arquebuse.

PIERRE, avec orgueil.

Ah ! mais c'est que c'est glorieux pour nous d'avoir un roi comme ça, pas vrai ?

PREMIER PAYSAN.

Oh ! on dirait que la chasse s'éloigne.

CLAUDE.

Les chiens auront pris le change, je gage ; car le cerf est un vieux routier, et le Souillard, le roi de la meute, n'est plus là pour les remettre sur la bonne piste. Il est mort au champ d'honneur, éventré par un dix-cors qu'il avait arrêté à lui tout seul.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Ah ! ce pauvre Souillard !

CLAUDE.

Ne le plaignez pas ; ses pattes sont clouées au grand chenil de Versailles ; on a fait de ses os des sifflets de vénerie, et de sa peau des gants que le roi a portés.

PIERRE.

Bah ! vraiment ?

CLAUDE, railant.

Ah ! c'est que, voyez-vous, Sa Majesté récompense dignement ses fidèles serviteurs.

PIERRE.

Cependant... messire Claude, le jeune marquis de Rieux l'a bien servi aussi, et le roi l'a laissé, dit-on, condamner à mort pour un pauvre petit duel, et... (Souspirant) peut-être que dans quelques jours...

CLAUDE.

Maitre Pierre, je vous engage à ne vous point mêler des affaires de Son Eminence le cardinal de Richelieu.

PREMIÈRE PAYSANNE, criant.

Ah ! les voilà ! les voilà ! Ils traversent la clairière là-bas, on les distingue très-bien !

PIERRE.

Oh ! messire Claude, nommez-les-nous, vous qui les connaissez tous. Tenez, d'abord celui qui est en avant de tous les autres ?

CLAUDE.

Eh bien, celui-là c'est le roi ; à sa gauche, c'est le chevalier de Marillac, un cœur d'or et une fine lame ; derrière eux, c'est le marquis de Monglat et le duc de Bouillon, et monsieur d'Éstiat l'inq-Mars, le grand écuyer.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Et cette belle dame qui caracole si bravement ?

CLAUDE.

C'est mademoiselle d'Hautefort, une femme d'esprit qui sait très-bien retenir un cheval, mais qui ne sait pas du tout retenir sa langue.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Et vous êtes bien sûr, messire Claude, que le roi viendra se reposer ici un brin ?

CLAUDE.

Sans doute, puisque j'ai été chargé de faire préparer une collation pour les nobles chasseurs. Mais en attendant, ventre de biche ! on gèle ici, il fait froid comme en hiver, et une bonne flambée ne serait pas de trop. Ramassez donc les branches sèches, vous autres ; moi, je vas aller chercher du feu chez le père Cormier.

PIERRE.

Comment, messire Claude, vous connaissez aussi le père Cormier ?

CLAUDE.

Est-ce que je ne connais pas tout le monde, moi ? Oui, oui, que je le connais, le bonhomme. Il est centenaire, n'est-ce pas ? et il loge là avec le fils de ses fils, car il est trois fois grand-père, le gaillard, depuis que la femme de son dernier descendant a mis au monde un petit bûcheron.

PIERRE.

C'est bien ça !

CLAUDE.

Il m'amuse, moi, ce vieux. Il ne sait rien de ce qui s'est passé depuis vingt-six années, et il se souvient de tout ce qu'il a vu quand il avait onze ans... Je vas le faire jaser un peu et je reviens. (Il entre dans la cabane; les Paysans préparent le feu.) Bonjour, ma bonne Jeanne; je viens vous prendre un tison.

JEANNE.

Ah ! c'est le petit piqueur ! A votre service, maitre Claude.

CLAUDE.

Vous filez toujours, la bonne ménagère. (Froissant amicalement sur l'épaule de Cormier.) Et le vieux père ne file toujours pas, lui... Encore bon là et solide au poste. Bonjour, papa Cormier.

LE PÈRE CORMIER, sortant de sa réverie.

Hein?... Ah ! bonjour, Claude, bonjour.

CLAUDE.

Sommes-nous toujours bien sage au moins ?

JEANNE.

Ah ! le pauvre cher homme !... C'est la bête du bon Dieu, et pourvu qu'il dise son Pater, qu'il fredonne quelque vieux refrain guerrier et qu'on le laisse jaboter de temps en temps avec ses souvenirs, il est heureux. (Jeanne a apporté du vin et des verres.) Boiriez-vous bien un coup, messire Claude ?

CLAUDE.

Bien volontiers !

JEANNE.

Mon homme est en forêt, et il ne pourra pas trinquer avec vous.

CLAUDE.

Eh bien, je trinquerai avec le grand-papa. (Se riant, au vieillard.) Pas vrai, grand-père ?

(Il lui offre un verre.)

LE PÈRE CORMIER, souriant.

Oui, oui.

JEANNE.

Oh ! un doigt de vin ne lui fait pas peur.

CLAUDE.

A votre santé, papa.

LE PÈRE CORMIER, élevant son verre.

A la mémoire du Béarnais !

(Il vide son verre.)

CLAUDE, devant.

A la mémoire du Béarnais !... Mais c'est qu'il n'en a pas laissé, non. Allons, redoublons. (Il lui verse.)

JEANNE, à Claude.

Ah ! prenez garde !

CLAUDE.

Bath ! bath ! le vin, c'est le lait des vieillards.

LE PÈRE CORMIER.

C'est aussi le lait des enfants, car le Béarnais...

CLAUDE.

Eut une bouteille pour nourrice, c'est vrai. (A part.) Il ne perd pas la tête au moins.

LE PÈRE CORMIER.

C'était un ami des pauvres gens, celui-là, vois-tu, petit. (Élevant son verre.) Au repos de son âme. (Il boit.)

CLAUDE, lui reprenant son verre.

Là !... j'espère que nous avons fait une bonne petite ribote, père Cormier !

LE PÈRE CORMIER, souriant.

Oui, oui... et ça m'a fait du bien ; je retrouve toujours mes souvenirs au fond du verre.

CLAUDE.
Voyez-vous ça... Eh bien, qu'est-ce qu'ils vous disent, vos souvenirs?

LE PÈRE CORMIER.
Ils me disent que je ne te connais pas d'hier, et qu'autrefois...

CLAUDE, riant.
Oui, en 1500 et quelques... (A part.) Je la connais celle-là.

LE PÈRE CORMIER.
Ne ris pas, petit... ce n'était peut-être pas toi...

CLAUDE.
C'est même probable, ou je serais donc joliment bien conservé.

LE PÈRE CORMIER.
Mais c'était quelqu'un qui te ressemblait... un enfant de Paris comme toi, qui avait comme toi ton insouciance, ton cœur et ta gaieté... et cet enfant-là, vois-tu, je l'ai retrouvé partout sur ma route.

CLAUDE.
Depuis l'an 1500?

LE PÈRE CORMIER.
Oui, partout où il y avait du sang à donner ou des larmes à tarir.

CLAUDE.
Brave père Cormier, va! (S'essayant les yeux.) Il me mouille, foi de piqueur!

LE PÈRE CORMIER.
Au revoir, mon garçon... au revoir!... Prie le bon Dieu pour le repos de l'âme de Henri IV et le bonheur de ma petite Jeanne, qui ne m'a fait jamais sentir que je vis depuis trop longtemps. (Il veut se lever.)

JEANNE.
Oh! que c'est vilain ce que vous dites là, père.

CLAUDE.
Ah! non, c'est pas gentil!

JEANNE.
Voyons, restez tranquille, vous allez brûler vos jambes.

CLAUDE.
Pauvre bonhomme! le fait est que c'est d'un sec!... ça flamberait tout de suite. Ah! ventre de biche! à propos de ça, et les autres que j'oublie!... (Il prend un tison.) Allons, adieu, Jeanne, et merci.

JEANNE.
Adieu, messire Claude, adieu.

CLAUDE, sortant de la cabane.
Me voilà!... me voilà!... J'ai été un peu longtemps, mais c'est que le vieux me racontait l'histoire de France.

(Il va auprès des autres. — Louise de la Fayette, suivie d'un valet, entre par la gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, porte un costume sévère; au valet.
Christophe, je m'arrêterai ici quelques instants, vous viendrez m'y reprendre avec la voiture... (Le valet sort. — S'orientant.) C'est bien, je crois, cette cabane que monsieur de Marillac m'indique dans sa lettre...

PIERRE, à Claude.
Dites donc, messire Claude?... est-ce que vous savez qui est cette belle dame-là qui a l'air si triste?...

CLAUDE, à demi-voix.
C'est mademoiselle de la Fayette, une dame d'honneur de la reine, dont le roi a été amoureux autrefois.

PIERRE.
Autrefois?...

CLAUDE.
Oui; il y a quelques mois, elle succédait à mademoiselle d'Hautefort dans le cœur du roi, et aujourd'hui une autre lui succède, si bien que pour expier son règne d'un jour... elle va, dit-on, se retirer au couvent...

PIERRE.
Et mademoiselle d'Hautefort?...

CLAUDE.
Oh! elle, elle s'est consolée avec le marquis de Gèvres...

PIERRE.
Ah! c'est bien drôle tout de même toutes ces histoires-là...

LOUISE, à elle-même.
J'ai beau relire ce billet, je ne puis deviner... (Lisant.) « Venez, au nom du ciel! il y va de la vie d'un homme!... » Que signifie?... et pourquoi monsieur de Marillac s'est-il adressé à moi qui ne suis presque plus déjà de ce monde, et surtout pourquoi avoir choisi ce lieu pour un rendez-vous qui... (Son de cor dans la forêt. — Tressaillant.) Le son du cor?... Mon Dieu!... est-ce que?... (A Claude.) Mon ami...

CLAUDE, s'avançant.
Madame?...

LOUISE.
Qui donc chasse aujourd'hui dans les bois de Versailles?...

CLAUDE.
C'est le roi, madame...

LOUISE.
Le roi!...

CLAUDE.
Il va même venir ici tout à l'heure.

LOUISE, à part.
Ici!... le revoir encore?... Oh non! non... (Elle fait quelques pas et s'arrête.) Et cependant... je ne puis partir... (Regardant le billet.) « Il y va de la vie d'un homme!... » Je resterai. Le ciel me donnera des forces pour les derniers adieux... (Elle va à la cabane et frappe.)

JEANNE.
Entrez. (Louise entre.)

LOUISE, à Jeanne.
Voulez-vous me permettre de me reposer un instant chez vous?...

JEANNE.
Comment donc, ma belle dame, mais avec bonheur. (Elle avance une chaise près du feu.) Tenez, mettez-vous là, et chauftez-vous... Voyons, père, faites donc une petite place à madame...

LOUISE.
Ne le dérangez pas.

JEANNE.
Ah! dame... on n'est plus galant, à son âge... C'est que, voyez-vous, il a eu cent ans aujourd'hui.

LOUISE.
Cent ans! Qu'il a l'air bon!... mais comme il me regarde!

JEANNE.
Ah! c'est que ses souvenirs se sont réveillés tout à l'heure; tenez, il vous sourit. Eh bien, je parierais que vous lui rappelez quelqu'une de ces belles figures qu'il a vues jadis et dont il parle sans cesse. — Ah! dame! c'est qu'il a vu bien des choses depuis que c'était un beau hallebardier du roi Henri III! — Il paraît qu'il était ben brave alors, avec ses chausses à bandes, comme il dit, et son feutre à la Gloriot. — Tenez, il veut parler. Pardonnez-lui s'il vous ennue, madame. (Louise sourit et prend la main que lui tend le vieillard.)

JEANNE.
Eh bien! grand-père, qu'est-ce qui vous agite à c'heure?

LE PÈRE CORMIER, avec bonheur.
Je la reconnais aussi, elle!

JEANNE, hausse les épaules avec bonté.
Quand je vous le disais, madame, c'est là sa folie...

LE PÈRE CORMIER, à Louise.
Oui, oui... oh! ma jeunesse, oh! mes souvenirs! C'est bien ce regard doux et triste que j'ai rencontré si souvent. — Tiens, en 1547, Paris était en deuil, les cloches tintaient d'une voix lugubre: François I^{er}, le roi chevalier, venait de mourir, et, près de son lit de parade, il y avait une belle jeune fille agenouillée qui priait. — C'était toi; tu étais au sacre de Henri II; ta voix s'élevait avec celle des jeunes filles qui adressaient leurs vœux au Seigneur pour le bonheur de la France; et, dix ans plus tard, c'était ta main qui pansait la blessure mortelle faite par Montgommery. — Est-ce vrai?

JEANNE, bas.
Ne le contrariez pas, madame; cela le rend si heureux!

LE PÈRE CORMIER, s'animant.
En 1572, dans la nuit du 24 août, une femme ouvrait sa porte aux huguenots proscrits; et quand le roi Charles IX mourait, dévoré de remords, c'était encore toi qui lui parlais de la clémence divine. — Et toujours tu avais un saint nom, un nom bon! — On l'appelait la prière, — l'espérance, — on l'appelait la charité, on l'appelait l'amour!

LOUISE, émue.
Mon père...

LE PÈRE CORMIER, s'animant.
Oui, oui, tu es le bon ange de Paris... Prends bien garde au mauvais; de tout temps je l'ai vu auprès de toi. Il marchait sans cesse à tes côtés, comme une ombre fatale. — Sous Charles IX, il s'appelait Maurevers l'assassin...

(En ce moment, un Homme enveloppé d'un manteau est venu coller son visage aux vitres de la croisée.)

LAUBARDEMENT, à part.
Elle est là... — Son Éminence ne se trompait pas. Elle attend le roi, sans doute; — elle veut reprendre sur lui l'empire qu'elle avait hier, et, du couvent où elle doit se retirer, elle traverserait encore les desseins du cardinal; — mais je suis là et je veille!

(Il s'éloigne lentement derrière les arbres. — En ce moment, paraît Marillac, Marillac est arrivé par le fond au galop de son cheval; il est

couvert de poussière. Il met pied à terre et s'élançe vers la chaumière dont il pousse la porte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARILLAC, arrivant à cheval.

MARILLAC, avec un cri de joie.

Louise! vous êtes venue! Oh! merci! merci! (A Jeanne.) Laissez-nous.

JEANNE.

Venez, grand-père, vous avez besoin de repos... venez. (Elle l'emmène.)

LE PÈRE CORNIER, à Jeanne, en examinant Marillac.

Jeanne, Jeanne, regarde et salue celui-là... Il se nomme le courage! (Il entre dans une autre chambre de la chaumière avec Jeanne.)

LOUISE.

Eh bien, chevalier, parlez, je vous écoute. Vous me disiez qu'il y allait de la vie d'un homme...

MARILLAC.

Et je disais vrai, Louise.

LOUISE.

Le nom de cet homme?

MARILLAC.

Le marquis de Rieux!

LOUISE.

Le marquis de Rieux! le frère de Suzanne votre fiancée!...

MARILLAC.

Lui-même.

LOUISE.

Mais que lui est-il donc arrivé? parlez vite, car je ne sais plus rien déjà des bruits du moude.

MARILLAC.

Le marquis de Rieux s'est battu avec un gentilhomme qui avait mal parlé de sa sœur. Il a été arrêté, jugé, et condamné à mort.

LOUISE.

Ciel!

MARILLAC.

Eh bien! vous comprenez ce que j'attends de mademoiselle de la Fayette? Le cardinal ne pardonnera pas, il faut donc que le roi fasse grâce. Il n'y a pas de temps à perdre. Si Richelieu revoit Sa Majesté avant qu'elle ait signé la grâce du marquis, le marquis est perdu, et c'est pour cela que j'ai préparé cette grâce à laquelle il ne manque que la signature royale. (Il lui donne un papier.) Et c'est pour cela aussi que je suis allé vous troubler dans votre solitude, pour vous dire: Mon bonheur, ma vie sont dans vos mains, car j'ai juré à Suzanne de Rieux que je sauverais son frère!

LOUISE, lui tendant la main.

Tout ce que je pourrai faire, chevalier, je le ferai!... et j'espère que Louis ne refusera pas à mademoiselle de la Fayette la dernière grâce qu'elle lui demandera, quand il saura qu'en récompense, sœur Louise consacra le reste de sa vie à prier pour le bonheur du roi... (Le cor se rapproche. Bruyantes fanfares.)

CRIS, au fond.

Le roi! le roi!...

MARILLAC.

Voici Sa Majesté!... je vous quitte, mademoiselle.

LOUISE.

Espérez!...

(Marillac est sorti. Louise regarde par la croisée. Quelques Seigneurs et Dames entrent d'abord, suivis de Piqueurs.)

UN PIQUEUR, à cheval.

Allons! place! place!

MONTGLAT, à cheval.

Laissez! laissez!... Belphegor, ces braves gens veulent voir leur maître; ils le verront en effigie. Allons, au plus adroit!

(Il jette une poignée d'argent dans la forêt. Tous se précipitent de ce côté en se bousculant. Il ne reste que les Femmes, qui s'écartent et se dispersent ensuite à l'arrivée du Roi. — Louis XIII entre alors suivi du reste de la cour.)

CRIS.

Vive le roi!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS XIII, LE MARQUIS DE MONTGLAT, LE DUC DE BOUILLON, CINQ-MARS, DE THOU, MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, SEIGNEURS, DAMES, PIQUEURS, tous à cheval.

LOUIS XIII, à Cinq-Mars.

Monsieur de Cinq-Mars, vous direz à notre commandant de vénerie que nous sommes fort mal satisfait de notre chasse.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, sautant à bas de son cheval.

Votre Majesté se plaint, sire, et elle a eu trois cerfs pour un!

LOUIS XIII.

Je ne suis pas en train de rire, mademoiselle. Ceci est grave, très-grave. C'est la première fois que pareille chose m'arrive!

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, avec une raillerie respectueuse.

Depuis trois mois, sire.

LOUIS XIII.

Par ma foi, c'est vrai! et avec le même maître cerf. Je le crois enchanté!

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, riant.

Il l'est assurément, et c'est d'avoir pu échapper à l'honneur de mourir de la main de Votre Majesté.

LOUIS XIII.

Il ne perdra rien pour attendre. Je le reconnaitrai, il a la double paumure. Oh! nous le rattraperons. (Soupirent.) C'est égal, nos chiens aujourd'hui ne dîneront que de soupe.

(Les Seigneurs et les Dames se sont groupés au fond. Des Pages leur distribuent des rafraichissements.)

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, offrant à Louis des rafraichissements.

Sire, Votre Majesté me permettra-t-elle de me faire sa servante?

LOUIS XIII.

Merci, mademoiselle; nous n'avons besoin que d'un peu de repos, là, sous ces arbres... (Il s'assied.) et nous ne désirons qu'une chose, c'est que vous nous fassiez grâce de toutes les méchancetés à notre adresse dont vous faites, je crois, provision chez la reine.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Ah! sire!... des méchancetés à l'adresse de Votre Majesté, mais cela ne se trouve que chez le cardinal!

LOUIS XIII.

Encore?... Ah çà! vous le détestez donc bien tous?

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Sire, autant que nous vous aimons...

LOUIS XIII.

Oh! alors cela me rassure pour Son Éminence.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Ah! sire!...

LOUIS XIII.

Maudite chasse!... Foi de Louis! encore une déconvenue de cette espèce, et j'y renonce. Je ne chasserai plus le cerf.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Eh bien, sire, si vous chassiez?...

LOUIS XIII.

Quoi?...

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, timidement.

Le cardinal!...

LOUIS XIII, en colère.

Mademoiselle!...

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, jouant l'effroi.

Grâce, sire!... je ne le ferai plus...

(Elle rit en dessous. — Louis la regarde avec colère et lui tourne le dos. Marillac, qui guettait avec impatience l'arrivée de Louise, s'approche du Roi.)

LOUIS XIII.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Marillac? vous semblez tout bouleversé...

MARILLAC.

Pardonnez-moi, sire... je voulais... j'attendais... je pensais que Votre Majesté... avait peut-être besoin de moi.

LOUIS XIII.

Oui... tenez, débarrassez-moi de ce diable en jupons. Conduisez-le hors de France.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Sire, puis-je choisir le lieu de mon exil?

LOUIS XIII.

Oui.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Alors, je choisirai Cologne.

LOUIS XIII fait un mouvement; puis à part.

Cologne!... où a été exilée ma mère par ce damné Richelieu! (Il reste rêveur. — Louise parait sur le seuil de la cabane. Marillac court à elle. M^{lle} d'Hautefort l'aperçoit.)

MADemoISELLE D'HAUTEFORT, à part.

Mademoiselle de la Fayette! (Courant à elle.) C'est vous, chère belle!... je vous croyais déjà au couvent de Sainte-Marie-de-la-Visitation.

LOUISE.

J'y vais, mademoiselle.

MADemoISELLE D'HAUTEFORT.

Par Versailles?...

LOUISE.

On peut bien se détourner de sa route pour sauver la vie d'un homme, n'est-ce pas?

MADemoiselle d'HAUTEFORT.

Oui, si ce n'est pas un Richelieu... (Avec gaieté.) Comme cela, c'est bien décidé, vous allez vous jeter dans un cloître pour vous punir d'avoir aimé le grand roi?... Ma foi, moi je pense que cet amour-là porte avec soi sa punition, et j'ai trouvé bon de m'absoudre. Mais pardon, je vous afflige peut-être en parlant ainsi, car vous avez toujours été trop bonne, vous, et vous avez trop aimé notre royal ingrat, avouez-le?

LOUISE.

Je lui ai porté, mademoiselle, et je lui porte encore tout le respect que l'on doit à son souverain.

MADemoiselle d'HAUTEFORT.

Ah! ce n'était que du respect, fort bien. Mais que me disiez-vous? que vous aviez un homme à sauver? encore un ingrat que vous allez faire! Enfin de qui s'agit-il donc?

MARILLAC.

Il s'agit du marquis de Rieux.

MADemoiselle d'HAUTEFORT.

Ah! oui, c'est vrai! ce pauvre jeune homme! on m'a parlé de cela. — Eh bien, unissons-nous, voulez-vous? nous nous jetterons toutes deux aux pieds du grand roi, il nous relèvera avec bonté, il nous fera vingt promesses, et n'en tiendra aucune. (Elle rit, puis s'arrête.) Mais bah! le moment est peut-être favorable. J'ai sapé tout à l'heure Son Eminence, j'ai touché la seule corde qui résonne un peu dans le cœur du roi; elle résonne faux, mais enfin elle résonne!... c'est la corde filiale; il pardonnera peut-être pour se venger de Richelieu... Venez!

MARILLAC.

Pardon, mademoiselle; mais...

MADemoiselle d'HAUTEFORT.

Mais?

MARILLAC.

Votre esprit moqueur a le don d'irriter singulièrement Sa Majesté; et ne craignez-vous pas?...

MADemoiselle d'HAUTEFORT, riant.

Ceci veut dire que le plus grand service que je puisse vous rendre, c'est de m'en aller? je m'en vais... Vous me rappellerez si vous avez besoin de mettre Sa Majesté en colère.

(Elle remonte en riant. — Marillac s'écarte un peu. Louise descend près du Roi, qui rêve toujours.)

LOUIS XIII, à lui-même.

Oui, c'est vrai, si je le laisse faire, ce maudit Richelieu ne me laissera que le droit de chasse dans mon royaume!

LOUISE, s'agenouillant devant le roi.

Sire...

LOUIS XIII, sortant de sa rêverie.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Mademoiselle de la Fayette!... Louise! c'est vous!...

LOUISE.

Oui, sire, c'est moi, et à vos pieds.

(Un bouquet d'arbres les dérobe à la vue des Seigneurs qui sont au fond.)

LOUIS XIII.

Relevez-vous, mademoiselle!... On ne doit s'agenouiller que devant Dieu.

LOUISE.

Je vais avoir tout le reste de ma vie pour demander à Dieu pardon pour moi, tandis que je n'ai qu'une heure, sire, pour vous demander pardon pour un autre.

LOUIS XIII.

Pour un autre! Et pour qui donc?

LOUISE.

Le marquis de Rieux.

LOUIS XIII.

Le marquis de Rieux!... Qu'a-t-il donc fait?

LOUISE.

Il s'est battu, sire.

LOUIS XIII, sévèrement.

Ah! c'est vrai! et je me souviens...

LOUISE.

Ses juges l'ont condamné, sire; et dans quelques jours peut-être, la hache du bourreau fera tomber une tête de plus, et vous complèterez un serviteur de moins.

LOUIS XIII.

Mademoiselle, ils ne sont point mes serviteurs, ceux-là qui désobéissent aux lois de leur pays.

LOUISE.

Sire, le marquis de Rieux est jeune; un sang généreux coule dans ses veines; son épée ne pouvait pas rester au fourreau, on avait insulté sa sœur... Sire, au nom de l'histoire qui vous demandera compte des crimes inutiles commis en votre nom; au nom de cette amitié dont vous avez daigné honorer mademoiselle de la Fayette, accordez la grâce que vous demandez Louise la religieuse!

LOUIS XIII.

Religieuse!... il est donc vrai?... vous voulez?...

LOUISE.

Demain j'entre au couvent, sire; demain je serai morte pour les hommes, et ne vivrai plus que pour Dieu!... Daignez donc m'entendre, et puisque mademoiselle de la Fayette va mourir, puisque l'on ne doit pas repousser le dernier vœu d'une mourante, accordez-moi la grâce que j'implore! Sire, pardonnez au marquis de Rieux, et je vous pardonnerai les larmes que j'ai versées, les douleurs que j'ai dû souffrir, et je prierai pour vous, sire, et je vous bénirai.

LOUIS XIII, embarrassé.

Louise, mon amie...

LOUISE.

Eh bien?...

LOUIS XIII.

En vérité, je ne puis me mettre ainsi en désaccord avec...

LOUISE.

Avec le cardinal?...

LOUIS XIII.

Eh non! Que m'importe le cardinal! Je veux parler des édits promulgués par nous le roi, signés par nous le roi!... car enfin, en les signant, n'ai-je pas renoncé?...

LOUISE.

Vous n'avez pas renoncé à votre droit de grâce, sire...

LOUIS XIII.

Non sans doute; et ce droit, qui donc pourrait y toucher?

LOUISE.

Qui, dites-vous, sire? Celui qui y touche tous les jours, le cardinal!

LOUIS XIII, avec impatience.

Ah! vous vous faites l'écho de la cour, Louise; vous répétez ce que disent les ennemis du cardinal!

LOUISE.

Ah! sire!...

LOUIS XIII.

Eh pardieu! je sais ce que je dis. Je sais qu'il ne manque pas d'ambitieux pour le haïr et souhaiter sa chute, c'est-à-dire la mienne.

LOUISE.

Sire, n'êtes-vous donc et ne pouvez-vous être que l'ombre de Richelieu?...

LOUIS XIII.

Eh non! je ne dis pas cela!... Après tout... je suis le roi!

LOUISE.

Régnez donc alors, sire.

LOUIS XIII.

Eh bien! qu'est-ce que je fais donc?...

LOUISE.

Vous n'osez pas, sire.

LOUIS XIII.

C'est-à-dire que, comme je veux avant tout le bonheur de la France, je ne me laisse pas aveugler par un royal orgueil, et que j'accepte l'aide que m'a envoyée la Providence pour soutenir un sceptre qu'un seul bras ne saurait soutenir.

LOUISE.

Ce sceptre-là, sire, votre père le portait cependant, et à lui tout seul!

LOUIS XIII.

Mon père est mort assassiné, madame; et sans le cardinal, non-seulement mon premier ministre, mais encore mon premier ami, je serais peut-être déjà, à cette heure, cloué dans un cercueil, ou enfoncé dans un cloître. Demandez plutôt à mon frère Gaston, qui continue encore ses intrigues, avec le comte de Soissons, soutenu secrètement par la reine d'Angleterre et la duchesse de Savoie... Demandez-lui s'il n'aimerait pas mieux la couronne de France sur sa tête que sur la mienne... Mais quittons cet entretien, Louise... Cela m'irrite, me fatigue... Avec cela... cet orage qui couve... je souffre le martyre! Vraiment, c'est comme une fatalité... depuis un mois il pleut toujours! (A Marillac, qui s'est approché avec inquiétude.) Monsieur de Marillac, donnez des ordres pour le départ; il est temps de retourner au château.

MARILLAC, s'inclinant.

Sire... (Bas à Louise.) Eh bien?...

LOUISE.

Je n'ai rien obtenu encore...

LOUIS XIII.

Ainsi, c'est bien décidé, je ne vous reverrai plus, Louise?...

LOUISE.

Plus jamais, sire...

LOUIS XIII.

Alors... vous prierez Dieu pour moi, n'est-ce pas, de votre sainte retraite?

LOUISE.

Oui, sire... je le prierai pour qu'il vous donne la clémence.

LOUIS XIII, avec un mouvement.

Louise!... (Louise s'incline et fait un mouvement comme pour s'éloigner.)
Eh bien! vous me quittez ainsi?... Voyons... vous tenez donc bien à cette grâce?...

MARILLAC, avec joie.

Ah!...

LOUISE.

Ah! sire!... je l'implore à genoux!... Et ce n'est pas seulement la vie du marquis de Rieux que je vous demande, mais aussi celle de sa sœur, une douce enfant qui depuis trois jours n'a pas cessé de pleurer... de sa mère, une pauvre femme qui compte les heures en frémissant... Sire, grâce pour ces deux pauvres femmes; car, songez-y, elles attendent un mot de vous pour vivre ou pour mourir!...

LOUIS XIII, ému.

En vérité, aujourd'hui je n'ai que des ennuis ou des chagrins... Après tout... il est certain que ces deux femmes ne sont pas coupables, et puis, un duel... ce n'est pas une si grande affaire.

LOUISE, bas à Marillac.

Espérez!...

MADemoiselle d'HAUTEFORT, aux autres qui se sont approchés.

Sa Majesté est émue... il faut en profiter... Dans cinq minutes ce sera passé.

LOUIS XIII.

Le marquis de Rieux n'est pas un criminel d'État... c'est presque un enfant... Qu'est-ce que Richelieu ferait de cette tête-là?...

MADemoiselle d'HAUTEFORT, bas.

Allons!...

LOUISE.

Grâce, sire!...

TOUS.

Grâce!...

LOUIS XIII.

Ah! ah! c'était un complot...

(Il regarde mademoiselle d'Hautefort.)

MADemoiselle d'HAUTEFORT.

Je n'en suis pas, sire; au contraire, moi je vote la mort du marquis!

LOUIS XIII.

Eh bien, alors... Mais que dira le cardinal? Il sera furieux!... Eh bien! ma foi, tant pis! ça me vengera un peu. Je lui ai fait assez de concessions, je crois... Je n'ai pas rappelé ma mère, pour lui obéir... Il me faut son autorisation pour aller saluer la reine... Si je le laissais laire, il me mètrait dans sa robe, et un jour on dirait: Richelieu roi de France, et Louis XIII premier ministre!... C'est bien décidé, je pardonne.

MARILLAC et LOUISE.

Ah! sire!...

MADemoiselle d'HAUTEFORT, à elle-même.

Il croit me contrarier!...

MARILLAC, à Louise.

Vite, la grâce!...

LOUISE, la présentant au Roi.

Votre Majesté n'a plus qu'à signer.

LOUIS XIII.

Mais... nous n'avons rien de ce qu'il faut...

MARILLAC.

Pardon, sire...

(Il fait signe à un Valet, des mains duquel il prend une plume qu'il tend au Roi, puis Marillac met un genou en terre et lui présente le papier sur son chapeau.)

LAUBARDEMONT, sortant d'un fossé où il était caché.

C'est bien, il est temps... (Il s'approche, et au moment où le Roi va signer, il lui présente un papier.) Sire, de Son Éminence.

TOUS.

Ah!...

MARILLAC, à part.

Laubardemont... l'âme damnée du cardinal!...

LOUISE, à part.

Nous sommes perdus!...

(Le Roi a ouvert la missive et l'a parcourue.)

LOUIS XIII.

Qu'est-ce que cela signifie?... Des doléances de monsieur le cardinal... Sa santé ne lui permet plus de supporter le poids des affaires... Il a trop d'ennemis, trop de volontés à l'encontre de la sienne!... Il se plaint surtout de l'influence de mademoiselle de la Fayette... et enfin... (bas.) Ah! messieurs, voici du nouveau... le cardinal qui nous offre sa démission!...

MARILLAC, à part.

Il serait possible!...

LOUIS XIII, avec sévérité.

Monsieur de Laubardemont, nous ne sommes pas dupe de

cette comédie. Son Éminence avait deviné, n'est-ce pas, qu'une amie dévouée serait sur notre route pour nous demander de faire une bonne action: et Son Éminence, jalouse comme toujours de tout ce qui nous aime, a voulu nous effrayer par des menaces adroitement préparées, espérant arrêter le pardon sur nos lèvres...

LAUBARDEMONT.

Sire...

LOUIS XIII.

Oui, monsieur, nous vous le répétons, c'est pour cela que Son Éminence tenait à gagner cette partie... Eh bien... (Prononçant ses regards autour de lui avec orgueil.) vous direz à Son Éminence qu'elle a perdu.

LAUBARDEMONT.

Comment, sire?...

LOUIS XIII, écrivant sur le papier que lui a remis Laubardemont.

Nous acceptons la démission de monsieur le cardinal de Richelieu.

TOUS, avec joie.

Ah!...

MARILLAC.

Sire, tandis que vous êtes en train...

(Il lui présente la grâce.)

LOUIS XIII, déchirant le papier.

A quoi bon maintenant, monsieur de Marillac? Vous n'avez rien à craindre pour monsieur de Rieux... il n'y a plus de premier ministre!

LAUBARDEMONT, à part.

C'est ce que nous verrons!

LOUIS XIII.

Au château, messieurs! au château! (A Louise.) Êtes-vous contente?

LOUISE.

Oui; mais persévérerez-vous, sire?...

LOUIS XIII.

Le doute est une offense.

LOUISE.

Pardon!

LOUIS XIII.

Non, voyez-vous, on me croit faible, mais on se trompe!

LOUISE, à part.

Dieu le veuille!...

(On s'est préparé pour le départ.)

LOUIS XIII.

Adieu! adieu!...

(Il lui baise les mains; en ce moment, le tonnerre se fait entendre. — La nuit est descendue sur la forêt. Des Piqueurs allument des torches au reste du feu allumé par les Paysans.)

LAUBARDEMONT.

Sire, vous m'ordonnez donc de rapporter à Son Éminence les paroles dernières de Votre Majesté?

LOUIS XIII, d'une voix moins assurée.

Oui, monsieur. (Laubardemont s'incline. Nouveau coup de tonnerre. A Louise, à voix basse.) C'est étrange, mon amie: on dirait que le ciel désapprouve ma conduite...

LOUISE.

Oh!... sire!... pouvez-vous croire qu'un acte de clémence puisse déplaire à un Dieu tout de bonté et de miséricorde?...

LOUIS XIII.

Oui, vous avez raison!... et j'ai fait ce que je devais faire. Adieu.

(Laubardemont reste immobile à gauche, Louise, debout à droite, fait un dernier adieu à Marillac. — Le père Cormier paraît dans la chaumière avec Jeanne.)

JEANNE.

Voyons, mon père, où allez-vous?

LE PÈRE CORMIER.

Laisse-moi, petite; je veux voir le roi de France.

(Il entr'ouvre la porte de la chaumière et, à la lueur des éclairs, aperçoit Louis XIII qui se prépare à monter à cheval et tous les Seigneurs, tête nue, autour de lui.)

LE PÈRE CORMIER.

Ah! le voilà sans doute... mais c'est étrange... ce n'est pas là cette grande figure qui a traversé ma vie et qui s'appelait François 1^{er} la première fois qu'elle m'apparut. Non... je ne le reconnais pas!...

LOUIS XIII.

Allons! en route, messieurs.

PAYSANS.

Vive le roi!...

MARILLAC, à mademoiselle d'Hautefort, qu'il met en selle.

Le marquis est sauvé!...

MADemoiselle d'HAUTEFORT.

Oh! ne vous réjouissez pas trop vite!... Je vous répéterai ce que disait François 1^{er}, mais avec une petite variante:

Souvent Louis varie :
Bien fol est qui s'y fie !

(Le cortège s'est mis en marche à la lueur des torches et disparaît peu à peu parmi les arbres.)

LAUBARDEMONT, à part, riant sous cape.

Ah! pauvre roi!... tu veux essayer tes ailes!... tu veux aller en avant; mais tu ne te souviens donc pas de Charles VI! il a trouvé sur sa route le vieillard de la forêt du Mans... Toi, tu trouveras Richelieu sur la tienne!

(Le cortège a disparu. Le père Cormier est sorti lentement de la cabane. En ce moment un carrosse parait au fond, escorté de valets. Louise se dirige vers la voiture et rencontre Laubardemont.)

LAUBARDEMONT, avec un rire sardonique.

Ma sœur, je vous salue!

LOUISE.

Dieu vous pardonne, mon frère!...

LAUBARDEMONT.

La lutte recommence entre nous; prenez garde!...

LOUISE.

Nous aurons Dieu pour nous.

LAUBARDEMONT.

Oui; mais nous aurons le premier ministre!

(Il éclate de rire. — Le père Cormier s'est approché peu à peu. A la lueur d'un éclair, il a aperçu Laubardemont et pousse un cri.)

LE PÈRE CORMIER, à Jeanne, avec effroi, en désignant Laubardemont.

Jeanne! Jeanne! c'est lui!... c'est Mauverers l'assassin! Mauverers l'assassin!...

(Jeanne l'entraîne. Louise monte dans la voiture. — L'orage redouble.)

DEUXIÈME TABLEAU.

LE CARDINAL.

Le cabinet de Richelieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE SOURDIAC, LE MARQUIS DE MONTGLAT et LE DUC DE BOUILLON, entrent par la droite, précédés d'un HUISSIER.

DE SOURDIAC, à l'huissier.

Annoncez, je vous prie, monsieur, à Son Éminence, le marquis de Monglat, le duc de Bouillon, et de Sourdiac (il salue. — L'huissier sort.) Allons, messieurs, il s'agit ici de faire patte de veleurs et de courber l'échine.

MONTGLAT.

- Oui, car le salut du marquis de Rieux est maintenant entre les griffes du cardinal.

DE SOURDIAC.

Ah! c'est votre faute, messieurs; car, vous en conviendrez, vous vous êtes laissé jouer comme des dupes... Comment! vous avez pu croire que Sa Majesté Louis XIII garderait rigueur à son bon ami Richelieu... Ah! ventrebleu! si j'avais été à Versailles, moi, je ne me serais pas contenté, je vous jure, d'une promesse; j'eusse tenu bon, et le roi aurait signé...

BOUILLON.

Monsieur de Sourdiac, connaissez-vous tous les détails de cette mystification qui, du même coup, a détruit toutes nos espérances et mis le cardinal plus en faveur que jamais?

DE SOURDIAC, s'asseyant sur une chaise au fond.

Sans doute... Oh! Son Éminence a bien mené sa barque... En voyant sa démission acceptée, Richelieu n'a rien laissé paraître de son dépit; il a remercié, au contraire, Sa Majesté de la grâce qu'elle lui faisait; et, comme le roi lui demandait ce qu'il désirait pour prix de ses bons et loyaux services: « Sire, a-t-il répondu avec une feinte douleur, il y a un remords dans ma vie... »

MONTGLAT.

Un remords!... Il compte mal!

DE SOURDIAC, continuant.

« Je supplie donc Votre Majesté de rappeler auprès d'elle la noble exilée, Marie de Médicis, votre mère. »

MONTGLAT.

Et alors?

DE SOURDIAC, riant.

Alors, tant de générosité a encore ému le cœur du roi, qui ne voit pas plus loin que le bout de son livre d'Heures... Il a pleuré, tendu les bras au rusé compère, et rendu au cardinal son amitié et son portefeuille... Mais le plus joli de l'affaire, c'est que quelques heures auparavant, le cardinal avait intercepté une dépêche qu'apportait pour le roi un courrier vêtu de noir, arrivant de Cologne, et que cette dépêche annonçait la mort de Marie de Médicis!

BOUILLON.

Oh! cet homme est le démon! car à cette heure, il est plus puissant qu'hier.

DE SOURDIAC.

Mais, dans tout ça, qu'est donc devenu le chevalier de Marillac?

BOUILLON.

Nous ne l'avons pas revu depuis Versailles.

MONTGLAT.

Oh! soyez sûrs, messieurs, qu'il ne perd pas de temps; car il est l'ami, presque le frère du marquis de Rieux, et tout ce qu'il pourra faire, il le fera, croyez-le.

MARILLAC, qui est entré, frappant sur l'épaule de Montglat.

Bien parlé, marquis!

TOUS.

Marillac!

MARILLAC.

Marquis, je vois que vous connaissez mon cœur et ma tête.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARILLAC; puis LAUBARDEMONT.

BOUILLON.

Pourquoi êtes-vous ici, Marillac?

MARILLAC.

Mais pour la même cause que vous, sans doute.

DE SOURDIAC.

Ma foi! chevalier, nous voulons essayer de toucher le cœur du cardinal en faveur du marquis.

MARILLAC, bas, avec intention.

Fort bien!... mais si le cardinal refuse de se laisser toucher, que ferez-vous?

DE SOURDIAC, bas, même jeu.

Ce que vous ferez vous-même, chevalier.

MARILLAC.

Vous me le jurez?

DE SOURDIAC.

Foi de Sourdiac!

MONTGLAT et BOUILLON.

Nous le jurons!

DE SOURDIAC.

Parlez donc.

MARILLAC.

Montglat, vous le disiez tout à l'heure... je ferai tout pour sauver le frère de Suzanne de Rieux, ma fiancée...

MONTGLAT.

Contenez-vous, Marillac.

MARILLAC, très-bas.

Depuis hier, j'ai réveillé, je vous jure, bien des haines et bien des ambitions... j'ai jeté au vent beaucoup d'or et beaucoup de paroles, et à cette heure tout est prêt... Mes mesures sont bien prises; et si le cardinal refuse la grâce du marquis de Rieux, le cardinal est perdu!

DE SOURDIAC, se frottant les yeux.

C'est très-intéressant! de bonnes pistoletades et de grands coups d'épée!... Bravo! je commençais à me rouiller!

MONTGLAT.

Mais expliquez-vous?

MARILLAC.

Voilà!... Vous savez que le roi est allé cacher sa douleur filiale au Petit-Luxembourg.

MONTGLAT.

Oui!...

MARILLAC.

Monsieur d'Effiat Cinq-Mars est seul admis à voir couler les larmes royales... Or, Monsieur de Cinq-Mars veut bien faire une nouvelle tentative auprès de Sa Majesté... Il doit remettre ce soir au roi une requête en faveur du marquis... Le jeune favori est sûr de réussir là où nous avons échoué... Mais il ne faut pas que Sa Majesté voie le cardinal avant demain matin...

BOUILLON.

Eh bien?

MARILLAC.

Eh bien! Son Éminence rouge doit justement, m'a-t-on assuré, se rendre, avant la nuit, au Petit-Luxembourg, pour offrir au roi ses compliments de condoléance.

DE SOURDIAC.

Eh pardieu! il ne faut pas qu'il y aille.

MARILLAC.

J'y ai songé.

DE SOURDIAC, joyeux.

C'est très-intéressant!

MARILLAC.

Écoutez... A cinq heures, la litière du cardinal traversera le pont Neuf, et alors...

DE SOURDIAC.

Alors?...

(Laubardemont est entré et s'approche lentement.)

BOUILLON, l'apercevant, bas aux autres.

Prenez garde!

TOUS, à part.

Laubardemont!

LAUBARDEMONT, à part.

Ils se parlaient bien bas. (Haut.) Le cardinal, messieurs!

UN HUISSIER, annonçant.

Son Éminence monseigneur le cardinal de Richelieu!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RICHELIEU.

(Le Cardinal se dirige lentement vers son fauteuil en lisant attentivement des papiers qu'il tient à la main.)

DE SOURDIAC, bas à Marillac.

Dieu me damne! la robe du cardinal est plus rouge encore aujourd'hui qu'hier!

MARILLAC, bas.

Et si nous le laissons faire, elle serait plus rouge encore demain qu'aujourd'hui.

RICHELIEU, relevant la tête.

Messieurs! (Tous saluent.) Ah! ah! c'est vous, monsieur de Marillac: j'en sais de belles sur votre compte... Quand donc payerez-vous vos dettes, je vous prie?

MARILLAC.

Monseigneur, quand je trouverai quelqu'un qui me prête assez pour cela.

RICHELIEU.

Vous devez quatre mille pistoles à Jacommeny, monsieur!

MARILLAC.

C'est sa faute, monseigneur... car, s'il m'avait cru, je lui en devrais dix mille.

RICHELIEU.

Ce genre de vie ne convient pas à un Marillac, monsieur!

MARILLAC, se contenant.

Les Marillac n'ont pas toujours été maîtres de choisir leur genre de vie, non plus que leur genre de mort, monseigneur!

RICHELIEU.

Votre oncle était coupable de concussion et de péculat, monsieur!

MARILLAC.

Coupable?... Pardon, monseigneur... accusé... accusé de péculat... comme Urbain Grandier a été accusé de magie.

RICHELIEU, avec colère.

Assez, monsieur!

MONTGLAT, bas à Marillac.

Prenez garde!

RICHELIEU, se remettant.

Bonjour, monsieur de Sourdiac... Nous avons donc toujours l'épée au poing et des billets doux en poche?

DE SOURDIAC.

Épée au poing ou billets en poche, on me met tout cela malgré moi, monseigneur, je vous jure!

RICHELIEU.

Soit, monsieur; votre cœur ne risque rien, mais prenez garde à votre tête... car, songez-y, à l'avenir les duels se termineront en place de Grève ou au carrefour Saint-Paul.

MONTGLAT, bas à Marillac.

Cela promet.

DE SOURDIAC, bas, de l'autre côté.

De Rieux est à moitié perdu, mon cher!

RICHELIEU.

Je vous en prévins, messieurs, le roi a juré de détruire un préjugé absurde qui fait couler le plus pur sang de France.

MARILLAC, à lui-même.

Oui, un préjugé qui fait concurrence à l'échafaud.

RICHELIEU.

Que dites-vous, monsieur de Marillac?

MARILLAC, désempé.

Je ne dis pas, monseigneur; je pense.

DE SOURDIAC, bas.

Mais vous êtes fou!

MARILLAC, bas.

Je suis décidé, je renonce à la prière.

DE SOURDIAC.

C'est différent!

RICHELIEU.

J'avais deviné le but de votre visite, messieurs... vous venez demander la grâce du marquis de Rieux... J'ai voulu vous épargner l'ennui de vous humilier devant moi.

MARILLAC, appuyant.

Nous vous en remercions, monseigneur.

RICHELIEU, à part.

L'insolent!

DE SOURDIAC, à Montglat.

Pardieu! je serais curieux de savoir ce que lisait si attentivement Son Éminence. Voyez donc, Montglat; moi, j'ai la vue trop courte.

MONTGLAT, qui a jeté les yeux sur les papiers, bas.

Mirame, tragi-comédie!

DE SOURDIAC.

Ah! ah! ah! c'est charmant!... Mais avec tout cela... (bas à Marillac.) de Rieux est perdu tout à fait!

MARILLAC, bas.

Non! car pour cela il faut que Richelieu soit sauvé...

RICHELIEU.

Dieu vous garde, messieurs! (Tous s'inclinent.)

MARILLAC, bas à Sourdiac.

Au pont Neuf, dans une heure!

DE SOURDIAC, bas.

Dans une heure!

(Ils s'inclinent une dernière fois et sortent.)

SCÈNE IV.

RICHELIEU, BOIS-ROBERT, LAUBARDEMONT.

RICHELIEU, à part.

Ce Marillac!... que voilà bien l'image de l'hydre féodale dont les têtes repoussent à mesure qu'on les abat... Oh! que ne peut-on les couper toutes d'un seul coup!

(Pendant ce monologue, deux Pages se sont installés aux deux tables préparées.)

BOIS-ROBERT.

Travaillerons-nous aujourd'hui, monseigneur?

RICHELIEU.

Mais sans doute. (Lui donnant le manuscrit qu'il tenait.) Tenez, relisez ce passage, Bois-Robert. (A Laubardemont, qui lui présente un papier que vient d'apporter un Page.) Qu'y a-t-il, monsieur de Laubardemont? que voulez-vous?

LAUBARDEMONT.

Une signature, monseigneur.

RICHELIEU, qui écrit.

Donnez! (Laubardemont pose un papier sur la table près du Cardinal. Richelieu se lève et va à l'un des Pages.) Transcrivez cette lettre. (Donnant une lettre à Laubardemont.) Au cardinal duc d'Olivares; écrivez et scellez. (Laubardemont obéit. — Richelieu, qui a ouvert d'autres papiers.) Ah! ah! qu'est-ce?... une épigramme? Lisez-moi cela, Bois-Robert.

(Il lui tend le papier et reprend le manuscrit.)

BOIS-ROBERT, lisant.

« Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
» Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
» Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
» Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. »

RICHELIEU.

De qui est ce quatrain?

BOIS-ROBERT.

De Pierre Corneille, monseigneur. Du reste, il est bien puni déjà de son insolence, car j'ai appris par son hôtesse qu'il ne pouvait depuis huit jours sortir de sa mansarde de la rue de la Parcheminerie.

RICHELIEU.

Serait-il malade?

BOIS-ROBERT.

Pardon, monseigneur; il n'a pas de souliers. (Il rit.)

RICHELIEU.

Ah! (Il écrit quelques lignes.) L'auteur du *Cid*, réduit à un pareil dénûment! La postérité ne me le pardonnerait pas! (Haut.) Tenez, Bois-Robert, prenez ce bon de trois cents pistoles.

BOIS-ROBERT.

Ah! monseigneur, que de bontés!

RICHELIEU.

Et portez-le chez Pierre Corneille.

BOIS-ROBERT, étonné.

Chez?... (Sur un geste de Richelieu.) J'y vais, monseigneur, j'y vais. (Il sort.)

RICHELIEU, lisant.

« Adorable beauté, je sens mon âme atteinte
» De transports, de respect, de désirs et de crainte. »Ces deux vers de *Mirame* ne valent pas le diable!... C'est du Bois-Robert assurément. Voyons donc... Ah! (Il prend une plume et aperçoit le papier que lui a remis Laubardemont.) Qu'est-ce que cela?

LAUBARDEMONT.
La sentence de mort de monsieur le marquis de Rieux... il n'y manque que la signature de monseigneur.

RICHELIEU, qui a lu, la signant.

La voici.

(Laubardemont remet le papier à un Huisnier.)

SCÈNE V.

RICHELIEU, LAUBARDEMONT, HENRI DE MAILLÉ; puis CROCHARD et BERTRAND.

UN HUISSIER, annonçant.

Monsieur le vicomte Henri de Maillé.

RICHELIEU, vivement.

Mon neveu!... Faites entrer. (Henri paraît et vient baiser la main du Cardinal.) C'est toi, mon brave Henri!...

HENRI.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Allons! il n'y a pas de monseigneur pour toi ici, mais un oncle qui t'aime, tu le sais bien.

HENRI.

Oui, je le sais; aussi je vous suis tout dévoué, et c'est pour cela que j'accours. J'ai un grand secret à vous révéler.

RICHELIEU.

Un grand secret, dis-tu! (Sur un signe du Cardinal, les Pages s'éloignent. — A Laubardemont.) Ne vous éloignez pas. (Laubardemont salue et sort. — A Henri.) Parle, je t'écoute.

HENRI, à voix basse.

Monseigneur, vos jours sont menacés!

RICHELIEU.

Menacés?

HENRI.

Tout à l'heure, j'étais entré dans un cabaret, rue Saint-Honoré, où j'avais donné rendez-vous à quelques gentilshommes pour...

RICHELIEU.

Va, va... parlons politique.

HENRI.

Je commençais à m'endormir, quand tout à coup j'ai surpris quelques mots d'une conversation tenue à voix basse cependant, mais j'ai l'oreille fine...

RICHELIEU.

Oui, tu tiens de famille.

HENRI.

J'ai collé mon œil à la cloison. Dans la pièce voisine, il y avait deux hommes de mauvaise mine qui causaient accoudés à une table chargée de bouteilles...

RICHELIEU.

Abrége! abrége!

HENRI.

En deux mots, j'ai fini... Vous devez vous rendre tantôt au Petit-Luxembourg, n'est-ce pas?

RICHELIEU.

En effet.

HENRI.

Eh bien, on a formé le projet de vous enlever, de vous tuer peut-être, quand vous traverserez le pont Neuf, et ces deux hommes sont les chefs d'une troupe de bandits...

RICHELIEU, souriant.

Au service de quelques gentilshommes de nos amis, sans doute...

HENRI.

Vous croyez?

RICHELIEU.

Tu ne sais rien de plus?

HENRI.

Non, monseigneur; mais, à tout hasard, je me suis servi de quelques-uns de vos gardes qui se trouvaient dans le cabaret, j'ai fait jeter mes deux condottieri dans mon carrosse, et...

RICHELIEU,onnant.

C'est bien! (A Laubardemont, qui paraît.) Monsieur de Laubardemont, faites monter, je vous prie, les deux hommes qui sont dans le carrosse de monsieur de Maillé. (Laubardemont se retire.) Merci, mon brave Henri; nous n'oublierons pas ce que nous vous devons, et si vous avez quelque faveur à demander au cardinal, votre oncle se charge de l'obtenir.

HENRI.

Votre bonté m'enhardit, monseigneur...

RICHELIEU.

Voyons alors... que veux-tu?

HENRI.

Je veux prier le cardinal de Richelieu de payer une dette de Henri de Maillé.

RICHELIEU.

Une dette?

HENRI.

Oui, monseigneur, une dette sacrée.

RICHELIEU.

Le nom du créancier?

HENRI.

Le chevalier de Marillac.

RICHELIEU, contrarié.

Marillac?

HENRI.

Je lui dois la vie, mon oncle... Sans lui, je serais mort à Perpignan; sans lui, je ne vous eusse jamais revu!

RICHELIEU.

C'est bien, Henri, je me charge de votre dette... Ma protection l'acquittera, et nous paierons les intérêts.

HENRI.

Ah! monseigneur!

(Laubardemont paraît au fond avec Crochard et Bertrand.)

RICHELIEU.

Ah! mais voici nos ribaids! (A Henri qui veut s'éloigner.) Reste, reste... tu ne gênes pas ces messieurs.

CROCHARD, à Bertrand.

Où diable nous a-t-on menés?

BERTRAND, un peu gris.

Je ne sais pas... mais, du reste, la maison paraît bien tenue.

RICHELIEU, les examinant.

De quelle potence a-t-on décroché ces drôles-là? (A Bertrand.) Approche, toi, et réponds.

BERTRAND.

Excusez-moi, monsieur... mais je suis timide devant le monde, et si vous vouliez interroger mon compagnon...

CROCHARD, à part.

Mais, mort-diable! nous sommes chez le cardinal! (Bas à Bertrand.) Nous sommes pendus!...

BERTRAND, bas.

Déjà?

RICHELIEU, descendant, à Crochard.

Ton nom?

CROCHARD.

Crochard, monseigneur.

RICHELIEU.

Ah! ah! tu sais ton monde, toi!

CROCHARD.

J'ai beaucoup visité les cours étrangères, Eminence.

BERTRAND, à part.

Une Eminence!

RICHELIEU.

A qui t'es-tu vendu?

CROCHARD.

A tous ceux qui ont voulu me payer, monseigneur.

RICHELIEU.

Tu ne manques pas d'assurance, à ce que je vois.

CROCHARD.

Il y en a une du moins qui ne me manque pas, monseigneur, c'est celle de notre mort prochaine.

RICHELIEU.

Et cela ne t'effraye pas?

CROCHARD, souriant.

Oh! mes affaires sont en règle.

BERTRAND, très-effrayé.

Eminence, les miennes ne le sont pas!

CROCHARD, avec dignité.

Ne faites pas attention, monseigneur, il est ivre... mais il est fort doux, et se laissera pendre fort gentiment.

(Bertrand fait un grand soupir.)

RICHELIEU.

Combien te donne-t-on pour faire le coup?

CROCHARD.

Cinq cents pistoles.

RICHELIEU.

Dis-moi toute la vérité, et tu en auras deux mille.

CROCHARD.

Pour mes héritiers, monseigneur?

RICHELIEU.

Non, pour toi... et mille pour ton compagnon. (Écrivant.) Allons, j'attends, et ne mens pas!... Songes-y, il y va de ta tête!

CROCHARD.

Voilà, monseigneur... Oh! c'est très-bien composé... Nous avons d'abord monsieur de Sourdiac...

HENRI, à part.

Sourdiac!

CROCHARD.
Le comte de Force.

HENRI.
Oh!

CROCHARD.
Messieurs de Tilladet, de Saint-Ibal... et enfin monsieur de Marillac...

HENRI, avec un cri.
Grand Dieu! Marillac!... Tu mens, misérable!

CROCHARD, avec fierté.
Ah! monsieur, je ne vous dis pas de malhonnêtetés!

RICHELIEU.
Continue.

CROCHARD.
C'est tout, monseigneur. Le reste n'est composé que de sacrifices... comme... comme mon ami.

BERTRAND, soupirent.
C'est la vérité!

HENRI, stupéfait.
Marillac!... Marillac!... et c'est moi qui suis cause... Oh! mais je rêve...

RICHELIEU.
Écoute, tu feras tout ce qui a été ordonné... tout! tu entends?

CROCHARD.
Oui, monseigneur.

RICHELIEU.
Tu vas rassembler tes hommes, tu te rendras sur le pont Neuf à l'heure indiquée; tu joueras du couteau, s'il le faut, tu entends bien?

CROCHARD, à Bertrand.
Entends-tu?

BERTRAND, soupirent.
Oui.

RICHELIEU.
Et ce soir, quand tout sera fini, tu retourneras dans le cabaret que tu viens de quitter...

CROCHARD, souriant.
Un peu brusquement.

RICHELIEU.
Et l'on te comptera les trois mille pistoles, si tu as obéi... Si tu as enfreint un seul de mes ordres, tu mourras.

CROCHARD.
C'est convenu, monseigneur.

RICHELIEU.
Songe que tu auras partout des yeux pour te regarder et des oreilles pour t'entendre... Va!

(Il fait un signe à Faubardement.)
CROCHARD, bas à Bertrand.
Allons, rustre, dis donc adieu au cardinal!

BERTRAND.
Bah!... le cardinal!... c'est lui! (Avec admiration.) Le cardinal! il ne sera pas dit que j'aurai visité son palais sans emporter un souvenir de ce grand diplomate!

(Tandis que Richelieu parle à Faubardement, il met un presse-papiers en vermeil dans sa poche.)
RICHELIEU, à Faubardement.
Allez, monsieur... vous me répondez de ces deux hommes.
(Faubardement fait sortir les deux hommes et sort avec eux.)

SCÈNE VI.

RICHELIEU, HENRI, puis un PAGE.

(Richelieu écrit rapidement. — Henri est tombé assis, la tête dans ses mains.)

RICHELIEU, à lui-même.

Ah! messeigneurs! nous verrons qui se lassera de vous ou de moi. (Il sonne; à un Page qui paraît.) Pour le capitaine des gardes, (à un autre.) Qu'on prépare ma litière. (Le Page sort.)

HENRI, se levant.

Marillac!... mon ami!... c'est moi qui l'aurai tué peut-être!... lui qui m'a sauvé la vie!... Oh! mais c'est impossible!... et je vais... (Il va s'élançant et rencontre une Sentinelle à chaque porte; étonné.) Que veut dire ceci, monseigneur?

RICHELIEU, avec bonté.

Henri...

HENRI.

Suis-je donc prisonnier?

RICHELIEU.

Oui, mon ami; c'est la fatalité qui le veut.

HENRI.

Oh! tenez, monseigneur, la fatalité, c'est vous!

RICHELIEU.

Je te pardonne ces paroles, car je te plains et je souffre de ce qui t'arrive; mais la raison d'Etat avant tout, Henri!

HENRI.

La raison d'Etat!... mais je ne veux pas qu'il meure... je veux l'avertir...

RICHELIEU.

Enfant! je le sais bien, et c'est pour cela que tu es mon prisonnier.

HENRI, avec désespoir.

Mais si vous me laissez seul ici, je me briserai la tête contre ces murs, entendez-vous bien?... car, sans le vouloir, je suis un dénonciateur, un traître, car enfin je croyais n'avoir affaire qu'à...

RICHELIEU.

Qu'à d'obscurs conspirateurs, n'est-ce pas?... Eh bien, as-tu donc regret d'avoir détourné des poignards de mon sein, sous prétexte que ces poignards étaient aux mains de gentilshommes?

HENRI, comme fon.

Non, non, sans doute... mais encore une fois, je ne puis pas le laisser mourir... lui, lui surtout... Ah! tenez, monseigneur... il y a peut-être moyen de m'épargner un remords éternel... Si je pouvais le sauver?... si tout à l'heure il ne faisait plus partie du complot?...

RICHELIEU.

Comment?

HENRI.

Je l'ignore; mais je chercherai, je trouverai... Oh! je ne dirai rien... je ne le prévenirai pas... (Avec des larmes.) Si je ne puis le sauver qu'en parlant, je le laisserai se perdre... Je vous le jure!... je vous le jure sur ma foi de gentilhomme!

RICHELIEU, lui tendant la main.

Monsieur Henri de Maille, vous êtes libre!

HENRI.

Oh! merci, merci!

(Il lui baise la main et s'élançe dehors.)

UN PAGE, annonçant.

La litière de monseigneur!

RICHELIEU, aux Seigneurs qui doivent former son escorte.

Allons consoler le roi! (Tous sortent.)

TROISIÈME TABLEAU.

LES TIRE-LAINE DU PONT NEUF.

SCÈNE PREMIÈRE.

CROCHARD, BERTRAND, TABARIN, MONDOR, BANQUISTES, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE.

(Au lever du rideau, l'orchestre de Tabarin exécute une bruyante fanfare. Mondor distribue son orviètan à la foule. — Un autre montre des chiens savants au fond. — Sur un autre théâtre, à gauche, un Banquiste avale des éoupes enflammées. — Au milieu du pont, un troisième jongle avec des poignards. — Ailleurs, une sorte de Provincial est la proie d'un Industriel qui détache son habit tandis que son premier Couamis lustre le chapeau. — Tableau très-animé. — Au coin, à gauche, Crochard est assis sur une borne dans l'attitude de la méditation. — Bertrand va et vient d'un air inquiet.)

MONDOR, criant.

Demandez! demandez l'elixir de longue vie... la panacée universelle...

TOUS, tendant la main.

A moi! à moi!

LE MONTREUR DE CHIENS.

Mouton va nous dire, messieurs, quel est le plus... marié de la société... Allons, cherche, Mouton!

(Le chien va flirter un des assistants. La foule rit.)

LE MARCHAND DE SAVON, tout en frottant.

Et l'on ne dira pas que ce jeune gentilhomme soit notre compère, car il arrive du fond de la Saintonge ou du Poitou... cela se voit assez à son air bête, messieurs... Eh bien, en un tour de main, voilà son pourpoint remis à neuf, grâce à notre pierre de propreté et à notre eau de Jouvence qui feraient plutôt disparaître l'étoile que de laisser subsister les taches... Demandez, demandez, messieurs...

LA FOULE.

A moi! à moi!

BERTRAND, à part, regardant autour de lui avec inquiétude.

Quelle sottise position!... on n'a plus la liberté de ses mouvements... quand on se voit observé ainsi... Et pour ma part, je crois voir ma tête d'épi sur chaque toque de velours ou chapeau de feutre, et une jambe d'esquin dans chaque botte, bottine, bas de laine, gilet ou brodequin!

TABARIN, avec le ton du bucolier.

Avec tout cela, mon maître, vous ne m'avez toujours pas dit quels étaient ceux qui se moquaient le plus des médecins...

MONDOR.
Je t'ai dit que c'étaient les imbéciles comme toi, parce qu'ils n'entendaient rien à la médecine.

TABARIN.
Eh bien, pas du tout : ceux qui se moquent le plus des médecins, maître Mondor, ce sont les malades.

MONDOR.
Et pourquoi cela, je te prie?

TABARIN.
Parce qu'à chaque visite, ils leur tirent la langue.
(Il tire une langue démesurée. La foule rit.)

PREMIER BOURGEOIS, riant.
Est-il cocasse, ce Tabarin!...

TABARIN.
Maintenant, mon maître, pourriez-vous me dire quel est le plus intelligent, de l'homme ou de l'âne?

MONDOR.
Que voilà bien une question de bourrique!... L'homme n'est-il pas le plus intelligent des animaux?

TABARIN.
Non, maître Mondor, et la preuve, c'est que quand l'homme dit : *Dia-hue*, l'âne le comprend; et que quand l'âne fait *hi-han*, l'homme ne le comprend pas. (La foule rit.)

LE BOURGEOIS, applaudissant.
Bravo, Tabarin!...

TABARIN.
Ah! voyons, maître! quelque chose de facile!... Pourriez-vous me dire quels sont les gens qui désirent être borgnes?

MONDOR.
Mais c'est le pont aux ânes, cela.

TABARIN.
Alors passez dessus!... Quels sont ceux-là?

MONDOR.
Je ne sais pas. (On rit.)

TABARIN.
Eh bien, je vais vous le dire, moi... Ceux qui désirent être borgnes, ce sont les aveugles. (On rit.)

MONDOR.
Toutes ces billevesées, Tabarin, sont indignes de l'illustre assemblée qui nous écoute... et je vais, moi, lui narrer quelque chose de plus digne d'elle.

TOUS.
Ah! ah! ah! écoutons!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARILLAC et LES AUTRES.

MONDOR.
C'est l'histoire invraisemblable quoique véridique, et fort naturelle quoique saugrenue, du prince Mirmidon et de son auguste famille... Vous y verrez la faiblesse de ce prince pour son tigre favori, qui avait la mauvaise habitude de dévorer tous les amis qui venaient lui rendre visite... et qui le dévora enfin lui-même, un jour qu'il n'était venu personne.

TOUS.
Écoutons! écoutons!

(Mondor continue de gesticuler, mais on ne l'entend plus. — Marillac, de Sourdiac, Monglat et de Bouillon, venant de la droite, accostent les quatre Seigneurs et se mêlent à la foule en causant.)

BERTRAND, bas à Crochard.
Maître, voici nos gentilshommes...

CROCHARD, tremblant.
Ah!...

BERTRAND.
Qu'avez-vous donc?...

CROCHARD, d'une ton solennel.
Bertrand... ne trouves-tu pas que ce que nous allons faire n'est point d'une profonde délicatesse?...

BERTRAND.
Je ne vous dirai pas, maître; je ne descends jamais au fond des choses.

CROCHARD.
N'es-tu point d'avis qu'on puisse être un coquin sans cesser d'être honnête?...

BERTRAND, soupirant.
Je n'ai jamais étudié cette question.

CROCHARD.
Sais-tu bien que jamais un Crochard n'a fait ce que nous faisons... Ah! si mes aïeux me voyaient!...

BERTRAND, le consolant.
Rassurez-vous, seigneur!... on les a tous pendus!...

MONDOR, criant.
Et voilà comme quoi fut dévoré le premier compagnon du

prince Mirmidon... Le bon roi eut quelque peine à digérer l'aventure, mais le charmant animal digéra très-bien le compagnon. (On rit.)

MARILLAC, bas à Crochard de qui il s'est approché.
Eh bien, maître Crochard, tu as réuni tout ton monde?

CROCHARD, hâtant.
Oui, monsieur le comte.

BERTRAND, le poussant.
Une superbe collection de bandits, monseigneur!

MARILLAC.
Tu as fait préparer la voiture où nous coffrerons le prisonnier?

CROCHARD.
Oui, monsieur le comte.

BERTRAND, même jeu.
Elle stationne au coin de la rue Jean-Fison.

MARILLAC.
C'est bien!... (Il va remonter.)

CROCHARD, semblant prendre une résolution.
Monsieur de Marillac!...

MARILLAC.
Eh bien?

BERTRAND, à Crochard en lui désignant un Homme enveloppé dans un manteau qui est à quelques pas d'eux.
On nous observe!...

MARILLAC, à Crochard.
Mais qu'as-tu donc?...

BERTRAND.
Rien, rien, monseigneur... c'est l'impatience!... et puis, vous comprenez?... un enlèvement, ça ne suffit pas à son ardente imagination; il espérait mieux que cela!... Il comptait jouer du couteau!... Que voulez-vous?... il est trop artiste!... (Marillac s'éloigne. A part.) L'homme est parti... Nous l'avons échappé belle... ma foi!... Je me méfie du maître, je vais me ménager une retraite.

(Il s'éloigne. — Rires dans la foule.)

MONTGLAT, à Marillac.
Ah çà! dites donc, chevalier... tous ces badauds-là vont nous gêner...

DE SOURDIAC.
Oui, car le moment approche...

BOUILLON.
Quelle heure est-il?...

MARILLAC.
Attendez, je vais vous débarrasser de ce monde-là, et vous dire l'heure qu'il est.

(Il s'approche d'un Bourgeois.)

MONTGLAT, riant.
Ah! il veut jouer au tire-laine... c'est charmant!...

(Marillac a enlevé la montre du Bourgeois.)

TOUS.
Bravo!...

MARILLAC, avec sang-froid, au Bourgeois.
Comment allez-vous, monsieur?

LE BOURGEOIS, adouant.
Mon gentilhomme...

MARILLAC, regardant la montre.
Vous allez bien?

LE BOURGEOIS, étonné.
Très-bien!...

MARILLAC.
C'est tout ce que je voulais savoir... (Aux autres.) Puisque monsieur va bien, il est à présent quatre heures vingt minutes.

(Tous rient.)

BOUILLON.
Ma foi!... il nous en remontrerait!...

MONTGLAT.
Parlez pour vous, monsieur de Bouillon... (Il enlève la chaise d'un autre.)

BOUILLON, riant.
Parbleu! mes maîtres, je ne serai point en reste avec vous! (Il coupe l'escarcelle du premier Bourgeois. — Aussitôt les autres Gentilshommes se glissent dans la foule et enlèvent, qui un manteau, qui un paquet, etc.)

DE SOURDIAC, riant.
Ah! ah! ah! bravo... nous aurons de quoi diner!...

CROCHARD, à part, avec amour.
Charmante jeunesse!... Ils semblent prendre à tâche d'augmenter mes regrets... (La foule applaudit.)

UN BOURGEOIS.
Bravo, Tabarin... Ma foi, il faut que je lui jette une pièce de monnaie. (Il cherche sa bourse, et ne la trouve pas. Avec un cri.) Ah! je suis volé!...

UN AUTRE.
Moi aussi !...

TOUS.
Moi aussi !...

VOIX DANS LA FOULE.
Ma montre ! ma chaîne !... ma bourse !... A la garde ! le guet ! le guet !...
(Cris, rires, tumulte. — Le Guet arrive, précédé d'un Commissaire en robe noire.)

LE COMMISSAIRE.
Qu'y a-t-il ?

UN BOURGEOIS.
Nous sommes dévalisés, monsieur le commissaire !... Et je parlerais...

LE COMMISSAIRE.
Eh bien ?...

LE BOURGEOIS, regardant les Seigneurs qui rient.
Que ce sont ces gens-là qui...

MARILLAC, marchant sur le Bourgeois.
Qu'est-ce que c'est, maraud ?... Où prends-tu ces gens-là, faquin !... (Au Commissaire.) Monsieur le commissaire, on me nomme le chevalier de Marillac. (Bas à Montglat.) Faites comme moi... (En disant ces paroles, il glisse ce qu'il a pris dans la poche de l'un des Bourgeois. — Haut.) Et je vous affirme que je n'ai rien à ces manants.

MONTGLAT, qui a parlé bas à de Bouillon.
Monsieur, je suis le marquis de Montglat... (même jeu.) et vous en direz autant que monsieur de Marillac...

LE COMMISSAIRE.
Messieurs, je ne doute pas...

DE BOUILLON.
Monsieur, je suis le duc de Bouillon... (même jeu.) et vous répéterai ce que vous ont dit messieurs de Marillac et de Montglat. (Le Commissaire s'incline.)

CROCHARD, qui a vu le jeu de scène.
Monsieur le commissaire, tous ces drôles-là se sont volés réciproquement... Je les ai vus...

TOUS, furieux.
Oh !...

MARILLAC.
J'exige qu'ils se fouillent...

TOUS LES SEIGNEURS, riant.
Oui... oui...

(Chaque Bourgeois a mis instinctivement la main à sa poche et en a retiré un objet appartenant à un autre. — Les Seigneurs éclatent de rire.)

TOUS LES BOURGEOIS, les uns aux autres, se moquant.
Ah ! gueux !... Ah ! filou !... Ah ! brigand !...

LE COMMISSAIRE.
Qu'on les arrête tous !
(Les Soldats se dirigent vers les Bourgeois qui commencent à se gourmer. Nouveau tumulte. — Les Seigneurs remontent en riant. — La foule se disperse de tous côtés. — Henri de Maille entre par la droite.)

SCÈNE III.

HENRI DE MAILLÉ, à droite; CROCHARD, à gauche; les AUTRES au fond.

HENRI, très-agité.
Ah ! ils sont déjà là...

CROCHARD, à part.
Le jeune homme du palais Cardinal ! Il est chargé de nous épier, sans doute... (Avec dédain.) Il fait là un joli métier !

HENRI, à part.
Mon Dieu ! mon Dieu ! comment les sauver ?

MARILLAC, redescendant avec Montglat, de Bouillon et de Sourdiac.
Allons, messieurs, le moment approche, et... (Apercevant Henri.) Henri de Maille !...

DE SOURDIAC, à part aux autres.
Le neveu de Son Eminence, diable !...

MARILLAC, un peu contrarié.
Comment, c'est toi ?...

HENRI, jouant la gaieté.
Où, mon cher chevalier, et je tombe bica, je crois, pour vous aider à mystifier les braves bourgeois du pont Neuf... Pardieu ! si vous avez encore une bonne folie à faire, j'en suis...

MARILLAC.
Ma foi, non... la farce est jouée... On se lasse de tout, même de détrousser les passants, et nous allons nous séparer...

HENRI.
Ah !...

MARILLAC.
Oui, de Sourdiac a un rendez-vous avec le poète Voiture, à qui il a commandé un sonnet... Monsieur de Bouillon dîne à l'hôtel de Liencourt... Moi...

HENRI, à part.
Aurait-ils donc renoncé ?...

MARILLAC.
Ma foi ! moi, je ne sais plus où je vais. (Les autres remontent.)

HENRI.
Eh bien ! viens avec moi... Le sort m'a été favorable cette nuit, et je t'offre un dîner royal chez Puyvert, à la porte Saint-Honoré... Veux-tu ?...

MARILLAC.
Impossible, mon cher !... Je ne dînerai pas aujourd'hui...

HENRI.
Et tu restes ici ?

MARILLAC.
Oui...

HENRI.
Pourquoi ?...

MARILLAC.
Pour rien... Je veux entendre le carillon de la Samaritaine en regardant le cheval de bronze...

HENRI, à demi-voix.
Marillac, si je te demandais de me suivre quelque part à l'instant même...

MARILLAC.
Je serais forcé de te refuser.

HENRI.
Même s'il y allait de ma vie ?...

MARILLAC, ému.
De ta vie ?... Allons, tu railles, enfant...

HENRI.
Si cela était pourtant ?...

MARILLAC.
Tu dis des folies !...

HENRI, cherchant toujours et avec une sorte de fièvre.
Eh bien ! oui, c'est vrai !... Il ne s'agit pas de moi... mais d'une autre... et je ne voulais pas te dire cela tout d'un coup...

MARILLAC.
Explique-toi ?

HENRI, avec effort.
Mademoiselle Suzanne de Rieux est plus souffrante que jamais... On craint pour elle... Enfin, elle est bien mal...

MARILLAC.
Bien mal, dis-tu ?...

HENRI.
Elle te demande... elle t'appelle !...

MARILLAC.
Suzanne !... Oh ! mais tu mens !... Dis-moi que tu mens !...

HENRI.
Marillac !...

CROCHARD, à part.
Ah çà ! que signifie ?...

HENRI, voulant l'entraîner.
Viens ! viens donc !...

MARILLAC, s'arrêtant.
Non... non... Je dois rester ici !...

HENRI, s'oubliant.
Eh bien ! donc...

MARILLAC.
Je l'ai juré, Henri... sur ma foi de gentilhomme...

HENRI, s'arrêtant.
Ah !...

MARILLAC.
Tu comprends bien que je dois rester, y allât-il de la vie de Suzanne ou de la vie de ma mère !... Ainsi, dis-moi donc que cela n'est pas... que tu voulais seulement m'éloigner d'ici... une gageure peut-être ; je ne sais pas, moi !... Mais tu ne m'as pas dit la vérité, n'est-ce pas ?... Suzanne n'est pas en danger de mort ?... Ah ! voyons, Henri, c'est sérieux à cette heure ; j'en appelle à ton honneur, et je te défie de me répéter que Suzanne est mourante !...

HENRI, baissant les yeux.
Marillac !... (A part.) O mon serment !

CROCHARD, à part.
Je devine !...

MARILLAC.
Je savais bien !... Ah ! tu m'as fait mal ! car, vois-tu, cette enfant-là, c'est ma vie à cette heure...

HENRI, à voix basse.
Mais tu es sa vie aussi, toi... et demain peut-être tu l'auras tuée...

MARILLAC.
Que veux-tu dire ?... Tu ne réponds pas ?... (A voix basse.) Henri, tu sais tout... tu sais que j'ai juré la perte du cardinal !... Ouf !

tu peux me l'avouer, Henri, je suis tranquille... je n'ai pas peur que tu me livres... Je te rencontrerai peut-être tout à l'heure en face de moi et l'épée à la main... Tu pourras me tuer peut-être... (Lui tendant la main.) mais je sais bien que tu ne me trahiras pas!

HENRI, à part.

Mon Dieu! mon Dieu!... et ne pouvoir rien lui dire!...

MARILLAC.

Adieu, Henri... Va faire ton devoir; moi, je vais faire le mien...

(Il veut s'éloigner.)

HENRI, le retenant.

Non, non, tu ne me quitteras pas ainsi... Voyons, Marillac, renonce à tes projets!... Crois-moi... tu te briserais contre ce géant qu'on nomme Richelieu!...

MARILLAC, ému.

Adieu, Henri!...

HENRI.

Marillac!...

MARILLAC.

J'ai juré!... mon ami!... et je te le répète, tu sais aussi bien que moi ce que vaut la parole d'un gentilhomme... Adieu...

(Il remonte et se perd dans la foule.)

HENRI, remontant.

Marillac!... (Regardant au loin.) Ils sont entourés déjà!... Sous ces divers déguisements, je reconnais des gens du cardinal!... Ils attendent le moment d'agir... Mon Dieu! mon Dieu!... Marillac est perdu!...

SCÈNE IV.

HENRI, CROCHARD.

CROCHARD, qui l'observait, à part.

Sa douleur me navre!... Allons! allons! mon parti est pris... L'histoire ne dira pas qu'un Crochard s'est déshonoré... (S'approchant de Henri.) Un mot, je vous prie, mon gentilhomme...

HENRI.

Que veux-tu?

CROCHARD.

Je vous le dirai tout à l'heure; mais je vais vous dire d'abord ce que vous voulez, vous...

HENRI.

Eh bien?

CROCHARD.

Vous voulez sauver le chevalier de Marillac... (Mouvement de Henri.) Oh! ne vous méfiez pas de moi et causons... Vous voulez sauver le chevalier, mais vous ne le pouvez pas, attendu que vous avez juré sur votre foi de gentilhomme de ne pas le prévenir du danger qu'il court...

HENRI.

C'est vrai!...

CROCHARD.

Eh bien, écoutez! je n'ai pas juré moi, sur ma foi de gentilhomme, d'abord parce que je ne le suis pas, et ensuite... Bref, je n'ai pas juré; on m'a prévenu officieusement, par exemple, que si j'ouvrais la bouche, une main inconnue me fermerait les yeux... mais c'est mon affaire cela... Or donc, dites un mot, et je sauve votre ami.

HENRI, avec joie.

Quoi!... tu pourrais?...

(Un Homme enveloppé d'un grand manteau s'est approché de Crochard.)

CROCHARD, bas, en l'apercevant.

Prenez garde... on nous observe... (Élevant la voix.) C'était lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière... il descendit sans broncher le long d'une corde tendue au haut des tours Notre-Dame. (A l'Inconnu.) Je crois que c'était un Génois, monsieur... (L'Homme s'éloigne. Bas à Henri.) Comme je vous le disais donc, je joue ma peau en tentant ce que je vais tenter; car, vous le voyez, on ne me perd pas de vue... Or donc, résumons-nous: combien estimez-vous ma peau?

HENRI.

Tout ce que je possède...

CROCHARD.

C'est trop ou trop peu... Trop si vous êtes millionnaire; trop peu si vous êtes ruiné... Précisons, s'il vous plaît... les affaires sont les affaires...

HENRI.

Parle... je ferai ce que tu voudras.

CROCHARD.

A la bonne heure... Eh bien! Son Éminence avait promis deux mille pistoles pour moi et mille pour mon compagnon... Mais le cher enfant a des mœurs simples, il vit de peu; vous me

donnerez les trois mille pistoles pour moi tout seul, et.... (Un autre Homme s'est approché de Crochard et écarte Crochard l'apercevant.) C'était encore un fameux funambule celui-là, et qui eut l'honneur de danser devant le roi Charles IX, lors du mariage de ce prince avec l'une des filles de Maximilien II. (A l'Inconnu.) Il se nommait Tuccaro et était né dans les Abruzzes. (Haut et avec intention.) Ah! ah!... c'est qu'on ne me prend point en défaut, moi, mon gentilhomme!...

(Les deux Inconnus se sont rejoints; l'un des deux dérange son chapeau et l'on reconnaît Laubardemont.)

LAUBARDEMONT, bas.

Je me méfie de cet homme!... ne le perdez pas de vue...

L'INCONNU.

Soyez tranquille, monsieur; Jacques Sirois a de bons yeux et la vue juste.

CROCHARD, bas à Henri.

Trois mille pistoles de ma peau, est-ce dit? J'aurais pu vous surfaire, mais comme elle est un peu trouée...

HENRI, bas.

Marché conclu!... Mais où le trouverai-je pour la somme?...

CROCHARD.

Soyez tranquille, mon gentilhomme, si j'en réchappe, j'enverrai toucher...

(Henri s'écarte un peu... Les Promeneurs ont de nouveau envahi le pont. Marillac et les Gentil-hommes redescendent.)

CROCHARD, à part.

Allons! maintenant de l'adresse, de la prudence! (Apercevant Marillac.) Ah! monsieur de Marillac!... je vais le prévenir, lui d'abord...

(Il cherche à le joindre.)

LAUBARDEMONT, bas à Sirois.

J'en étais sûr... il nous trahit...

SIROIS.

Il n'arrivera pas jusqu'au chevalier.

(Il fait un signe: des Hommes enveloppés de manteaux sortent sans affectation de la foule et forment un cercle qui entoure Crochard en se resserrant peu à peu.)

CROCHARD, à part.

Tête et sang! les limiers ont flairé le veau. Il faut que je passe cependant!... (S'approchant de l'un des Hommes, bas.) Laissez-moi passer... Service du cardinal!

(Le cercle se resserre toujours, repoussant Crochard vers la couleuvre de droite. Crochard, qui voit que le terrain va lui manquer, avec rage:)

Ah! vous croyez que le sanglier se laissera prendre comme cela!... Eh bien! nous allons voir...

(Il tire son poignard. Au même instant, le cercle s'est refermé tout à fait. On voit seulement Crochard qui se débat. La musique des Saltimbanques a repris plus bruyante que jamais. — Le pont Neuf a repris son animation.)

DE SOURDIAC, bas à Marillac.

Ils approchent...

CROCHARD, s'échappant.

Oh! vous ne me tenez pas encore...

(Il cherche un débouché pour fuir et, n'en trouvant pas, il se jette sur l'escalier qui conduit aux tréteaux.)

SIROIS.

Par l'enfer! où est-il passé?...

CROCHARD, paraissant sur les tréteaux.

Mort diable!... je n'en aurai pas le démenti!

SIROIS, l'apercevant.

Le voilà!...

CROCHARD, criant.

Décampes mes! gentilshommes, vous êtes...

SIROIS, qui a armé un pistolet.

Misérable!...

(Il tire sur Crochard. Cris, tumulte. La foule s'éparpille; les Seigneurs se rapprochent. Crochard, qui avait disparu tout à coup, se relevant, et avec force:)

Vous êtes trahis!...

LAUBARDEMONT, avec rage.

Ah!...

(Il fait un signe, les Hommes s'élançant vers l'escalier.)

CROCHARD.

Dans une minute, le pont sera une souricière!...

(Tout en parlant, Crochard a tiré son épée et tient tête aux Siros qui veulent monter.)

CROCHARD, criant.

Tenez! là-bas!... les mousquetaires du cardinal!... Filez!... il n'est que temps!...

MONGLAT, à de Sourdiac.

Ma foi! c'est partie remise!...

LES AUTRES.
 Oui... oui... Viens, Marillac.
 MARILLAC.
 Non, je reste.
 (Les Hommes et Sirois ont gagné quelques marches.)
 SIROIS.
 Courage, vous le tenez !
 CROCHARD, faisant le saut de carpe par-dessus la balustrade.
 Pas encore !... Auparavant, il faut plonger !...
 (Il fait une trouée dans la foule, saute sur le parapet et de là dans la rivière.)
 LA FOULE.
 Ah !...
 (Dagarré. Les Gentilshommes se ruent dans la foule et sortent par la droite.
 — Au même instant, des Monquetaires du Cardinal accourent par la gauche et occupent toutes les issues.)
 LAUBARDEMENT, avec rage.
 Il est trop tard !...
 MARILLAC, à part.
 Il en reste un... il fera la besogne à lui tout seul !
 CRIS À GAUCHE.
 Le cardinal ! le cardinal !
 HENRI, s'élançant.
 Malheureux, que fais-tu ?
 (Marillac tire son épée.)
 MARILLAC.
 Je tiens mon serment.
 HENRI.
 Tu te perds !...
 MARILLAC.
 Laisse-moi !
 HENRI, mettant l'épée à la main.
 Eh bien, non, tu ne passeras pas ! (A part.) Je les sauverai tous deux !...
 MARILLAC.
 Laisse-moi, te dis-je !
 HENRI.
 Non... cent fois non !
 MARILLAC, furieux.
 Eh bien donc, le neveu d'abord !
 (Ils se battent, masqués par la foule qui leur tourne le dos et qui s'écarte à l'arrivée du Cardinal.)
 CRIS.
 Le cardinal ! le cardinal !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CARDINAL.

(La litière du Cardinal paraît, escortée de Cavaliers. Le mousqueton au poing.
 — En ce moment, Henri est blessé, Marillac le reçoit dans ses bras.)
 LA FOULE.
 Ah !...
 MARILLAC, bas à Henri.
 Insensé ! tu t'es perdu !...
 HENRI.
 Oui... ou je t'ai sauvé !...
 (Le Cardinal sort de sa litière et promène ses regards autour de lui.)
 CRIS, dans la foule.
 Vive le cardinal !
 RICHELIEU.
 Merci ! merci !... Mais où sont donc ceux qui demandaient sa mort tout à l'heure ?... où sont donc les poignards ?...
 HENRI, s'avancant.
 Il n'y a plus de poignards ici, monseigneur... il n'y a que deux épées... il n'y a pas de criminels d'Etat ; il n'y a que deux coupables qui ont désobéi aux édits de Sa Majesté contre le duel... Ces deux hommes ont mérité la mort comme le marquis de Rieux... et ces deux hommes sont le chevalier de Marillac et le vicomte de Maille.
 (Il chancelle et donne son épée à un Officier.)
 RICHELIEU, bas.
 Tu es blessé ?...
 HENRI.
 Légèrement, monseigneur.
 RICHELIEU.
 C'est heureux pour vous, monsieur de Marillac. (A Henri.) Vous serez malade trois mois, monsieur, et le chevalier de Marillac vous soignera à la Bastille.
 HENRI, avec joie.
 Oh ! monseigneur !... mais le marquis de Rieux ?...
 RICHELIEU, avec un anoiement.
 Le marquis de Rieux ira vous voir...

HENRI.

Merci, mon oncle ! (s'appuyant sur Marillac.) Je savais bien que je les sauverais tous deux...

(Richelieu est remonté dans sa litière. — Le cortège se referme.)

CRIS.

Vive le cardinal !

QUATRIÈME TABLEAU.

LE ROI DES HALLES.

Un cabaret au marché des Innocents.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAUDET, puis MARTIN et DEUX GARÇONS

(Au lever du rideau, Baudet est sur le seuil du cabaret. — On entend au loin crier : Vive Beaufort, vive le roi des Halles !)

BAUDET, criant en agitant son chapeau.

Oui, vive le roi des Halles, et à bas Mazarin !

(Martin accourt par la droite avec les Garçons.)

MARTIN.

Maitre Baudet ! maitre Baudet ! voulez-vous nous dire ?...

BAUDET, redescendant.

Pourquoi ces cris de : Vive Beaufort ! mes enfants ?... eh bien, c'est parce que notre cher duc est de retour d'Orléans où il avait accompagné la grande Mademoiselle, mademoiselle de Montpensier, la fille de monseigneur Gaston d'Orléans. Pourquoi ces cris de : Vive la Fronde ! parce que tout Paris est sens dessus dessous pour chasser le Mazarin...

MARTIN.

Mais nous voulons seulement savoir le nombre...

BAUDET.

Le nombre des soldats que commande monsieur de Turenne pour Mazarin, et monsieur de Condé pour la Fronde ?

MARTIN, criant.

Non ! le nombre de couverts qu'il faut mettre dans la grande salle, là !

BAUDET, féroce.

Et c'est pour ça que tu viens me déranger, triple brute !... va-t'en !... allez-vous-en tous !... Je ne suis pas cabaretier, je suis frondeur.

(Tancrede, de Lude et ses amis sont entrés.)

SCÈNE II.

TANCRÈDE, DE LUDE, BAUDET, et quelques Gentilshommes.

TANCRÈDE.

Il vous faudra pourtant bien, cette fois encore, monsieur Baudet, cumuler les charges de sergent dans la garde bourgeoise et de chef dans vos cuisines, car ces messieurs et moi nous avons grand faim et grand soif.

BAUDET.

Il suffit, messeigneurs... et je ferai cet effort pour de braves soldats de monsieur de Condé.

DE LUDE.

Ah ! c'est bien heureux !

BAUDET.

Dans un instant, vous serez servis... et j'espère que votre souper ne souffrira pas de mes préoccupations politiques.

DE LUDE.

Espérons-le, maitre Baudet.

BAUDET.

Mais vous conviendrez, messeieurs, qu'il faut une tête bien organisée pour... car il est fort difficile d'être à la fois d'un côté et d'un autre.

DE LUDE.

Bah ! bah !... c'est la moindre des choses !... Voyez plutôt monsieur de Gondî ! Il a, pardieu ! bien trouvé le moyen de servir à la fois la cour et la ville, la Fronde et le Mazarin.

BAUDET.

Ah ! messeigneurs, j'ai beaucoup étudié cette question, et si vous le permettez... (il va s'asseoir.)

TANCRÈDE.

Pardon, maitre Baudet... mais sommes-nous au Parlement ou au cabaret ?

BAUDET.

Messieurs, je...

TANCRÈDE.

Êtes-vous homme d'Etat, ou cuisinier ?

BAUDET, déromant.

Je suis l'un et l'autre, messeieurs.

TANCRÈDE.

En ce cas, l'homme d'Etat emmène le cuisinier, et que le

cuisinier ne nous ramène pas l'homme d'État... Allez! (n le pousse.)

BAUDET.

Il suffit, mon gentilhomme! il suffit!... Allons, vous autres, à vos fourneaux, et vive la Fronde!

(Il sort fièrement, suivi des Garçons.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins BAUDET et les Garçons.

TANCRÈDE.

Ah! mes amis, foi de Tancrède! je suis heureux de me trouver au milieu de vous! car l'affaire sera chaude demain, et l'armée de Turenne nous prépare une rude besogne... Aussi, vive Dieu! nous profiterons des heures qui nous restent... car, après tout, qui sait si nous souperons demain.

DE LUDE.

Bah! nous souperons toujours quelque part.

TANCRÈDE.

Fût-ce chez Pluton?

DE LUDE.

Oh! oh! quelles sombres pensées, mon cher Tancrède!

TANCRÈDE.

Que voulez-vous! c'est un pressentiment qui m'est tout personnel, Dieu merci!... Un astrologue m'a prédit que le vendredi me serait fatal... c'est demain vendredi, et... (à part.) Mais, soyez tranquilles, notre repas ne se ressentira pas de la prédiction, et, foi de Tancrède, je vous mets tous au défi d'être plus gais et plus turbulents que moi!

DE LUDE.

A la bonne heure, c'est parler en Rohan!

TANCRÈDE, riant.

Mon cher de Lude, il ne faut pas m'appeler ainsi : le Parlement l'a défendu.

DE LUDE.

Ah oui, au fait, on m'a touché deux mots de cela; mais j'ignore complètement les détails de l'affaire.

TANCRÈDE.

Oh bah! ces détails n'intéressent que moi, et tout au plus...

DE LUDE.

Ils intéressent aussi tes amis, pardieu! et si tu me refuses d'être des tiens, il faudra absolument nous couper un peu la gorge.

TANCRÈDE.

Bien obligé, j'ai trop faim, et si tu me tuais ça m'empêcherait de souper... Écoute donc : j'abrégierai; ça n'est pas la peine de nous asseoir. Tiens, je vais te narrer ça à la façon des historiens! (D'un ton de récit.) Tancrède de Rohan, fils putatif de Henri, duc de Rohan, prince de Léon, chef du parti protestant sous Louis XIII, fut baptisé secrètement, dans la crainte que le cardinal de Richelieu n'eût la fantaisie d'en faire un catholique. Enlevé secrètement par sa sœur, la princesse Marguerite, qui craignait qu'un jour il ne réclamât sa fortune, le jeune Tancrède fut envoyé en Hollande, où il passa son enfance à Leyde, d'abord chez un mercier qui le nourrissait mal, puis chez un maître d'école qui le battait bien... Ça t'amuse-t-il?

DE LUDE.

Va donc!

TANCRÈDE, riant.

C'est que moi, ça m'ennuie... Erreur, j'en arrive tout de suite au dénoûment. Rappelé par sa mère, ledit Tancrède eut à soutenir un procès contre sa chère sœur, qui s'était mariée au comte de Chabot, et enfin défense lui a été faite de porter le nom des Rohan, et cela sur le réquisitoire de célèbre avocat Omer-Talon, deux noms qui jurent moins encore ensemble que je n'ai juré, moi, après eux... Mais, battit-on n'a que vingt-quatre heures pour maudire ses juges, et il y a un an que les miens m'ont condamné... Or donc, que le diable les emporte, et n'y pensons plus... Je serai Tancrède tout court de par le Parlement, jusqu'au jour où je serai Tancrède de quelque chose, de par mon courage et mon épée, si le vendredi le permet, bien entendu.

DE LUDE.

Cher ami!

TANCRÈDE, s'animant.

Ah! je suis un aventurier, un bâtard, un enfant perdu! Eh bien! l'enfant perdu deviendra gentilhomme, le bouillon arraché de l'arbre des Rohan s'implantera sur les champs de bataille! J'arracherai, moi, cette bouture à de mon sang... Et alors, qui sait? ma devise, un jour, vaudra peut-être celle des aïeux de Marguerite : « Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis! »

DE LUDE.

Pourquoi dans ces paroles d'espérance des notes aussi dououreuses?

TANCRÈDE.

Ah! c'est qu'au fond je souffre, ami... car cette ambitieuse espérance est loin encore de se réaliser, et jusque-là, je ne serai... je le répète, que Tancrède l'aventurier, l'officier de fortune, et si Tancrède aime demain, si il aime aujourd'hui quelque grande et noble dame, il pourra bien mourir pour elle, elle ne vivra pas pour lui...

DE LUDE.

Tancrède!

TANCRÈDE.

Heureusement, s'il m'est défendu d'aimer, il ne m'est pas défendu de haïr.

DE LUDE.

De haïr, dis-tu! Et qui donc?

TANCRÈDE.

Eh pardieu!... celui qu'elle aimera... celui qu'elle aime!...

DE LUDE.

Celui qu'elle aime... ah çà, ce que tu me disais tout à l'heure, ce n'étaient donc pas des propos en l'air... ton amour a un corps, une âme!

TANCRÈDE.

Oui, et de profondes racines aussi, je te le jure.

DE LUDE.

Et tu dis que tu as un rival?

TANCRÈDE.

Oui.

DE LUDE.

Qui est-ce?

TANCRÈDE.

Paul Mancini! (En ce moment, Mancini, qui est entré, s'arrête et écoute.)

DE LUDE.

Mancini... un parent du Mazarin... et qui sert dans l'armée royale?

TANCRÈDE.

Oui, c'est un des plus jeunes officiers de monsieur de Turenne.

DE LUDE.

Mais l'héroïne de ce doux roman?

TANCRÈDE.

L'héroïne...

MANCINI, qui s'est approché, à demi-voix.

Je vous défends de la nommer, monsieur.

TANCRÈDE.

Mancini!

DE LUDE.

Mancini!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MANCINI.

TANCRÈDE.

Ah! de par tous les saints, monsieur, vous venez de me toucher!... (Il porte la main à son épée.)

MANCINI, froidement.

Ne tourmentez pas votre épée, monsieur, car la mienne doit rester au fourreau.

TANCRÈDE.

Qui l'y retient donc?

MANCINI.

Mon devoir, monsieur, je ne m'appartiens pas en ce moment. Je suis chargé par monsieur de Turenne, d'un message pour (Appoyant.) mademoiselle de Montpensier, une noble dame que j'admire et que je respecte... Or, comme Mademoiselle n'était ni chez elle, ni chez monseigneur Gaston d'Orléans...

DE LUDE.

Vous venez la chercher au cabaret?

MANCINI.

Pardonnez-moi, monsieur le marquis... ce n'est pas Mademoiselle que je comptais rencontrer ici, mais bien monsieur le duc de Beaufort, qui pourrait sans doute m'aider dans mes recherches.

CRIS AU DEHORS.

Vive Beaufort! vive le roi des Halles!

DE LUDE.

Ma foi, monsieur, vous allez le voir, car on l'apporte.

MARTIN, aux jeunes gens.

Messeigneurs, vous êtes servis.

TANCRÈDE.

A bientôt, monsieur Mancini!

MANCINI.

A demain, monsieur.

TANCRÈDE.

Où cela?

MANCINI.

Dans la mêlée!

TANCÉDE.

Je vous salue!... Venez-vous, messieurs?
(Ils entrent à droite, suivis de Martin. Beaufort et les autres paraissent au fond.)

SCÈNE V.

BEAUFORT, MANCINI, M^{me} PATIN, CLAUDINE, JEANNETTE,
PERVENCHE, DAMES DE LA HALLE, puis le COADJUTEUR.

TOUTES, entrant.

Vive Beaufort!

BEAUFORT.

Merci, merci, mes toutes belles! Mais, ventre-saint-gris! comme disait mon grand-père Henri IV, je vous demanderai la permission de souffler un peu, car cette promenade dans mon beau royaume des Halles m'a furieusement altéré.

MADAME PATIN.

Tu vas être servi, mon roi.

BEAUFORT.

Merci, ma petite reine.

(Il lui prend la taille.)

MADAME PATIN.

Baudet, du vin!

TOUTES.

Du vin! du vin!

BAUDET, accourant avec des bouteilles.

Voilà, voilà, mesdames! (S'inclinant.) Monsieur le duc, permettez-moi de vous exprimer... (Il met un genou en terre et se relève précipitamment, en poussant un cri.) Bigre! un clou!

BEAUFORT.

C'est bien!... plus un mot, tu gèlerais tout ce que tu viens de dire.

(Rire général. — On apporte du vin. — Baudet sort en boitant.)

MANCINI, qui s'est approché.

Monsieur le duc, seriez-vous assez bon pour...

BEAUFORT.

Eh! mais, c'est monsieur de Mancini; vous appartenez à monsieur de Turenne, n'est-il pas vrai?

MANCINI.

Oui, monseigneur.

BEAUFORT.

Tant pis pour nous, monsieur, car je sais que vous êtes aussi brave soldat que bon gentilhomme. (Mancini s'incline.) Mais qui vous amène parmi (souriant) vos ennemis, monsieur? (Il lui tend la main.)

MANCINI.

Je suis porteur d'un message de monsieur de Turenne pour mademoiselle de Montpensier, et je desirais savoir de vous, monsieur le duc, le moyen le plus prompt pour remplir ma mission auprès de Son Altesse.

BEAUFORT.

Le moyen le plus prompt, mon jeune gentilhomme, consiste à rester devant ce cabaret, sous les piliers... Dans un instant, vous aurez l'honneur de voir notre général, la grande Mademoiselle, et ses deux maréchales de camp, les belles comtesses de Fiesque et de Frontenac, car Son Altesse passera par ici en revenant de l'hôtel de ville.

MANCINI.

Merci, monseigneur. (Il salue et remonte.)

MADAME PATIN, à table avec les autres.

Eh bien, dis donc, mon roi, est-ce que tu passerais aux mazarins, par hasard?

BEAUFORT, allant à elle.

Non, pardieu! car je me plains trop au milieu de nos belles frondeuses! (Il embrasse madame Patin.)

MADAME PATIN.

C'est bon, bel enjôleur!

BEAUFORT.

A votre santé, mes jolies commères!

TOUTES.

A la tienne! à la tienne!

(Mancini est remonté et a rencontré le Coadjuteur qui était entré une seconde auparavant. Gondi est enveloppé d'un grand manteau et porte un grand chapeau rabattu sur les yeux.)

GONDI, bas.

Un mot, s'il vous plaît, monsieur de Mancini.

MANCINI, étonné.

Pardon, monsieur, mais qui êtes-vous?

GONDI.

Un ami de la reine, un fidèle serviteur du roi... Écoutez, monsieur, vous savez, n'est-ce pas, ce que renferme la missive dont vous êtes porteur?

MANCINI.

En effet, monsieur, car monsieur de Turenne veut bien m'honorer de sa confiance; je lui sers de secrétaire en ce moment, et c'est moi-même...

GONDI.

C'est vous-même qui avez été chargé d'écrire à Mademoiselle pour lui faire des propositions de paix?

MANCINI.

Je n'ai rien à répondre, monsieur.

GONDI.

Soit!... Il est dit dans cette lettre que tous ceux qui ont pris part aux troubles de la Fronde seront conservés dans leurs biens, et que les prisonniers faits de part et d'autre seront mis en liberté, n'est-ce pas?

MANCINI.

Mais encore une fois, monsieur...

GONDI.

C'est juste... pardon... Il y a encore une autre clause, et cette clause, la voici: Monsieur Mazarin rentrera librement dans Paris et redeviendra demain ce qu'il était hier... Or, cela vous intéresse un peu, monsieur de Mancini... Eh bien! songez-y, si cette lettre parvient à monseigneur Gaston d'Orléans, la négociation réussit; elle échoue si elle arrive à Mademoiselle, qui déteste votre parent, et...

MANCINI.

Eh bien, monsieur?

GONDI.

Eh bien, ne comprenez-vous pas? Il faut que cette lettre parvienne à monseigneur Gaston.

(Il tend la main.)

MANCINI.

Pardon, monsieur, je vous ai trop écouté déjà... Cette lettre est pour Mademoiselle, c'est à Mademoiselle que je la remettrai.

GONDI.

Monsieur de Mancini, réfléchissez...

MANCINI.

Un soldat ne connaît que son devoir, monsieur; je ferai le mien...

(Il s'éloigne et disparaît.)

GONDI.

Au diable l'entêté petit gentilhomme!... N'importe! tout n'est pas perdu, et tant que les portes de Paris seront fermées, la Fronde sera bien malade... et il ne faut pas qu'elles s'ouvrent... Vite un mot au président du Conseil; il a besoin qu'on l'encourage pour mal faire.

(Il écrit dans un coin du cabaret.)

BEAUFORT.

Eh bien, ma jolie madame Patin, as-tu réussi à faire un frondeur de ton mari?

MADAME PATIN.

Un frondeur, lui?... Ah ben oui! il est ben trop feignant pour ça... en voilà un endormi!

BEAUFORT.

On le réveille!... Il me semble qu'avec ces yeux-là...

MADAME PATIN.

Oh! j'aime ben mieux qu'il dorme... Ah çà, mon grand roi, tu sais que tu dînes avec nous?

BEAUFORT.

Pardieu!

MADAME PATIN.

J'ai envoyé ici tous les plus beaux fruits de la boutique.

CLAUDINE.

Moi, mes poissons les plus frais!

JEANNETTE.

Mes poulardes les plus dodues!

PERVENCHE.

Et moi une cargaison de fleurs pour la table du banquet!

MADAME PATIN.

C'est ça, des fleurs partout, même par terre! ça fait qu'on ne se fera pas de mal quand on tombera sous la table... (Toutes rient.) Ah çà, à propos, qu'est-ce qu'on m'a dit à ce matin sur le Carreau? que notre roi était mal dans ses affaires... qu'il manquait d'argent, qu'il avait des dettes... C'est-il vrai, ça?

BEAUFORT.

Aussi vrai, ma petite, que M. de Gondi est un tartufe, et le Mazarin un fripon!

(Gondi s'est levé avec un mouvement.)

MADAME PATIN.

Oh! mais les dames de la Halle n'entendent pas ça!

TOUTES.

Non! non!

MADAME PATIN.
Et ta Majesté est priée de lever un impôt extraordinaire sur ses sujets du marché des Innocents.

BEAUFORT, riant.
Hein?... par exemple!

TOUTES.
Oui... oui.

MADAME PATIN.
Moi, d'abord, je m'impose pour deux cents écus.

JEANNETTE.
Moi pour cent.

CLAUDINE.
Moi pour dix.

TOUTES.
Moi aussi! moi aussi!

MADAME PATIN.
Tu n'as pas un écu au soleil... Eh bien! nous allons t'en faire reluire... Il faut que notre roi nous fasse honneur.

TOUTES.
Oui!... oui!...

MADAME PATIN.
Et pour commencer... tu te feras requinquer à neuf par le tailleur de la cour. Je me charge du pourpoint et du manteau.

JEANNETTE.
Moi, du chapeau.

PERVENCHE.
Moi, des fleurs pour mettre dessus... c'est-à-dire des plumes.

CLAUDINE.
Nous autres, nous nous chargeons du reste de l'équipage.

TOUTES.
Oui!... oui!...

BEAUFORT.
Et qui est-ce qui se charge du logement?...

TOUTES.
Moi!... moi!...

BEAUFORT.
C'est charmant!... Mais tout à l'heure le roi des Halles sera plus riche que le roi de France!
(Gondi est allé au fond et a donné sa lettre à un valet à lui. On entend une grande rumeur dans la coulisse.)

MADAME PATIN.
Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

BEAUFORT, se levant.
Est-ce que l'armée royale assiègerait le marché?
(Toutes vont au fond.)

MADAME PATIN.
Ah! sainte Vierge! c'est un cheval qui se cabre au milieu de la foule!... Mais il est enragé!... son cavalier ne peut plus le tenir.

BEAUFORT, au fond.
Eh! mais, son cavalier!... c'est une cavalière! C'est Mademoiselle!

(Il s'élançe dehors.)

MADAME PATIN.
Ah! quelqu'un a prévenu le duc!... il s'élançe! (Poussant un cri.)
Ah! le pauvre garçon, il a été renversé!...

JEANNETTE.
Mademoiselle a sauté à terre...

MADAME PATIN.
Elle vient par ici et l'on amène le blessé!

TOUTES.
Les voilà! les voilà!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BEAUFORT, MADEMOISELLE, LA COMTESSE DE FIESQUÉ, LA COMTESSE DE FRONTENAC, puis MANCINI, soutenu par deux valets de la suite de Mademoiselle, TANCRÈDE, DE LUDE.

MADMOISELLE, entrant, à un valet.
Vous m'amènerez un autre cheval, je ne remonterai pas celui-là. (A Beaufort.) A coup sûr, c'est un mazarin!

TANCRÈDE, à part.
C'est elle!...

BEAUFORT.
Vous n'êtes pas blessée, princesse?

MADMOISELLE.
Eh! non, sans doute; c'est ce brave jeune homme qui a payé les folies de cette maudite bête... Ah! voici notre blessé!

(On a fait asseoir Mancini sur une chaise. — On l'entoure.)

MADMOISELLE, à la foule.
Voyons, mes amis, je n'avais pas le droit de vous empêcher

de nous étouffer tout à l'heure, mais maintenant je réclame pour ce jeune gentilhomme... il n'est pas de ma maison. (Elle les touche légèrement du sa cravache; tous s'écartent en riant.) Ces diables-là, quand ils vous embrassent... ils vous broient!
(Elle a pris un verre des mains d'une des femmes, y a trempé son mouchoir et essuie le sang que Mancini a à la tête.)

MADMOISELLE.
Tenez, ce pauvre enfant! la gourmette l'a frappé au front!... Il a du sang plein les yeux!

MANCINI.
Oh! ce n'est rien, madame... une égratignure...

MADMOISELLE.
Oui, à cacher le doigt... Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur de Mancini!

BEAUFORT.
Ne vous l'avais-je pas dit, princesse?

MADMOISELLE.
Eh! non, sans doute, tête de linotte que vous êtes!... Monsieur de Mancini, votre conduite est deux fois généreuse... tenue envers une ennemie...

MANCINI, avec tristesse.
Mon ennemie!... vous, princesse!
(Il a effleuré la main de Mademoiselle.)

MADMOISELLE, un peu émue, à voix basse.
Prenez garde, monsieur de Mancini, vous allez me compromettre auprès de mon parti. (Elle rend le verre à l'une des Dames.) Souffrez-vous?

MANCINI.
Non... non, madame, plus du tout, quand ce mouchoir reste sur ma blessure.

(Il appuie la mouchoir sur son cœur.)

MADMOISELLE, émue.
Enfant!
(Elle lui tend la main en cachette, Mancini la couvre de baisers.)

TANCRÈDE, à part.
Oh! je savais bien que j'avais raison de le haïr!

MANCINI, à part.
Sa main a touché mes lèvres!... O mon Dieu! c'est trop de bonheur! je crois que je n'y résisterai pas.

MADAME DE FIESQUÉ.
Qu'avez-vous donc?

MADAME DE FRONTENAC.
Vous pâlissez...
MANCINI, à Mademoiselle, qui s'est approchée vivement de lui.
Rien... ce n'est rien!... (Bas.) Oh! je suis bien heureux!...

MADMOISELLE, à part.
Pauvre enfant! comme il m'aime!...

MADAME DE FIESQUÉ.
Mais il se trouve mal!...
(Elle appuie la tête de Mancini sur son épaule et lui fait respirer un flacon.)

BEAUFORT, riant.
Vertueux!... il y a donc des demoiselles dans l'armée de monsieur de Turenne?

GONDI, qui s'est approché de Mancini.
Oh! cette lettre!... si je pouvais!... (A madame de Fiesqué.) Attendez, son pourpoint est trop serré sans doute.

(Il met la main dans le pourpoint et en retire le mouchoir.)
MANCINI, qui l'a aperçu au moment où il revenait à lui.
Ah!... (Il le lui arrache.) Pardon, monsieur, c'est sans doute cette lettre que vous cherchiez... (Il lui présente la missive.) Décidément, vous tenez donc bien à ce qu'elle parvienne à monseigneur Gaston d'Orléans?

MADMOISELLE.
Que signifie?... (Reconnaissant Gondi.) Monsieur de Gondi!...

BEAUFORT, à part.
Monsieur de Gondi!... D'où diable sort-il?

MANCINI, présentant la missive.
De la part de monsieur de Turenne, Mademoiselle.

MADMOISELLE.
Donnez!... (Elle l'ouvre.) Et monsieur de Gondi voulait?... (Après avoir parcouru la lettre.) Ah! ah! des propositions de paix, et pour conditions le rappel de monsieur de Mazarin. (Regardant M. de Gondi.) Je comprends tout... (S'avançant vers lui.) Monsieur de Gondi, je suis heureuse de me trouver face à face avec vous.

GONDI, voulant s'éloigner.
Mademoiselle...

MADMOISELLE.
Restez donc, monsieur... Ah! ah! vous étiez d'avis que l'on remit cette missive à monseigneur Gaston, parce que vous espériez pouvoir exploiter à votre profit un des moments de faiblesse assez fréquents chez mon père... Les choses ont tourné différemment, et c'est à moi que vous avez affaire... Écoutez

donc ce que j'ai à vous dire... Monsieur de Gondî, en ce moment vous faites une chose intâne!...

GONDÎ.

Madame!...

MADemoisELLE, d'un ton d'autorité.

Laissez-moi parler, monsieur... Je reviens de l'hôtel de ville... J'allais, munie des pleins pouvoirs de monseigneur d'Orléans, demander au Conseil l'ordre d'ouvrir les portes Saint-Antoine et Saint-Honoré... Cet ordre, on a refusé de me le signer, et c'est votre faute... Oûi, c'est vous, monsieur, qui avez tout fait, et voulez-vous que je vous dise pourquoi?... C'est parce que vous savez que monsieur de Condé n'a pas les forces nécessaires pour tenir contre monsieur de Turenne, s'il ne reçoit pas de secours, ou s'il ne peut opérer sa retraite dans Paris... C'est parce que vous savez que monsieur de Condé sera écrasé, et que, le cas échéant, on vous a promis une belle récompense... N'est-ce pas que c'est la vérité, monsieur de Gondî?...

GONDÎ.

Madame!...

MADemoisELLE.

Vous serviez la Fronde-hier, monsieur. Aujourd'hui vous servez la reine... (qui donc servirez-vous demain?... Le titre de chef de parti a toujours été le rêve de vos jours et de vos nuits... Alors vous avez précipité le Parlement dans les cabales, et le peuple dans les séditions... Vous avez joué près de la reine tantôt le rôle d'ennemi et tantôt celui de conciliateur... Vous avez par ambition allumé les feux de la discorde, et c'est encore par ambition que vous voulez les éteindre à cette heure; mais ce n'est pas être chef de parti cela, monsieur de Gondî; cela ne s'appelle pas servir une cause; cela s'appelle en trahir deux!

GONDÎ.

Pardon, princesse, mais...

MADemoisELLE.

Restez, monsieur, je n'ai pas fini... Vous aimez les sentiers tortueux, à ce que je vois; car vous avez des amis dans les deux camps... Vous recevez des deux mains... de la popularité d'un côté, et de l'autre un chapeau de cardinal... Le chapeau... vous l'aurez peut-être un jour, et celui-là vous aurez le droit de le garder devant tous, même devant moi; mais en attendant, chapeau bas, monsieur!... Est-ce que la duchesse de Montpensier, est-ce que la fille de Gaston d'Orléans ne mérite pas qu'un Gondî se découvre devant elle?...

(Elle fait tomber son chapeau.)

GONDÎ, furieux.

Oh!...

MADemoisELLE.

Vous pouvez vous retirer, monsieur de Gondî... Il n'y a plus rien à faire ici pour votre ambition.

GONDÎ, à part, s'écouant.

Oh! tout n'est pas dit encore, ma fière princesse!

BEAUFORT, lui rendant son chapeau.

Monsieur de Gondî, votre chapeau!...

GONDÎ.

Merci, monsieur!... Monsieur de Turenne m'en donnera un autre. (Il salue et sort.)

BEAUFORT.

C'est ce que nous voyions.

MADemoisELLE, remontant.

Maintenant, vous tous, écoutez... On vous promet votre pardon, mais à une condition. C'est que vous le mériterez par votre soumission à monsieur de Mazarin... Cela vous convient-il?

TOUS.

Non... non... A bas Mazarin!... Vive la Fronde!...

MADemoisELLE.

Monsieur de Mancini, veuillez reporter à monsieur de Turenne la réponse des Parisiens. (A Beaufort.) Duc... j'établis ici mon quartier général... Je vais attendre quelque temps la décision de messieurs les maires et échevins... et quoi qu'il arrive, duc, c'est à la Bastille que nous nous retrouverons... (A madame de Fiesque.) De Fiesque, trouvez-moi un coin où l'on soit tranquille... Nous avons à travailler pour la Fronde.

MADemoisELLE, à Mancini.

Adieu, monsieur de Mancini!... (Lui tenant la main, et d'une voix émue.) Que Dieu vous garde!...

MANCINI, penche sur la main de Mademoiselle, et à voix basse.

Oh! madame! maintenant je puis mourir...

MADemoisELLE.

Je vous le défends!

MANCINI, avec amour.

Oh! alors, je vivrai!

TANCREDÉ, à part.

Oh! que je souffre! (Mancini salue et sort.)

MADAME PATIN, les deux autres.

Allons, à table, et vive Mademoiselle!

TOUS.

Vive Mademoiselle!

(Mademoiselle entre avec Madame de Frontenac à gauche. — Beaufort entre à droite avec les Dames de la Halle.)

SCÈNE VII.

TANCREDÉ, DE LUDE.

(Tancrède, qui n'a pas cessé de regarder la princesse, la suit encore au moment où elle s'éloigne.)

DE LUDE, frappant sur l'épaule de Tancrède.

Eh bien! bel amoureux, es-tu donc changé en statue?

TANCREDÉ.

Je suis changé en fou... en insensé!...

DE LUDE.

Bah! laisse donc!... tu mourras de faim, et tu es changé en homme qui a bien soupé... voilà tout!

TANCREDÉ.

Oh! tais-toi... je ne suis pas ivre, entends-tu?

DE LUDE.

Non!... eh bien! alors, c'est peut-être pour cela que tu es si triste... Vois-tu, tu n'as pas bu assez... viens, nous allons recommencer.

TANCREDÉ.

Oh! mon ami!... jamais je ne me suis senti le cœur si triste, l'âme si ulcérée!... Oh!... cette femme!... je donnerais ma vie tout entière pour un baiser comme celui qu'elle a jeté à ce Mancini!

DE LUDE.

Tu serais, pardieu! bien avancé après... Écoute, mon cher, je suis, je crois, un peu gris, mais ça ne fait rien, je suis tout de même capable de te donner un conseil... (cesant.) Maître Baudet!... du vin!... du vin de Chypre! (Martin en apporte.)

DE LUDE.

Vois-tu, mon cher Tancrède, je te dirai d'abord que tu as trop de rayons autour de la tête.

TANCREDÉ.

Marquis!...

DE LUDE.

Ne te fâche pas... je vais t'en dire bier d'autres... Ta tendresse fait fausse route... oui, mon cher, Son Altesse Royale, tout Altesse qu'elle est, aime l'audace, les entreprises téméraires, j'en répondrais!...

TANCREDÉ.

Ah ça! sais-tu bien de qui tu parles?

DE LUDE.

Je parle d'Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier; et je le soutiens... Mademoiselle, malgré son illustre origine, a tout autant, si ce n'est plus, de caprices dans l'esprit et dans le cœur que la première petite marquise venue, et je n'en veux pour preuve que cette innombrable quantité d'unions nouées et brisées tour à tour... (Comptant sur ses doigts.) Louis XIV au berceau... Louis de Bourbon... Philippe IV... le prince de Galles... l'archiduc Léopold... le duc de Savoie... et dix autres peut-être... Crois-moi, mon cher Tancrède, Mademoiselle, avec sa nature ardente, passionnée, avide d'extraordinaire, n'aimera jamais l'amant timide qui ne dira ses vœux qu'aux étoiles!

TANCREDÉ.

Que feras-tu donc le jour où tu seras à ma place?

DE LUDE.

Oh! d'abord, mon cher, je n'y serai jamais. Moi, je n'aime pas; je bois et je me bats, cela me suffit.

TANCREDÉ.

Mais si tu aimais?...

DE LUDE.

Oh! cela se verrait de suite... Moi, je suis pour les moyens expéditifs... je suis de l'école des Marillac et autres... Quand un homme leur déplaisait, quand ils adoraient une femme...

TANCREDÉ.

Eh bien?

DE LUDE.

Eh bien! ils tuaient l'un et enlevaient l'autre.

TANCREDÉ.

L'enlever!... elle!

DE LUDE.

Oh! moralement... c'est-à-dire que l'on enlève d'assaut un aveu, un soupir, une promesse, un baiser... enfin, on enlève quelque chose!

TANCREDÉ.

Ah! tiens, tu déraisonnes...

DE LUDE, rient.

Je parle d'amour! (Il est allé à la porte du cabinet où se trouve Mademoi

selle, et la garde.) Viens donc voir... là, à travers de ces planches mal jointes!... ma foi!... d'honneur je ne connais pas de créature plus séduisante et mieux faite pour inspirer l'audace!

TANCRÈDE.

Oui... oui!...

DE LUDE.

Tiens, si c'était moi, j'enfoncerais cette porte pour aller me jeter à ses pieds et lui dire que je l'aime.

TANCRÈDE.

Lui dire que je l'aime!... mais c'est ma seule ambition, mon seul rêve depuis une année... Oh! tiens, ne parlons plus de cela... car, en vérité, je ne sais ce que j'éprouve; je sens ma raison qui s'en va, et je ne pourrais rattacher ensemble deux idées!... Je ne sais qu'une chose, c'est que je l'aime!... je n'ai plus qu'un désir ardent, obstiné... être aimé d'elle!

DE LUDE.

Prends garde!... on vient!

(Il le fait ranger précipitamment. — La porte s'ouvre, Mademoiselle et M^{me} de Fiesque et de Frontenac paraissent.)

MADemoisELLE.

De Fiesque, montez à cheval et portez cette lettre à l'hôtel de ville... Vous, Frontenac, portez celle-ci à mon père.

(Toutes deux s'inclinent et remontent. — Mademoiselle les suit au fond.)

DE LUDE, bas.

Le hasard te sert à merveille!... profite-en. Allons!... allons!... de l'audace et tu seras heureux!... Je vais boire au succès de tes amours... à tout à l'heure.

(Il rentre, — Mademoiselle redescend et s'assied à gauche.)

SCÈNE VIII.

MADemoisELLE, TANCRÈDE.

MADemoisELLE, à elle-même.

Pas de réponse du Conseil!... Je ne puis tenir à mon impatience!... Attendons encore cependant... Mais si, dans une heure je n'ai pas reçu la permission que je demande, je saurai bien m'en passer. (Elle reste ébrouée.)

TANCRÈDE, qui la contemplant.

D'honneur!... cette femme aurait dû être reine de France!... (s'approchant.) Qu'elle est belle!... mais que de fierté dans le regard!... que de dédain sur les lèvres!... (Avec un peu d'égarement.) Oh!... forcer ce regard à s'abaisser sur vous, et ces lèvres à vous sourire!... Pouvoir couvrir de baisers cette chevelure enbaumée!...

(Il effleure les cheveux de la Princesse.)

MADemoisELLE, se retournant précipitamment.

Qu'est-ce donc?

TANCRÈDE, effrayé.

Oh!...

MADemoisELLE.

Monsieur Tancrede!... Que me voulez-vous?

TANCRÈDE, prenant une résolution.

Allons!...

(On voit que son ivresse a grandi peu à peu depuis un instant.)

MADemoisELLE.

Eh bien! voyons, monsieur, que voulez-vous de moi?

TANCRÈDE, tombant à genoux.

Un pardon, madame!...

MADemoisELLE.

Un pardon!... De quoi vous accusez-vous donc, monsieur?...

TANCRÈDE, dont la fièvre augmente.

Je m'accuse d'avoir un secret dans le cœur et de manquer de force pour l'y garder... Je m'accuse d'être dévoré de desirs et de n'avoir pas le courage de les éteindre!... Je m'accuse... je m'accuse de vous aimer!...

MADemoisELLE.

Plait-il?... Je n'ai pas entendu, monsieur... Est-ce que vous osez répéter?

TANCRÈDE.

Eh bien! oui, je vous aime!...

MADemoisELLE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah!... bravo, monsieur Tancrede!... (Devenant sérieuse.) On ne joue pas mieux l'amour au théâtre de Bourgogne... Voulez-vous donc quitter la carrière des armes?

TANCRÈDE.

Madame!...

MADemoisELLE.

Relevez-vous!... Nous avons un peu l'habitude des camps, monsieur Tancrede, et nous prenons cette incartade pour une plaisanterie de frère d'armes à frère d'armes.

TANCRÈDE, à part.

Oh! je crois que je deviens fou!...

MADemoisELLE.

Voici notre main, monsieur Tancrede, comme gage de notre pardon...

TANCRÈDE.

Sa main!... Oh!... (Il la couvre de baisers.)

MADemoisELLE, retirant vivement sa main.

Oh! monsieur, vous êtes ivre!...

TANCRÈDE, avec un cri.

Ivre!... Et monsieur de Mancini, savez-vous s'il l'était, madame?...

MADemoisELLE.

Que voulez-vous dire?

TANCRÈDE, se gisant de plus en plus.

Oui... oui... il l'était, lui!... mais c'était de bonheur!... et d'espérance!... Son ivresse à lui... c'étaient vos yeux qui la lui avaient versée!...

MADemoisELLE.

Insolent!... (Elle fait un pas.)

TANCRÈDE, lui barrant la route.

Eh bien! moi aussi, je suis ivre, mais ivre de passion comprimée, de douleur contenue, et mon ivresse est plus terrible que la sienne!... (Mouvement de la Duchesse.) Oh! appelez si vous voulez, Madame... Faites-moi tuer, mais je vous aime!... je vous aime!... faites-moi chasser!...

MADemoisELLE.

Appeler, pourquoi?... Mais je ne vous crains pas, monsieur... Vous faire chasser?... mais je n'en ai pas le droit... N'êtes-vous pas ici chez vous?

TANCRÈDE.

Madame!... Oui, en effet, le cabaret c'est le foyer naturel de celui qui n'a pas de famille; l'asile de l'enfant perdu!... Oh! je m'attendais à ce mépris!... Oui, n'est-ce pas, madame, pour vous la tendresse de l'officier de fortune est une offense, son amour est une insulte?... Eh bien! que Dieu me pardonne! mais mon cœur est las de souffrir, et c'est au tour de votre orgueil!...

(Il s'élance vers Mademoiselle et l'enlace de ses bras. — Celle-ci fait un pas en arrière et lève sa cravache.)

MADemoisELLE.

Misérable!...

(La cravache retombe et va cingler la figure de Tancrede.)

TANCRÈDE, avec un cri.

Ah!...

MADemoisELLE.

Vous avez osé, je crois, insulter une d'Orléans!... une fille de France!... Ah! je le vois bien, le Parlement avait raison, monsieur!... vous n'êtes pas gentilhomme!... vous n'êtes pas un Rohan!...

TANCRÈDE.

Madame!...

(Au cri poussé par Tancrede, de Lude et les Gentilshommes ont paru à gauche. — Beaufort et les Dames de la halle ont paru à droite.)

BEAUFORT, s'élançant.

Qu'y a-t-il donc, princesse?... Est-ce que l'un de ces jeunes seigneurs aurait osé?...

DE LUDE.

Monsieur le duc!...

BEAUFORT.

Eh bien! après?...

(Il porte la main à son épée. De Lude en fait autant. — Mouvement.)

MADemoisELLE.

Arrêtez!... Ce n'est rien, Beaufort... un laquais que j'ai châtié.

(Elle fait cingler sa cravache.)

TANCRÈDE, à part, avec honte.

Oh! la raison m'est revenue!...

MADemoisELLE, à madame de Fiesque, qui paraît au fond.

Eh bien, de Fiesque?...

DE FIESQUE.

Princesse, je viens de l'hôtel de ville... Le Conseil délibère encore.

MADemoisELLE.

C'est bien... Nous attendrons sa décision à la porte Saint-Antoine... A cheval, messieurs, à cheval!...

TOUS.

Vive Mademoiselle! vive la Fronde!

TANCRÈDE, à part.

Méprisé!... méprisé par elle!... Oh! je n'ai plus qu'à mourir!...

(On entend dans la coulisse: Vive Mademoiselle!)

CINQUIÈME TABLEAU.

LE CANON DE LA BASTILLE.

Le théâtre représente une partie des fortifications du côté de la porte Saint-Antoine. — Fortifications qui partagent la scène. — A droite, la maison de M. Delacroix. — Au milieu du théâtre et faisant saillie, une face de contrescarpe armée de canons. — Plus loin, la porte Saint-Antoine. — Un corps de garde dans un enfoncement. — En dehors des fortifications, des fourgons et des charrettes de maraicher. — On entend la canonnade dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE LUDE, UN CAPITAINE, DEUX SENTINELLES, DANDINET;
UNE VIVANDIÈRE, SOLDATS.

(De Lude entre par la gauche avec un Tambour et quelques soldats.)

Qui vive?

DEUXIÈME SENTINELLE.

Aux armes!

PREMIÈRE SENTINELLE.

Qui vive?

DANDINET.

France!

PREMIÈRE SENTINELLE.

Avancez à l'ordre!

(De Lude s'avance, croise son épée avec la baïonnette du Soldat, et il échange le mot d'ordre avec lui. — Le poste prend les armes. Le tambour bat aux champs. — On relève les postes.)

DE LUDE, à un Officier.

Quelle consigne, capitaine?

LE CAPITAINE.

Surveiller avec soin cette partie des remparts, et n'ouvrir la porte Saint-Antoine que sur un ordre écrit de nosseigneurs les membres du Conseil.

DE LUDE.

Bien, capitaine.

(Il entre au poste avec son peloton. — On relève les sentinelles de la porte.)

DANDINET, sur le talus.

Ah! ah! ventre-Malton! nous serons aux premières places pour le branle-bas... Nous allons rire!

(On a relevé les Sentinelles de l'ancien poste. Le Capitaine s'éloigne par la droite avec les Soldats. Les autres se groupent diversement. — La Cantinière leur verse à boire. — Delacroix sort tout effaré de la maison.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DELACROIX.

DELACROIX, se bouchant les oreilles.

Ah! canon maudit!... tu ne te tairas donc pas? (Geignant.) Hélas! qu'allons-nous devenir?

DANDINET.

Pardine!... vous allez devenir soldat comme moi, comme eux, comme tout le monde.

DELACROIX.

Moi! soldat?... et qui veillerait sur ma maison?

DANDINET.

Ah! c'est à vous cette boîte-là?... (Riant.) Elle est bien exposée!...

DELACROIX.

Je le crois bien!... en plein soleil! onze heures!

DANDINET, riant.

Et en pleins boulets à midi!

DELACROIX.

Quelle fatalité!... une propriété qui se louait si bien!... Tous les six mois j'augmentais mes loyers... Et à cette heure... (Souriant.) tous mes locataires sont partis!... Ah! maudits frondeurs!... maudits mazarins!... Ma pauvre maison!...

DANDINET.

Ah bah!... il vous en restera les morceaux... ça se vend très-bien, les démolitions!

DELACROIX.

Ah! je suis mort!... je suis assassiné!

DANDINET.

Eh non!... vous vous y ferez... Vous verrez comme c'est facile de ne pas être propriétaire...

DELACROIX.

Mais tu ne songes donc pas que ma maison m'a coûté quarante mille écus?

DANDINET.

Quarante mille écus!... Eh bien, franchement, je ne vous en donnerais pas ça aujourd'hui.

(En ce moment, on entend une décharge un peu plus rapprochée, et, une balle vient frapper un des volets de la maison.)

DELACROIX, avec un cri.

Ah! miséricorde!...

DANDINET, ramassant quelque chose.

Voyons! ne hennissez donc pas comme ça... ou vous la rendra, votre maison... en détail!... Tenez... en voilà déjà un petit peu. (Il lui donne un morceau de plâtre. Les Soldats rient. Ramassant la balle.) C'était une balle morte... Vous comprenez, elle s'est dit: « Voilà une maison agréable, bien située; il n'y a pas beaucoup de monde, on doit y être tranquille... » et elle est venue mourir chez vous.

DELACROIX, furieux.

Va-t'en au diable!... (On entend le canon.) Oh! ma pauvre maison! ma pauvre maison!

DANDINET.

Tenez... écoutez... vous me faites de la peine, et je vais vous donner un conseil... Êtes-vous fort, vous?

DELACROIX, rageant.

Oh oui!... en ce moment surtout!...

DANDINET, lui montrant la gauche.

Eh bien, mettez votre maison par là.

(Nouveaux rires. — Delacroix, furieux, écarte la haie des Soldats.)

LA SENTINELLE, criant.

Aux armes!

(Les Soldats courent à leurs arquebuses et forment la haie. — Mademoiselle et sa suite arrivent par la droite.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADEMOISELLE, LES COMTESSES DE FIESQUE
et DE FRONTENAC; BEAUFORT, à cheval; OFFICIERS, LI-
GUEURS.

MADEMOISELLE.

Tenez, duc, voici une maison dont on peut, je crois, faire un observatoire.

DELACROIX.

Ma maison?

BEAUFORT.

En effet, princesse; elle est juste en face du faubourg... c'est un heureux hasard.

DELACROIX, à part.

Quelle dérision!... Mais nous verrons bien si... (Il va rentrer. Beaufort a déjà mis pied à terre et s'est avancé vers la maison; il frappe.) Pardon, monsieur le duc... mais...

BEAUFORT.

Est-ce que vous êtes le suisse de céans?

DELACROIX.

J'en suis le propriétaire!

BEAUFORT.

C'est à merveille!... Préparez donc vite les chambres du devant pour Son Altesse Mademoiselle et pour sa suite.

DELACROIX.

Mais...

BEAUFORT.

Vous nous remercerez plus tard! (Il lui tourne le dos.)

DELACROIX, furieux.

Le remercie!... le remercie!... (Sur un geste du Duc.) J'y vais, monsieur le duc!... j'y vais...

UN PAGE, à cheval.

Pour Mademoiselle.

MADEMOISELLE.

Une missive de monsieur de Condé!... Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici?... as-tu donc des ailes?

LE PAGE.

Mon cheval en a, princesse... Nous avons sauté un fossé, et nous voilà!

MADEMOISELLE, avec agitation et lui donnant la lettre.

Tenez, duc, voici la communication que je reçois à l'instant! Le péril devient plus grand d'heure en heure, pour l'armée de monsieur de Condé... Les mazarins ont enlevé la position de Picpus; et, s'il ne reçoit pas bientôt des renforts, monsieur le Prince est perdu, et la cause de la Fronde est perdue avec lui!

BEAUFORT, avec colère.

Certes!...

MADEMOISELLE.

Et cet ordre qui n'arrive pas!... Ah! messieurs du Conseil, vous me le paierez!

BEAUFORT.

Eh! madame, si vous m'en croyez, nous ferons de ces portes-là ce que nous avons fait de celles d'Orléans!... Dites un mot... et...

(En disant ces paroles, il s'est avancé vers la porte et se trouve en face de de Lude.)

DE LUDE.
Pardou, monsieur le duc, mais j'ai la consigne de n'ouvrir les portes que sur un ordre du Conseil... et...

BEAUFORT.
Eh bien! mais je ne vous prie pas de les ouvrir, monsieur; je parle seulement de les enfoncer.

DE LUDE.
Mais avant ou après, monsieur le duc, il vous faudra me passer sur le corps, je vous en préviens.

BEAUFORT.
Je l'entends bien ainsi.
(Mouvement. — De Lude s'est rapproché de ses Soldats. — Beaufort s'est rapproché des siens.)

MADemoiselle, à part.
Faudra-t-il donc en venir là!...
(En ce moment, un Courrier arrive par la droite.)

LE COURRIER, remettant un papier.
De l'hôtel de ville.

MADemoiselle, avec joie.
Ah! enfin! (A tous.) Bas les armes!... Voici l'ordre, monsieur de Lude.

(De Lude y jette les yeux et s'incline.)

BEAUFORT, riant.
Je l'aime mieux ainsi.
(Il tend la main à de Lude.)

DANDINET, à part.
Et moi aussi. Je n'aurais pas voulu battre la charge contre c'te belle colonelle-là.

(De Lude a donné des ordres.)

MADemoiselle.
Maintenant, duc, ne perdez pas une minute... Rassemblez tous nos défenseurs, et qu'ils volent rejoindre l'armée de monsieur le Prince.

BEAUFORT.
J'y cours, mademoiselle...
MADemoiselle.
Vous me retrouverez là! (Elle désigne la maison.) Venez, mesdames!
(Les trois Femmes entrent dans la maison. — Beaufort remonte à cheval et sort par la droite. — Tancrede parait à gauche.)

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, DE LUDE, DANDINET, SOLDATS au fond.

TANCRÈDE, à lui-même.
Vous n'êtes pas un Rohan! a-t-elle dit... Mon Dieu! mon Dieu!... aurai-je assez de sang pour effacer tant de mépris!...

DE LUDE, l'apercevant.
Ah! c'est toi, Tancrede!

TANCRÈDE.
Laisse-moi; ne me parle pas!... C'est ta faute si je suis à cette heure aussi dégradé... aussi avili.

DE LUDE.
Pardonne-moi, ami... j'étais fou... j'étais ivre...

TANCRÈDE.
Oh! et ne pouvoir aller me faire tuer là-bas!... car ma compagnie est encore enchaînée ici...

DE LUDE.
Comme la mienne.
TANCRÈDE, apercevant Mademoiselle sur la terrasse.

La princesse!... la voilà!... c'est elle... Oh! j'ai peur de rencontrer son regard...

MADemoiselle, à madame de Fiesque, que l'on ne voit pas.
De Fiesque... vite, envoyez cet avis à monsieur de Condé. Cherchez quelqu'un d'adroit, de courageux... (A de Frontenac.) C'est nécessaire, car on ne trouvera le Prince qu'au premier rang, et l'on pourrait bien ne pas arriver jusque-là.

TANCRÈDE, avec joie.
Oh! si j'osais!

DANDINET, à part.
C'est ça qui ferait joliment mon affaire. Quel guignon de n'être que tambour!
(Madame de Fiesque parait, la lettre à la main. — Tancrede court à elle.)

TANCRÈDE.
Madame...

MADAME DE FIESQUE.
Monsieur Tancrede!...
TANCRÈDE, élevant la voix, et avec l'accent de la prière.

Son Altesse a un ordre à porter. C'est une mission dangereuse, et si elle daignait me choisir...

MADAME DE FIESQUE.
Mais...
(Elle interroge Mademoiselle du regard.)

MADemoiselle, froidement.
Merci, monsieur; nous en choisirons un autre.
TANCRÈDE, à part, avec douleur.

Oh!
DANDINET, involontairement.
Si Son Altesse voulait?...

(Il s'arrête honteux.)

MADAME DE FIESQUE, riant.
Toi?

DANDINET, à part.
Qu'est-ce que j'ai dit là?

MADemoiselle.
De Fiesque, donnez le billet à cet enfant.

TANCRÈDE, à part.
Oh! c'est trop! c'est trop!

DANDINET, fon de joie.
A moi? pour tout de bon?... C'est-y possible?... Ah! cristi, je vas-t'y courir... Soyez tranquille, princesse, je vais plus vile qu'un cheval; et puis, moi, je me glisse partout, je passe entre les jambes... je marche sur les têtes... je file entre les balles!... Aussi, j'en suis bien sûr, j'arriverai. Je ne rapporterai peut-être pas ma peau ici, mais, j'en réponds, je porterai la lettre là-bas!
(Il se sauve comme un fou en disant :) Ordre de Mademoiselle!
(Il disparaît.)

DE LUDE, à part, regardant Tancrede qui est tombé accablé sur le parapet.
Pauvre garçon!...

MADemoiselle, sur le balcon, regardant au loin avec une lunette.
Mon Dieu! cette parole d'espoir arrivera-t-elle à temps?... On dirait que nos troupes commencent à plier; leur feu a cessé... serait-ce déjà la déroute?

DE FRONTENAC, à Mademoiselle.
Princesse, rentrez, de grâce!... vous êtes trop exposée ici...

TANCRÈDE, debout.
Ah çà, il n'y aura pas donc une balle pour moi?

MADemoiselle, qui regarde toujours.
Mais je ne me trompe pas!... ce cavalier qui se dirige bride abattue de ce côté, c'est le Prince! c'est monsieur de Condé! Venez, de Frontenac... venez! (Elles disparaissent.)

DE LUDE.
Le Prince!... Aux armes!...
(Condé, à cheval, tête nue, sans épee, couvert de sang et de poussière, arrive au bas des remparts, saute à terre, jette la bride au Page qui le suit et se dirige vers la maison. — Il rencontre Mademoiselle qui en sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CONDÉ.

MADemoiselle.
Prince... c'est vous!

CONDÉ.
Oui, madame; je viens chercher les renforts que vous me promettez... car, foi de Condé! je le jure, je défendrai le terrain pied à pied!

MADemoiselle.
Ces renforts, je les attends, Prince! Mais vous chancelez...

CONDÉ.
Oui, mes forces sont épuisées, et si je tombais je ne pourrais plus me relever. Mais soyez tranquille, madame, je ne tomberai pas... Dieu! quelle journée!... Tous mes amis... vos plus fidèles serviteurs, tués ou blessés! Les la Rochefoucauld, les Valton, les marquis de Laignes, le comte de Bussy... Oh! la reine Anne d'Autriche aura de terribles comptes à rendre à son fils et à Dieu!... Sans son coupable attachement pour un aventurier, je n'aurais pas tiré contre mon roi cette epee qui n'était jamais sortie du fourreau que pour combattre les ennemis du pays...

MADemoiselle.
Espérons, Prince, que ce laquais italien sera bientôt chassé de France par la victoire.

CONDÉ.
Oui, car il est temps de mettre un terme à cette lutte impie qui énerve mon courage, épuise mes forces!...

MADemoiselle.
Monseigneur!

CONDÉ.
Princesse, l'étranger seul profite de la guerre civile. En ce moment même, l'envoyé de l'archiduc Léopold qui traite de la paix à Rueil, n'impose-t-il pas des conditions qu'il aurait lui-même qualifiées d'absurdes le lendemain de la victoire de Rocroy?

MADemoiselle.
Rocroy! Oh! tenez, ce souvenir glorieux est d'un heureux augure, Prince!... et je le sens... vous triompherez!... Oui,

vous triompherez, grâce à Dieu... à votre épée... (On entend, à la contonnade, des clairons et des tambours.) et grâce aussi aux braves qui viennent se ranger sous vos bannières!...

(Beaufort paraît entouré d'Officiers et suivi de Soldats de toutes armes.)

TOUS, en entrant.

Vive la Fronde!

CONDÉ.

J'aimerais mieux entendre Montjoie et Saint-Denis! messieurs. Mais enfin, à défaut de ce noble cri de nos pères, poussons-en un autre qui ne laisse après lui ni regrets ni remords. Vive la France! soldats, et en avant!

TOUS.

Vive la France!

(Condé saute sur son cheval et salue Mademoiselle. — Tous sortent au bruit des clairons et des tambours. — Mademoiselle les regarde s'éloigner. — Dandin est revenu.)

SCÈNE VI.

TANCRÈDE, MADEMOISELLE, DELACROIX, DANDINET.

DANDINET, tout essouffé.

Ouf! me v'là! j'ai-t-y couru. (Apercevant Mademoiselle.) Oh! la princesse!

MADMOISELLE.

Ah! c'est toi... Comment te nommes-tu?

DANDINET.

Dandin, mon général!

MADMOISELLE.

C'est bien! Je ne t'oublierai pas.

DANDINET, sautant de joie.

Ma fortune est faite!

DELACROIX, geignant.

Et moi, je suis ruiné.

DANDINET.

Tiens, c'est vous?... Qu'est-ce que vous faites donc là? Est-ce que vous êtes mort?

DELACROIX.

Hélas! je n'en vauz guère mieux!

DANDINET.

Vous êtes blessé?

DELACROIX.

Non, c'est elle...

DANDINET.

Qui ça, elle?... Ah oui, je comprends!... Votre boîte. Eh bien, regardez donc la mienne. (Il se tourne de côté et montre sa caisse qui est percée à jour.) Figurez-vous qu'au moment où je traversais devant les lignes pour rejoindre monsieur le Prince qui était en tête, à la droite, v'là que tout à coup j'entends derrière moi: rrrrran... c'étaient les balles ennemies qui exécutaient un roulement sur ma caisse. Ce qui fait que j'ai rapporté ma peau, mais qu'elle n'a pas rapporté la sienne. Du reste, j'aime mieux ça.

(Une vive fusillade se fait entendre à quelque distance. — Tous les carreaux de la maison volent en éclats.)

DELACROIX.

Ah! c'est pour en devenir fou. (Il rentre vivement.)

MADMOISELLE, qui interrogeait toujours le faubourg avec une longue-vue.

La lutte est plus furieuse que jamais... Les troupes de monsieur de Turenne ont l'avantage; nos amis battent en retraite de ce côté!

TANCRÈDE, qui regarde anéé.

Ouf... c'est vrai... Ah! enfin!... Oh! viens donc, Mancini; viens, je t'attends!

DÉ LUDE, à ses Soldats.

Soldats, à vos postes! (Aux Canonniers.) Et vous, canonniers, à vos pièces!

LE COMMANDANT DES CANONNIERS.

Pardon, mon officier, mais nous n'avons pas d'ordre pour tirer sur les troupes royales.

DÉ LUDE.

C'est bien... nous nous en passerons.

(En ce moment, la fusillade redouble. — Des Soldats de Condé accourent jusqu'au pied des remparts, portant des blessés.)

MADMOISELLE.

Aux armes, soldats! aux armes!...

(Beaufort, avec un gros de Soldats, combattant toujours, paraît alors, battant en retraite.)

BEAUFORT.

Soutenons la retraite, et protégeons les blessés!

CONDÉ, paraissant en combattant.

Tenez bon, mes amis!... Tout n'est pas perdu!

(En ce moment Mancini, suivi de quelques Soldats, s'élançe près du rempart.)

MADMOISELLE, l'apercevant et avec un cri.

Mancini!

TANCRÈDE, avec joie.

Ah!

MANCINI, avec orgueil.

Elle me voit!

(Il s'élançe sur un porte-étendard de Condé et lutte avec lui.)

TANCRÈDE, armant un pistolet.

Mancini!... tu vas payer tous ses dédains! (Il ajuste Mancini. — Mademoiselle l'a aperçu.)

MADMOISELLE, avec un cri.

Mon Dieu!

TANCRÈDE.

Ce cri... Oh! elle mourrait de sa mort! (Il jette son pistolet.)

MADMOISELLE, avec joie.

Ah!

(À cet instant Mancini, entouré de frondeurs, est forcé de franchir la porte Saint-Antoine avec l'étendard qu'il a enlevé. Il est blessé, mais combat encore.)

MADMOISELLE, avec douleur, en jetant un regard sur Tancrede.

Il est perdu!

TANCRÈDE, avec joie.

J'ai compris... Oh! il faut qu'elle me pardonne tout à fait! (Il s'élançe près de Mancini qui, épuisé, est forcé de s'appuyer contre la maison. — Le combat continue en dehors et sur le pont-levis.)

TANCRÈDE, aux Soldats.

Arrêtez... Cet homme est mon prisonnier!

LES SOLDATS.

Non, non! à mort le mazarin!

TANCRÈDE, couvrant Mancini de son corps.

Cet homme est mon prisonnier, vous dis-je! et vous me tuez avant de...

(Dans le désordre un coup d'arquebuse parti des rangs des Soldats vient frapper Tancrede.)

TANCRÈDE, tombant.

Ah!

MADMOISELLE, s'élançant vers lui.

Tancrede blessé! (Avec force.) Arrière, arrière tous!... Mon Dieu!

(Dandin s'élançe au fond et ramène un chirurgien qui pansait un blessé.)

TANCRÈDE.

Une larme! une larme pour moi... vous m'avez donc pardonné?... Oh! alors je puis mourir...

MADMOISELLE.

Non, non... vous ne mourrez pas!

TANCRÈDE.

Si, si... je le sens bien... Une dernière grâce... Votre main au pauvre Tancrede... à l'officier de fortune.

MADMOISELLE.

A l'officier de fortune?... non, non... mais au noble gentilhomme... au dernier des Rohan!

TANCRÈDE.

Merci... Oh! merci... (Il meurt.)

MADMOISELLE.

Ah!...

(Elle s'agenouille auprès de Tancrede.)

BEAUFORT, accourant, à Mademoiselle.

Princesse... le maréchal de la Ferté-Senectère s'approche avec de nouveaux renforts... Nous allons être écrasés! (Il remonte.)

MADMOISELLE, comme folle.

Mon Dieu! mon Dieu!

GONDI, qui s'est approché à la faveur du tumulte.

Madame...

MADMOISELLE.

Quoi? que voulez-vous encore?

GONDI, bas et vivement.

Faites refermer cette porte... La cause des frondeurs est perdue, et, alors...

MADMOISELLE, avec mépris.

Alors?...

GONDI.

J'ai parole d'Anne d'Autriche, parole de Mazarin, que vous serez reine de France!

MADMOISELLE.

Reine de France!

GONDI.

Eh bien! votre réponse, Mademoiselle P...

MADMOISELLE.

Ma réponse?... (Voyant les fuyards qui traversent le pont-levis.) Je vais l'envoyer moi-même au Mazarin!

(Elle s'élançe vers le rempart, arrache la mèche des mains d'un ca-

nonnier et met le feu successivement aux deux pièces qui sont près d'elle. — Aussitôt on entend un grand tumulte dans le faubourg, et les frondeurs reviennent au combat guidés par Beaufort et de Lude.)

BEAUFORT.

En avant! En avant!

(De Lude répète: En avant et charge avec les Soldats.)

GONDI, à part.

Ah! Mademoiselle, voilà un coup de canon qui vient de tuer votre mari!

DANDINET, primé sur la porte Saint-Antoine, crie.

Les mazarins reculent!... Ils sont boutseulés!... Victoire!... victoire!...

CRIS au fond.

Victoire!... Victoire!

(Condé et Beaufort paraissent; les frondeurs arrivent en foule. Ils portent des étendards et amènent des prisonniers.)

BEAUFORT, à Condé.

Monseigneur... vous venez d'ajouter une page à votre histoire.

CONDÉ.

Celle-là, je voudrais pouvoir l'en arracher, monsieur le duc!

MADemoisELLE.

Oui, car elle est tachée de sang français!

TOUS.

Vive Condé! Vive la Fronde!

ACTE II.

LOUIS XIV ET LOUIS XV.

SIXIÈME TABLEAU.

LES FACIPEUX DE MOLIERE.

(L'intérieur de la place Royale. Au milieu, la statue de Louis XIII avec des gazons et des fleurs. Galeries d'arbres... la grille de face et, en dehors, les maisons de la place.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME SCARRON, MOLIERE, LAGRANGE, DUPARC.

(Au lever du rideau, madame Scarron est assise sur un banc de pierre de face, sous les arbres, et tricote. Différents personnages de la cour et de la ville se promènent dans la place. Molière, Lagrange et Duparc entrent par la droite.)

DUPARC, vivement.

Et moi, je vous répète, Molière, que c'est folie à vous de ne pas vous rendre vous-même chez Son Altesse le duc d'Orléans, quand il a si gracieusement daigné vous promettre de s'intéresser à vous.

LAGRANGE.

Bah!... il fait si beau... et le soleil est si doux sous ces arbres de la place Royale... n'est-ce pas, Molière?

DUPARC.

C'est cela... c'est cela! monsieur Lagrange... voilà de vos conseils à vous!... il fait si beau!... le soleil est si doux!...

LAGRANGE, montrant madame Scarron à Molière.

Et... regardez donc là... tout près... cher maître... cette jolie femme...

DUPARC.

Bon! aux femmes maintenant!... Ah! monsieur Lagrange... tenez, sur mon honneur! vous êtes venu au monde tout exprès pour jouer les étourdis! mon pauvre garçon!

LAGRANGE.

Peut-être bien!... Comme vous pour marmoter les grondeurs éternels... mon bon monsieur Duparc!

DUPARC.

Qu'est-ce à dire?...

MOLIERE.

Allons!... allons!... mes amis!... Duparc, j'ai tort peut-être de ne pas me rendre moi-même chez monseigneur d'Orléans... mais j'ai travaillé beaucoup la nuit dernière, vous le savez?... Ne comprenez-vous pas qu'il me soit agréable de venir me reposer un peu ce matin sous ces ombrages.

DUPARC.

Sans doute... sans doute...

MOLIERE.

Je vous prie donc, mon cher Duparc, de vouloir bien me remplacer, en cette occasion, en vous rendant chez Son Altesse pour avoir sa réponse au sujet de la demande que je lui ai faite de jouer devant la cour... Lagrange vous accompagnera...

DUPARC.

Un fier compagnon!... merci!

MOLIERE.

J'attendrai ici l'issue de votre visite... et s'il vous déplaît ou s'il vous fatigue de venir m'y retrouver...

LAGRANGE.

C'est cela... je reviendrai seul, moi... (Montrant madame Scarron.) Mais les beaux yeux et les jolies mains...

DUPARC, à Lagrange.

Comment donc!... sans doute!... S'il y a une bonne nouvelle à apprendre à Molière... c'est vous qui vous en chargez... monsieur le cerveau brêlé!... non pas!... non pas!... j'ai encore des jambes, Dieu soit loué!... et je le prouve... (S'éloignant.) Je cours chez Son Altesse... A bientôt, Molière!

LAGRANGE, qui regardait madame Scarron.

Ah!... et ma compagnie... Duparc... c'est comme cela que vous vous en souciez... (Riant, à Molière.) Oh! il n'en est pas quitte pourtant, et je vais tant le faire enrager en route qu'il en marchera dix fois plus vite... Au revoir!...

(Il s'éloigne vivement du côté de Duparc.)

SCÈNE II.

MOLIERE, MADAME SCARRON, puis MONTMORT, VILLAREST.

MOLIERE.

Bons et chers camarades!... Ah! sous la brutale rudesse de l'un et l'insouciance légère de l'autre, il y a pourtant du cœur, j'en suis sûr... de la générosité... du dévouement!... Ils ont partagé mes peines et mes fatigues jusqu'à ce jour... Ils partageront bientôt, je l'espère, mes joies... mes triomphes... peut-être... (Tenant un livre de dessous son pourpoint.) Mais j'avais apporté avec moi cette nouvelle comédie de monsieur Scarron... Voyons donc un peu ce qu'il y a dans *l'Héritier ridicule* qui ait valu la peine d'être représenté trois fois le même jour devant le roi... (Il s'appuie du banc où se trouve toujours assise madame Scarron. — S'éloignant.) Excusez-moi, madame... mais vous serait-il incommode que je prisse place à vos côtés sur ce banc?

MADAME SCARRON, s'inclinant.

Nullement, monsieur... ce banc est au roi d'abord... et à tout le monde ensuite.

MOLIERE, s'asseyant après avoir salué de nouveau; à part.

Lagrange avait raison... une tête intelligente... et les plus gracieuses petites mains... Fair peu causeur... mais après tout, tant mieux... elle ne me distraira pas dans ma lecture.

(Il se met à lire. — A ce moment Montmort et Villarest entrent par la droite.)

MONTMORT, à Villarest.

Oui, mon cher, l'anecdote est très-vraie... mademoiselle d'Houdancourt est folle à lier du marquis de Richelieu...

VILLAREST.

Il serait possible?... Une jeune fille que sa mère élève à la brochette pour en faire une demoiselle d'honneur de la reine... quand nous aurons une reine...

MONTMORT, riant.

Oui... quand nous aurons une reine... Oh! mon cher, pour le jour où le roi se mariera, j'ai dans la tête un projet de manteau de moire grise, couvert de dentelles d'or rattachées avec des points couleur de feu... ce sera d'une élégance... (Apercevant Molière.) Tiens!... mais qui est-ce que je vois assis là sur ce banc? Mais c'est Molière!...

VILLAREST, regardant.

En effet...

MONTMORT, allant à lui.

Eh! bonjour, mon cher Molière! que je suis aise de vous voir...

VILLAREST.

Et moi pareillement.

MOLIERE, se levant et saluant.

Messieurs...

(Au nom de Molière, madame Scarron a relevé la tête pour regarder ce dernier.)

MONTMORT.

Mais il y a un siècle qu'on ne vous a vu, mon cher ami... D'où venez-vous donc?... de la lune?...

MOLIERE.

De Lyon, tout simplement...

MONTMORT.

De Lyon!... Pourquoi de Lyon... n'est-ce pas, Villarest?...

Qu'est-ce qu'on peut faire à Lyon?...

MOLIERE.

Mais comme partout, je crois, messieurs... son métier... quand on en a un...

VILLAREST.

Oui... oui... Montmort... j'ai entendu parler de cela... Ce

cher Molière a joué par là son *Médecin volant* et sa *Jalousie de Barbouillé*, que nous avons tant applaudis il y a huit ans à l'hôtel du prince de Conti...

MONTMORT.

Oh! la *Jalousie de Barbouillé* surtout... Ai-je assez ri pour ma part au *Barbouillé*... Et qu'est-ce que vous faites pour l'instant, à Paris, mon cher Molière?...

MOLIERE, montrant son livre.

Vous le voyez... j'éssais de lire...

VILLAREST, bas à Molière.

Ou plutôt vous courtisez cette belle dame qui est à vos côtés...

MOLIERE.

En aucune façon, je vous jure... Je ne la connais même pas...

MONTMORT, qui a pris le livre des mains de Molière.

Penh!... Quoi! vous lisez de ces choses-là, mon bon ami?... *L'Héritier ridicule*... du Scarron!... Ah!... mais c'est donc pour perdre votre temps?... mais c'est archi-mauvais le Scarron!... Tout le monde est d'accord là-dessus aujourd'hui.

MOLIERE.

Et tout le monde reviendra demain sur son erreur, monsieur de Montmort... voilà mon opinion... Et je vous avoue que, pour ma part, moi qui ne redoute pas de prendre mon bien où je le trouve... on le sait... j'ai rencontré maintes fois dans les œuvres de l'auteur du *Roman comique* des beautés qui me séduisent... et dont je serai fort heureux, peut-être, de faire mon profit un jour.

MONTMORT.

Pas possible!... Oh!... ce Molière! il se moque des gens avec un sérieux... Il est impayable!... Allons, allons!... mon cher... prenez mon bras, tenez... et venez faire, avec Villarest et moi, le tour de la place... Nous vous amuserons plus en cinq minutes que votre Scarron en deux heures... et dans un autre genre, nous.

MOLIERE.

Je n'en doute pas, messieurs... mais j'attends ici deux de mes amis... et je ne puis...

MONTMORT, prenant le bras de Villarest.

Eh bien! tant pis pour vous, mon cher!... Mais nous reviendrons, entendez-vous?... Oh! nous allons revenir... Nous ne vous lâchons pas comme cela.

MOLIERE, à part.

Tant pis!...

MONTMORT, emmenant Villarest.

Nous allons nous promener en causant... Figure-toi, mon cher, que le marquis de Richelieu avait promis...

(Ils ont disparu tous deux en causant vers le fond.)

SCÈNE III.

MOLIERE, MADAME SCARRON.

MADAME SCARRON, à Molière.

Monsieur Molière...

MOLIERE, étonné.

Madame...

MADAME SCARRON.

Si vous mettez jamais dans vos comédies de ces gens qui viennent à tort et à travers semer d'inutiles ou de sottises paroles sur votre passage, comment appellerez-vous ces fâcheux-là, je vous prie?

MOLIERE.

Ma foi, madame, vous avez trouvé vous-même le terme le plus convenable, je pense; je les appellerai des fâcheux...

MADAME SCARRON.

A merveille!... Et celle dont vous venez tout à l'heure de défendre le mari avec tant de délicatesse et de bon goût, sera là alors pour applaudir à votre nouvelle œuvre... je vous le promets...

MOLIERE.

Comment, madame, vous seriez?...

MADAME SCARRON.

La femme de Scarron, monsieur.

MOLIERE, voulant se lever.

Oh! madame!...

MADAME SCARRON.

Restez donc, monsieur... La femme d'un poète pauvre, infirme et déjà à moitié oublié, mérite-t-elle tant de respects?

MOLIERE.

Oui, madame, quand la femme de ce poète... pauvre, c'est possible... mais oublié... ou qu'on oubliera... je le nie... est, ainsi que vous, belle... spirituelle et bonne. Je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer, madame; car, déjà plusieurs fois depuis mon retour à Paris, si je n'avais redouté d'être mal reçu de Scarron...

MADAME SCARRON.

Vous lui auriez fait l'honneur d'une visite?... Eh bien, venez donc chez lui, monsieur... venez... et quoique notre maison ne respire ni l'élégance ni la richesse, nous tâcherons que vous ne vous y déplaisiez pas trop, toutefois... au chevet de notre pauvre malade... en compagnie de messieurs de Turenne et Mignard... et de mesdames de la Sablière et de Sévigné.

MOLIERE.

Une noble compagnie, madame... et digne en tous points du poète illustre et de la sainte femme qui la reçoit... Mais en vérité, madame, excusez cette observation... Savez-vous que, jeune et belle comme vous êtes, cela est vraiment, de votre part, au-dessus de tout éloge d'avoir consenti...

MADAME SCARRON.

A hier mon existence à celle d'un homme dont la maladie a fait presque un être en dehors de l'espèce humaine?... Est-ce donc à vous, un poète aussi... et qui sera illustre un jour, j'en suis sûr, est-ce donc à vous, qui êtes bon et généreux, chacun le sait, d'être surpris qu'en face d'une misère immense, sans remède, je me sois sentie prise d'une telle pitié, que, pour soulager cette misère, sinon pour l'éteindre absolument, j'aie passé par-dessus tout... tristesses, ennuis... voire même... répugnances?... Notre mission, à nous autres femmes en ce monde, n'est-elle pas d'aimer et de plaindre?... Eh bien! j'aime et je console celui qui ne trouvait plus, depuis longtemps, que dédains et railleries... Sourire aux heureux est chose facile et ordinaire, monsieur... mais pleurer avec ceux qui souffrent... voilà, je pense, où est le devoir aimé de Dieu!...

SCÈNE IV.

MOLIERE, MADAME SCARRON, puis MADAME PILLON, MADAME DE LONGUEVILLE.

MADAME SCARRON.

Mais pardon, monsieur Molière. Je crois que vous aurez bien de la peine à continuer votre lecture; ma société d'un côté, les fâcheux de l'autre... (Rires au fond.) Et tenez... oh! on ne vous laissera pas tranquille.

MOLIERE, riant.

Ah! cette fois, ce sont deux figures de femmes que vous devez connaître, au moins de vue?

MADAME SCARRON.

Oui, oui... madame de Longueville, la duchesse, qui passe sa vie à faire ce qu'on nomme aujourd'hui du beau langage... et madame Pillon... la parvenue... qui passe ses jours à imiter la duchesse...

MADAME DE LONGUEVILLE, entrant à droite auprès de madame Pillon.

Mon Dieu, ma chère, arrêtons-nous, par grâce, un instant... car ce méchant soleil nous traite de Turc à More... sans égard pour le satin de notre visage...

MADAME PILLON.

Il est bien vrai, chère duchesse... et, pour ma part, je lui serais vraiment obligée, de la dernière obligation, de se cacher un peu derrière quelque nuée complaisante...

MADAME DE LONGUEVILLE.

D'ailleurs, n'est-ce pas messieurs de Villiers et Plapisson que nous apercevons là-bas?...

MADAME PILLON, regardant au fond.

La perspicacité de vos regards est au-dessus de toute louange, chère duchesse... Voilà bien véritablement messieurs de Villiers et Plapisson... les arbitres souverains des belles choses, qui se dirigent de ce côté...

MADAME SCARRON, à Molière.

Quels sont ces messieurs de Villiers et Plapisson, je vous prie?

MOLIERE.

Des gens qui n'ont jamais rien fait, afin d'avoir plus de temps à eux pour nier ce que font les autres...

(Entrée de de Villiers et de Plapisson.)

DE VILLIERS, à Plapisson.

Eh! je vous l'avais bien dit, Plapisson... ce sont les belles des belles... L'incomparable duchesse de Longueville... et l'imitable madame Pillon.

PLAPISSON.

Sur l'honneur, mesdames, si je refusais de me rendre au témoignage de mes yeux, c'est que ce cruel de Villiers m'avait si bien ligotté le cou et le cerveau en me disant son dernier sonnet, que je n'étais plus sur terre, moi...

DE VILLIERS.

Même pour y voir des auge, mon cher Plapisson!

PLAPISSON.

Ah! très-joli!...

MADAME DE LONGUEVILLE.

Trop joli, même!...

MADAME PILLON.
Oh! oui... trop joli...

DE VILLIERS.
Vous plairait-il, mesdames, de prendre notre bras...

MADAME DE LONGUEVILLE.
Mon Dieu, monsieur de Villiers... c'est que nous ne vous dis-
simulerons pas, cette chère madame Pillon et moi, que nous
sommes sur les dernières limites de la fatigue...

MADAME PILLON.
Oh! c'est bien vrai... les dernières limites...

N'est-ce que cela... belles dames... Eh bien! mais nos chaises
sont là... à l'une des portes... toutes prêtes à transporter au bout
du monde, s'il le faut, tant de charmes et tant de grâces...

DE VILLIERS, offrant son bras à madame de Longueville.
Allons!... encore un peu de courage pour les mignons sup-
ports de votre olympienne stature, madame la duchesse...

MADAME PILLON.
Oh! oui... ce sont nos supports qui sont bien endommagés!...

Et tout en vous escortant, en galants chevaliers, postés à la
portière de vos chaises, belles dames... je veux vous réciter,
moi, le sonnet de mon ami de Villiers... Ce sonnet si pur et si
touchant... que j'en suis encore comme un fou en me le rappel-
lant...

DE VILLIERS.
Et moi, de mon côté, belles dames, je veux vous dire, et
vous redire, le mot le plus adorable que j'aie entendu de ma
vie... Un mot de Plapisson, bien entendu... à propos de ce
pauvre Corneille... dont quelques bonnes gens daignent encore
s'occuper... (Tendant son bras à madame de Longueville.) Allons!...

PLAPISSON, même jeu à madame Pillon.
Allons!...

MADAME DE LONGUEVILLE.
Allons!... puisqu'il le faut... chère madame Pillon... mais
nous en mourrons!

DE VILLIERS.
Hein?...

MADAME DE LONGUEVILLE.
De fatigue... de fatigue...

MADAME PILLON, à Plapisson.
De fatigue!...
(Les quatre personnages ci-dessus s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE V.

MADAME SCARRON, MOLIÈRE, puis DE LA PÉPINIÈRE.

MOLIÈRE, se levant en riant.
Eh bien! que pensez-vous, madame, de ce jargon?... On dit
la langue française pauvre... mais ces gens-là la font miséra-
ble!... Oh! les beaux-esperts et les précieuses!...

MADAME SCARRON.
A inscrire sur vos tablettes, avec nos fâcheux, n'est-ce pas,
monsieur Molière?...

MOLIÈRE.
Oh! je n'y failirai pas, madame, je vous le jure!... O ridic-
cules... ô vices!... ô mensonges de la société... Que j'aie un
théâtre à moi, et ma plume se brisera sous mes doigts, ou je
vous clouera sur mes planches!... (Regardant à droite de la Pépinière
qui s'avance suivi de Lagrange.) Encore un type!... mais d'un genre plus
amusant, celui-là, du moins; c'est le bourgeois gentilhomme...
Regardez-le... marchant tout bouffi d'argent et d'orgueil comme
un paon qui fait la roue... il me connaît un peu... il va m'hon-
orer d'un regard sans doute... et d'une phrase ou deux sur sa no-
blesse et ses châteaux...

DE LA PÉPINIÈRE, à ses valets.
Allons! drôles!... à distance!... à distance, s'il vous plaît....
Six pas... ni plus ni moins... six pas, entendez-vous... c'est le
compte... entre des espèces comme vous et un homme comme
moi... (Apercevant Molière.) Eh! mais, c'est ce monsieur Molière
que j'aperçois là, je crois... Bonjour, mon cher, bonjour. Il vous
faut me venir voir un de ces jours à mon hôtel, mon cher, un
hôtel que j'ai fait bâtir tout exprès pour moi... dans le quartier
Saint-Germain... Je vous donnerai à travailler à quelque diver-
tisement... pour ma société... et je vous paierai bien, enten-
dez-vous? car j'aime les arts... moi... j'encourage les arts...
moi... (Molière s'incline.) Au revoir donc, Molière... au revoir... (A
ses valets.) Et vous... espèces... six pas... mesurez-les... six pas...
ou je vous chasse!...

(Il disparaît par la gauche.)
MOLIÈRE, riant.
Ah! ah! ah!... Que vous disais-je, madame?...

MADAME SCARRON.
En effet, celui-là est plus amusant que les autres... S'il est
ridicule, du moins il l'est franchement!...

(Elle se lève.)
MOLIÈRE.
Mais vous partez déjà, madame... Ah! c'est juste... vous étiez
venue là pour vous reposer... et avec mon cours impromptu
d'observations de mœurs...

MADAME SCARRON.
Vous m'avez distraite de mes chagrins, monsieur.

MOLIÈRE.
De vos chagrins?...
MADAME SCARRON, lui montrant Duparc et Lagrange qui arrivent à droite.
Voici vos amis qui reviennent, monsieur... Oh! bien vos amis,
je crois, ceux-là...

MOLIÈRE.
Duparc et Lagrange!... Excusez-moi, madame... (Courant à eux.)
Eh bien!... la réponse de Son Altesse?...

LAGRANGE.
Sa réponse!... cher maître!... meilleure que vous ne la pou-
viez espérer... Il promet...

DUPARC.
Permettez!... permettez!... Que diable, monsieur Lagrange,
c'est moi que Molière a chargé de la commission... c'est donc à
moi de rendre compte du résultat!...

LAGRANGE, à part.
Oh! vilain bougon!... (Regardant madame Scarron.) Tiens! la jolie
dame qui'est toujours là...

MOLIÈRE, à Duparc.
Je vous écoute, Duparc...

DUPARC.
La réponse de Son Altesse, la voici : Jeudi prochain, vingt-
quatre octobre, nous jouons devant Sa Majesté, dans la salle des
Gardes du vieux Louvre!...

MOLIÈRE, avec joie.
Devant Sa Majesté!... Enfin!... Ah! cher Duparc!... cher La-
grange!... le monde est à moi!... (Apercevant madame Scarron qui le
regarde pensive.) Oh! pardon, madame!... pardon!... Vous venez
de me dire que vous avez des chagrins... et je laisse éclater ma
joie devant vous!

MADAME SCARRON.
Je n'en suis point jalouse, monsieur Molière... loin de là...
Oui, le monde est à vous maintenant de par le génie qui brille
dans vos yeux... et j'applaudis d'avance à vos futures victoires...
Adieu donc... Seulement... un mot encore... si vous voulez bien,
avant de nous quitter...

MOLIÈRE.
A vos ordres, madame.

LAGRANGE, à Duparc.
Tiens!... tiens!... Molière qui cause avec la jolie dame, dites
donc, Duparc!

DUPARC.
Eh bien! c'est qu'il a quelque chose à lui dire, probable-
ment.

MADAME SCARRON.
Vous avez promis une visite à mon mari, monsieur Molière...
Cette visite... voulez-vous la lui faire ce soir?

MOLIÈRE.
C'est trop d'honneur pour moi, madame... Ce soir, à huit
heures, je serai chez vous.

MADAME SCARRON.
Et... si je me permettais alors... ce soir... de vous remettre
un placet... avec prière de le faire passer au roi par l'entremise
de monseigneur d'Orléans?... Scarron est bien pauvre, mon-
sieur Molière... il faut que ses amis s'occupent de lui... et vous
êtes de ses amis... je le sais maintenant...

MOLIÈRE.
Votre placet sera demain entre les mains de monseigneur
d'Orléans, madame, et après-demain entre les mains du roi, je
m'y engage...

MADAME SCARRON, serrant la main de Molière.
Merci!... Au revoir donc, monsieur... à bientôt!...

MOLIÈRE, s'inclinant.
A bientôt!... (Il la suit des yeux pendant qu'elle s'éloigne.) Pauvre et
noble femme!... elle implore quand elle a tout pour comman-
der... (Soupirant.) Après cela... qui sait?... elle commandera peut-
être un jour...

LAGRANGE.
Quelle est donc cette dame, maître?

MOLIÈRE.
Une charmante personne, et qui tricote à merveille, mon ami.

DUPARC.
C'est bien fait!

LAGRANGE.

Oh! c'est bien fait.

MOLIÈRE, regardant à gauche.
 Mais qu'ai-je vu?... mes lâcheux qui accourent de ce côté...
 Oh! je n'ai plus le temps de les entendre. (Entrant Duparc et Lagrange.) Vite! vite! mes amis! Allons étudier! Jeudi nous jouons devant le roi *Nicomède et le Docteur amoureux*.
 (Il s'éloigne vivement par la gauche, suivi de Duparc et Lagrange.)

SCÈNE VI.

MONTMORT, VILLAREST, entrant bras dessus bras dessous, en riant.

MONTMORT, à Villarest.
 Hâtons-nous, mon cher... Ce pauvre Molière doit nous attendre avec une impatience... Eh bien! il est parti...

VILLAREST.
 Quand nous avons pris la peine de revenir ici!

MONTMORT.
 Tout exprès pour lui... Tiens, vois-tu, Villarest, tous ces histrions et écrivailleurs, ça ne vaut pas une bouffée fanée.

VILLAREST.
 C'est mon opinion!

MONTMORT.
 Au diable Molière!... Nous le sifflerons à sa première pièce, n'est-ce pas?

VILLAREST.
 Nous le sifflerons encore à sa dernière, parbleu!

MONTMORT.
 Nous le sifflerons toujours! C'est si bon!... et si facile de siffler!...

(Ils se prennent le bras et s'éloignent.)

SEPTIÈME TABLEAU.

UN DÉSIR DU GRAND ROI.

Un plateau très-élevé. — Au fond, des arbres dont on ne voit que le haut et qui masquent la vue. — À droite, le château, auquel on monte par un perron. — À gauche, des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAUVELOT, HYACINTHE.

CHAUVELOT, entrant vivement par la droite, portant une boîte de fleurs.
 Et cet animal d'Hyacinthe... où est-il?... où est-il?... je vous le demande?... voilà une heure que je le cherche partout... (Regardant à gauche.) Ah! c'est lui, je crois, là-bas... Eh oui... viens... viens vite... dépêche. (Montrant les fleurs.) Ces fleurs dans le grand salon, où tous les rafraîchissements sont disposés déjà.
 (Il entre dans le château.)

HYACINTHE, secourant un câteau à la main.

Voilà, voilà, notre maître... Quoi qu'il faut ratisser? (Regardant autour de lui.) Tiens, il n'y a plus personne... Eh! notre maître... Est-ce qu'il s'est envolé?

CHAUVELOT, sortant du château.
 Ah! te voilà, bête!... c'est bien heureux.

HYACINTHE.
 Vous êtes trop honnête, notre maître.

CHAUVELOT.
 Hein? (Levant les épaules.) Ça croit que c'est pour avoir le plaisir de le voir qu'on l'appelle... Voyons... le roi va arriver...

HYACINTHE.
 Ah! tant mieux.

CHAUVELOT.
 Veux-tu te taire, hein? Le roi va arriver... Déjà quelques seigneurs se promènent en l'attendant dans le parc. La besogne est-elle complètement achevée là-bas? (Il montre le fond, Hyacinthe ne répond pas.) Eh bien! me répondras-tu?

HYACINTHE.
 Mais vous m'avez ordonné tout à l'heure de me taire.

CHAUVELOT.
 Quelle bûche!... (criant.) Et je t'ordonne de parler, là, maintenant... La besogne est-elle terminée là-bas?... m'entends-tu?

HYACINTHE, très-vite.
 Oui, notre maître, tout est fini... tout a fait fini, absolument fini. On a travaillé la nuit dernière, comme vous l'avez ordonné, sans s'arrêter, en vras enrégés... et moi le premier, notre maître, j'y ai gagné, j'en suis sûr, une peurserie... que j'espère bien que vous me ravaudrez ça... car enfin, si je suis malade de m'être éreinté le corps et l'âme à force de coups de hache, ça mérite bien, je crois...

CHAUVELOT.
 Silence!... Je crois que le drôle se permet de demander quelque chose, vraiment! quand on ne m'a rien donné encore, à

moi!... Un dernier mot et va-t'en... Nos hommes sont-ils à leur poste?

HYACINTHE.

Oui, notre maître, tous... tous... tous... et Thomas, et Pierre, et Joseph, et Jacquot, et Sidoine, et Paul, et François, et Louis, et Cyprien, et Baliveau, et Robert, et cent autres. Chacun, selon sa consigne, est au bas de l'arbre qui lui a été assigné, l'œil au guet, la corde en main, et au premier signal...

CHAUVELOT, apercevant de Villiers et Plapisson qui entrent à droite, se précipitant sur Hyacinthe.

Assez, assez, gredin!... (A part.) Des seigneurs qui se dirigent de ce côté... S'ils entendaient... Eh bien! merci! c'est pour le coup que voilà une surprise qui ne surprendrait plus personne... et que M. de Colbert me chasserait!

HYACINTHE.

Pourquoi donc l'est-ce que vous me serrez comme ça, notre maître?

CHAUVELOT.

C'est pour l'étrangler, si tu as le malheur d'ouvrir encore la bouche, animal... (se poussant.) Allons... marche! (ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

DE VILLIERS et PLAPISSON, qui se promènent au fond, revenant en scène, puis VILLAREST et DE MONTMORT.

DE VILLIERS.

C'est égal, mon cher Plapisson, le jarret n'y est plus... comme il y a quinze ans. Vous en souvenez-vous... quand nous faisions centfoisen une heure le tour de la place Royale?

PLAPISSON.

C'est vrai! c'est vrai! Autre temps, autres jarrets, mon cher de Villiers... Mais y a-t-il quinze ans de cela, croyez-vous?

DE VILLIERS.

J'en suis trop sûr... hélas!... C'était à l'époque des premiers débats de ce Molière au théâtre du Petit-Bourbon... et au moment où je composais ma comédie de *Zélinde*... que le drôle eut l'impudence de trouver mauvaise...

PLAPISSON.

Eh! eh! vous avez bien pris votre revanche depuis, en bafouant cruellement ses œuvres à mesure qu'elles paraissaient.

DE VILLIERS.

Tâche à laquelle vous m'avez aidé de tous vos moyens, mon cher Plapisson, je le reconnais hautement...

PLAPISSON.

Oh! moi... que voulez-vous?... ça partait du cœur... J'ai toujours détesté ce Molière d'instinct... je ne sais pas pourquoi, mais tous ces gens qu'on infulte de grands hommes... ça me prend sur les nerfs... (à Villarest et de Montmort, paraissant les apercevoir.) Eh! mais... ce sont ces chers marquis de Montmort et de Villarest?

DE VILLIERS.

Ah! mais c'est un tour pendable que vous nous jonez là, messieurs... Nous nous imaginions, Plapisson et moi, être les premiers à Meudon, pour attendre l'arrivée du roi.

VILLAREST.

Et vous ne serez que les seconds!

MONTMORT.

Si nous nous coupions un peu la gorge, pour savoir à qui restera le terrain?...

PLAPISSON.

Merci!... merci!...

VILLAREST.

Ah! ce cher Plapisson, il n'aime pas beaucoup à mettre l'épée à la main...

PLAPISSON.

Ce n'est pas mon métier de me battre... tiens!... je laisse cela aux soldats...

VILLAREST.

Et au maréchal de Turenne, et au roi, n'est-ce pas? qui a si vaillamment conduit, l'année dernière, l'expédition du Rhin? A propos du roi, messieurs, que vous semble de son idée de faire bâtir un château ici?

DE VILLIERS.

Dame!... Sa Majesté se déplaçait à Saint-Germain... Elle se rapproche de Paris... elle a raison, si cela lui plaît.

MONTMORT.

Elle se rapproche de Paris... soit! mais à quoi sert de se rapprocher de quelqu'un ou de quelque chose... si on ne le voit pas... On aura beau dire et beau faire... avec ces bois qui masquent la vue, là-bas, Meudon sera toujours un endroit fort triste.

DE VILLIERS.

Ah! ça, c'est un mot de Sa Majesté sur Meudon... à sa dernière visite, monsieur de Montmort!... Vous volez les mots de Louis XIV!

PLAPISSON, à Montmort.

On ne vole qu'aux riches, n'est-ce pas, marquis?...

DE VILLIERS.

Ah ça, messieurs, étiez-vous hier à la représentation du *Malade imaginaire* de Molière, au Palais-Royal?...

MONTMORT et VILLAREST.

Sans doute... sans doute!...

DE VILLIERS.

Au fait, je m'en souviens, monsieur de Villarest... vous avez sauté l'un des premiers sur le théâtre... Quel esclandre, hein?...

PLAPISSON.

Ce pauvre Molière ne s'en relèvera pas... il était déjà malade... cela va l'achever!...

MONTMORT.

Tant pis pour lui... pourquoi aussi s'avise-t-il!...

VILLAREST, qui regardait au fond, à gauche.

Messieurs, messieurs, n'est-ce pas le roi et sa suite qui s'avancent là-bas?...

LES TROIS COURTISANS, s'élançant sur la gauche.

Le roi!...

MONTMORT.

Oui, oui, c'est bien Sa Majesté... avec madame de Montespan et monsieur de Colbert, le contrôleur général!...

DE VILLIERS.

Oh!... la favorite est plus belle que jamais, aujourd'hui!

MONTMORT.

Plus belle... croyez-vous, de Villiers?... Moi, depuis que le roi commence à s'ennuyer près d'elle, je trouve que madame de Montespan a bien perdu.

VILLAREST.

Le roi s'ennuierait près de madame de Montespan!... qui dit cela?

DE VILLIERS.

On ne le dit pas encore... on se contente de le penser!...

PLAPISSON.

Et quelle est l'heureuse mortelle, à votre avis, qui serait appelée à remplacer bientôt la favorite dans le cœur du roi?

MONTMORT, regardant à droite.

L'heureuse mortelle, messieurs? Tenez, regardez de ce côté, cette femme au costume sévère, au maintien composé, qui affecte de monter seule vers ce plateau... comme si elle n'était pas digne de marcher au milieu de tous?

VILLAREST.

La veuve Scarron... la gouvernante des enfants du roi... Ah! ah! ah! une femme de trente-huit ans... allons donc!... quand le roi n'en a pas encore trente-cinq!... Ah! ah! ah!

MONTMORT.

Pensez-en ce que vous voudrez, Villarest... Mais la voici... suivez mon conseil... croyez-moi, si vous tenez à rester bien en cour, saluez madame Scarron, bien bas... comme moi... plus bas que moi... si c'est possible.

DE VILLIERS, aux autres.

Il a peut-être raison!...

(De Montmort est allé à madame Scarron, qui entre par la droite, et s'incline profondément devant elle.)

VILLAREST, aux autres.

Au fait, quand on salue, ça coûte si peu!...

PLAPISSON.

De se baisser un peu plus ou moins, parbleu!

(Ils s'avancent tous trois vers madame Scarron et la saluent ensemble humblement. A ce moment les Pages qui précèdent le Roi paraissent à gauche; puis, le Roi, accompagné de madame de Montespan, paraît, suivi de Colbert, Lauzun et de plusieurs autres Seigneurs.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUIS XIV, MADAME DE MONTESPAN, COLBERT, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, puis MOLIERE.

LOUIS XIV, à Colbert.

Oui, monsieur le contrôleur général, nous sommes enchanté du goût et de la magnificence qui ont présidé aux plans de cette demeure toute royale... et nous vous en adressons, devant tous, nos sincères félicitations.

COLBERT.

Oh! sire... c'est trop de bonheur pour moi déjà que d'avoir su vous plaire.

LOUIS XIV, à madame de Montespan.

Mais qu'avez-vous, madame? vous semblez mal à l'aise!...

MADAME DE MONTESPAN.

Oh!... ce n'est rien, sire... un peu de fatigue peut-être.

LOUIS XIV.

Entrons donc vite nous reposer, je vous prie... (Aux Seigneurs.) Venez-vous, messieurs... Colbert va nous faire les honneurs du château... (Les Seigneurs s'inclinent. — Louis XIV, précédé de Colbert, va

prendre la main à madame de Montespan, lorsqu'il aperçoit madame Scarron immobile à droite.) Mais, je ne me trompe pas... c'est madame Scarron que j'aperçois là... (Tous les Seigneurs s'écartent, le Roi va à madame Scarron qui s'incline.) En vérité, madame, c'est rareté que de vous rencontrer près de nous, maintenant... Me ferez-vous la grâce de me dire pourquoi l'on ne vous voit plus jamais?

(A ce moment, Molière paraît à gauche et écoute.)

MADAME SCARRON.

Sire, pardonnez-moi... tant que mon service m'a fait un devoir d'aller à la cour, je m'y suis montrée; mais maintenant que vos enfants sont presque toujours avec leur mère...

LOUIS XIV, regardant madame de Montespan.

Ah!...

MADAME DE MONTESPAN.

Sire...

LOUIS XIV, avec un geste de commandement à madame de Montespan.

Permettez, madame!...

MADAME SCARRON, continuant.

Je m'abstiens d'une représentation qui ne peut convenir à la veuve du poète Scarron.

LOUIS XIV.

Vous avez raison, madame; il y a longtemps que ce nom ne devrait plus figurer sur les listes de la cour; mais j'espère que demain la marquise de Maintenon paraîtra au lever de la reine.

MADAME SCARRON, s'inclinant.

Oh! sire!...

(Le Roi la salue et prend la main de madame de Montespan pour monter au château, suivi des Seigneurs.)

DE MONTFORT, à de Villiers, Plapissou et Villarest.

Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure?

DE VILLIERS.

Oh!... saluons... saluons encore!...

VILLAREST.

Saluons toujours!...

PLAPISSON.

Oui, oui... madame de Montespan vacille sur son trône de roses... Honneur donc à madame de Maintenon!...

(Ils passent tous quatre en saluant madame de Maintenon toujours immobile, et disparaissent à leur tour en entrant dans le château. — Pendant ce temps là, Molière s'est avancé lentement vers elle; il est vieilli et semble souffrant.)

SCÈNE IV.

MOLIERE, MADAME DE MAINTENON.

MADAME DE MAINTENON, se croyant seule.

Enfin... enfin!... Ah! mon cœur, contiens-toi!... sage est celui qui sait cacher sa joie comme sa douleur!...

MOLIERE, près d'elle.

Même auprès de ses vieux amis, madame?

MADAME DE MAINTENON, avec un cri.

Molière!

MOLIERE, le salue.

Salut à la marquise de Maintenon... salut à l'étoile qui se lève!

MADAME DE MAINTENON, lui tendant la main.

Non, non! salut à l'amie... d'abord... à l'amie toujours... Molière... à l'amie qui n'oubliera jamais... Oh! je suis heureuse de vous voir, tenez, Molière... et vous avez raison tout à l'heure... Oui, devant vous, je puis laisser éclater ma joie... devant vous qui avez remis il y a quinze ans mon premier placet au roi... et qui me retrouvez aujourd'hui!...

MOLIERE.

Toujours noble, belle, spirituelle et pieuse, comme il y a quinze ans, madame!...

MADAME DE MAINTENON.

Toujours belle... mentez-vous?

MOLIERE.

Vous savez bien qu'on m'accuse au contraire de trop dire la vérité!...

MADAME DE MAINTENON.

Oh!... j'ai été bien ingrate envers vous, pourtant, depuis quelques années... C'est à peine si nous nous sommes rencontrés... quelquefois, par hasard... n'est-ce pas?... et si nous avons échangé alors un regard, une parole... un sourire... Mais si vous saviez ce qu'il m'a fallu de peines et de soins... pour marcher pas à pas... dans cette route que je m'étais tracée!... Que d'humiliations, que de dégoûts, que de honte d'abord!... et combien j'ai dévoré de larmes souvent en secret!... Mais me voici enfin près du but que j'avais rêvé... ce but, je l'aperçois... je le touche presque du doigt... je vais l'atteindre... et... (Revenant vivement à elle et plus calme.) Mais parlons de vous, à présent, vous

avez remporté bien des victoires, Molière... pendant ces quinze années... n'est-ce pas? Oh! je vous l'avais prédit... souvenez-vous-en!... bien des chets-d'œuvre. *Je Misanthrope, Tartuffe, l'École des Femmes, l'Avare!*... et tant d'autres, ont accumulé sur votre front les palmes de la gloire!...

MOLIÈRE.

Pauvres palmes, madame, qui ne touchent que le front sans garantir le cœur...

MADAME DE MAINTENON.

Qu'entends-je?... vous avez des chagrins, Molière?... En effet, je n'avais pas remarqué encore comme votre visage est défait... votre contenance abattue... Oh! des envieux, des jaloux, des méchants!... n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Non!... les envieux et les jaloux, je les dédaigne... Les méchants, le roi, dans sa suprême bienveillance, les écarte de ma route...

MADAME DE MAINTENON.

Qu'est-ce donc alors?

MOLIÈRE.

Permettez, madame... S'il est de ces vœux ardents qu'une femme peut craindre de dévoiler même devant son ami le plus dévoué... c'était là, je crois, du moins votre pensée tout à l'heure, madame...

MADAME DE MAINTENON.

Molière!...

MOLIÈRE.

Eh bien!... pardonnez-moi... mais vous devez le comprendre bien mieux encore, madame, il est aussi de ces douleurs qu'un homme de mon âge redoute d'avouer... même à une femme aussi compatissante que vous...

MADAME DE MAINTENON, lui serrant la main.

Je n'insiste pas... (A part.) C'est vrai! pauvre Molière!... j'oubliais qu'il aime et qu'on ne l'aime pas!... (Ici la porte du château s'ouvre et les Pages paraissent.) Mais voici le roi qui reparait, je crois... Ne venez-vous pas pour lui parler, Molière?...

MOLIÈRE.

En effet... Encore une grâce à lui demander... la dernière, sans doute!...

MADAME DE MAINTENON.

Oh! quelle idée!...

MOLIÈRE.

Hélas! madame... ne faut-il pas que la fatigue achève ce que le chagrin a commencé?...

(Pendant ces derniers mots, les Seigneurs et Dames de la cour sont descendus à moitié scène; le Roi vient ensuite, causant avec madame de Montespan.)

SCÈNE V.

TOUS LES PERSONNAGES DU TABLEAU.

DE VILLIERS, à ses amis, apercevant Molière.

Molière ici...

PLAPISSON.

Nous qui l'espérons dans son lit...

VILLAREST.

Que vient-il faire?...

MONTFORT.

Nous accuser, sans doute... Gare à nous!...

MOLIÈRE, qui s'est avancé vers le Roi.

Sire...

LE ROI.

Ah! c'est vous, Molière!... Très-bien... Soit ici, soit au Louvre, j'attendais votre visite aujourd'hui... car vous avez des plaintes à m'adresser, n'est-ce pas? (Molière s'incline.) Oui, oui... je sais ce qui s'est passé hier au Palais-Royal... Plusieurs des gardes, et quelques seigneurs de la cour, m'a-t-on dit, ont osé entrer de force à votre théâtre, et, ce qu'il y a de plus honteux, comme un de vos valets leur réclamait le prix de leurs places, ces faux gentilshommes, ces faux braves, n'ont pas craint de tirer l'épée et d'en frapper le pauvre diable qui obéissait à sa consigne... Tout cela est-il vrai, Molière?

MOLIÈRE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Eh bien! justice vous sera rendue, entendez-vous? justice pleine et entière... je vous en donne ma parole royale... Tout le monde payera dorénavant, je le veux, pour aller vous applaudir... Et quant à ceux qui ont causé le scandale d'hier, je leur impose l'obligation de faire une pension à la veuve du malheureux qu'ils ont tué. Cela vous satisfait-il ainsi, Molière?

MOLIÈRE.

Oh! Sire, je n'osais tant espérer.

COLBERT, qui courtait avec Chauvelot.

Alors, tu es certain que tout est préparé?

CHAUVELOT.

Tout, monseigneur!...

COLBERT, remontant vers le Roi.

C'est bien!...

LE ROI, à Colbert.

Et là-dessus, monsieur le contrôleur général... nous allons retourner, s'il vous plaît, vers notre carrosse, pour reprendre le chemin de Paris...

COLBERT, souriant.

Sans plus me faire d'observations sur votre château de Meudon, Sire?

LE ROI.

D'observations... Pourquoi cette question, monsieur de Colbert?... Ah! ah!... je ne sais... mais votre sourire cache quelque chose, il me semble?...

COLBERT.

Oh!... il n'en cache pas tant que ces arbres au pied de cette terrasse, sire!...

LE ROI, souriant.

Bon!... le regret que nous avons manifesté devant vous, l'autre jour, vous a touché au cœur. à ce qu'il paraît, monsieur le contrôleur général?... Que voulez-vous?... en effet, nous l'avons... si ces bois ne masquaient pas la vue... le château de Meudon serait un séjour sans pareil.

COLBERT.

Eh bien! sire, une prière... Daignez lever la main... rien qu'un geste... un seul... et ces bois qui vous gênent, soumis, comme tout ce qui est en France, à votre pouvoir, vont aussitôt disparaître...

LE ROI.

Comment!... Nous prenez-vous pour une fée, monsieur de Colbert?...

COLBERT.

Pourquoi pas, Sire, si vous voulez en prendre la peine!...

LE ROI.

Vraiment?... Mais vous me donnez envie d'en faire l'expérience... Soit donc... je lève la main en ordonnant que ces massifs d'arbres disparaissent!...

(Il lève la main. Un son de trompe part d'en bas. — A ce signal tous les arbres du fond disparaissent et l'on aperçoit les campagnes environnantes et Paris dans le lointain.)

TOUT LE MONDE, avec admiration.

Ah!...

LE ROI.

Bravo! monsieur de Colbert... c'est de la magie, en effet, cela!... mais de la magie magnifique, et dont nous vous laissons tout le mérite!... A la bonne heure... maintenant, du moins, de cette terrasse nous pourrions saluer notre bonne ville de Paris... (A madame Scarron.) N'est-il pas vrai, madame... notre bonne ville de Paris... que nous chérissions tant?...

COLBERT.

Et qui vous respecte et vous adore, Sire!...

DE VILLIERS, à ses amis.

Ces pauvres arbres, dites donc!... C'était bien la peine de pousser si lentement...

MONTFORT.

Pour tomber si vite...

PLAPISSON.

Bah!... pourquoi poussaient-ils aussi, puisque cela devait déplaire au roi!

MADAME DE MAINTENON, qui causait avec Molière; à ce dernier.

Eh bien! Molière, que dites-vous de cette scène?...

MOLIÈRE, lui baissant la main.

Je dis qu'à l'étranger comme en France, madame... qu'en batailles comme en magnificences et en amours, enfin... le roi est un grand roi, qui n'a qu'à vouloir... et qui voudra...

MADAME DE MAINTENON, mettant un doigt sur sa bouche.

Chut!... Croyez-moi, Molière... ce qui fera avant tout de Louis XIV un grand roi devant la postérité, ce ne sera ni ses batailles gagnées, ni ses palais construits, encore moins ses amours, trop nombreuses peut-être...

MOLIÈRE.

Que sera-ce donc, alors, madame?...

MADAME DE MAINTENON.

Ce sera, comme il vient de le faire tout à l'heure, ami, d'avoir tendu la main au plus illustre poète du monde... à Molière!... (Elle tend la main à Molière qui la porte à ses lèvres. Le Roi et toute la cour sont tournés vers le fond.)

HUITIÈME TABLEAU.

L'ENFER DE LA RUE MONTMARTRE.

L'intérieur d'une maison de jeu, sous Louis XV. — Un salon demi élégant. — Tables de jeu. — Portes latérales, l'une à gauche donnant sur la chambre à Dufresne, l'autre à droite sur une antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUFRESNE, SES DEUX AMIS, VALETS; puis JOUEURS et JOUEUSES, ensuite MANDRIN.

(Au changement à vue, les deux Valets entrent par la droite, apportent les bougies et les instruments nécessaires pour le jeu. Dufresne sort par la gauche suivi de ses deux Amis.)

DUFRESNE, à ses Amis.

Allons! allons! messieurs, maintenant que nous avons diné... à nos affaires!... Le monde ne doit pas tarder à arriver, et tenez!... (Montrant plusieurs personnes, hommes et femmes, qui entrent à droite; à part.) Oh! l'admirable endroit qu'une maison de jeu pour recevoir toujours bonne compagnie! (Il salue les gens qui entrent et qui se sont dirigés vers le fond. Les deux Amis se sont déjà assis, l'un et l'autre, à chacune des tables. Aux Joueurs.) Mesdames et messieurs, quand vous voudrez prendre place! (Les Joueurs entourent les tables, et les parties semblent s'engager. A part et en frottant les mains.) Encore deux ou trois années de ce métier... et je m'achète un petit château à la campagne... Je me marie... j'ai beaucoup d'enfants, et j'essaie enfin de devenir tout à fait un honnête homme. (Ici Mandrin paraît déguisé en vieux bourgeois, entrant lentement par la droite. L'apercevant.) Mais quelle est cette vieille tête là-bas? ce n'est point un de mes commensaux habituels... Hum! quelque provincial qui vient faire ses premières armes! (Il va à Mandrin et le salue.) Pardon!... monsieur cherche quelqu'un ou quelque chose peut-être?

MANDRIN, d'une voix nasillarde.

Où, monsieur, où, monsieur... Je cherche... je cherche en effet, et j'ai trouvé, je crois, car je suis bien ici dans l'Enfer de la rue Montmartre, n'est-il pas vrai?

DUFRESNE.

En plein Enfer, monsieur... Eh! eh! eh! en plein Enfer... ou plutôt dans un des plus agréables salons de jeu de Paris... car ce nom d'Enfer qu'on a donné à ces sortes d'établissements dont je m'honore d'être l'un des chefs...

MANDRIN.

N'est qu'une aimable facétie, eh! eh!... une métaphore... une image... Je comprends... je comprends. Dans le véritable enfer... il y a des diables qui tourmentent des damnés... n'est-ce pas?... tandis que dans celui-ci...

DUFRESNE.

Oh! dans celui-ci... vous voyez, monsieur... de charmantes femmes... de charmants garçons... des croupiers honnêtes...

MANDRIN.

Où... où... dans celui-ci... il n'y a que des voleurs et des volés...

DUFRESNE.

Plait-il, monsieur?

MANDRIN.

Histoire de rire, monsieur!... histoire de rire!... eh! eh!... Que voulez-vous?... j'ai soixante-dix ans, et j'arrive de Carpentras... Comme vieillard et comme provincial, il m'est bien permis d'avoir des idées arriérées...

DUFRESNE.

Enfin, monsieur, que venez-vous faire ici? et que demandez-vous?... Voulez-vous jouer?... voyons!...

MANDRIN.

Jouer!... moi!... Par exemple!... fi! l'horreur!...

DUFRESNE.

Encore... (A part.) Parbleu!... voilà un plaisant original. (Haut.) mais alors...

MANDRIN.

Mais alors... monsieur... monsieur?

DUFRESNE, avec humeur.

Dufresne, monsieur.

MANDRIN.

Eh bien, monsieur Dufresne... alors je vais vous expliquer, en deux mots, si vous le permettez, le motif de ma visite dans votre Enfer...

DUFRESNE.

Eh! du moment que vous ne jouez pas, que voulez-vous qu'il y ait d'intéressant pour moi dans vos explications?...

MANDRIN.

C'est juste!... Du moment que je ne suis pas un imbécile... et une dupe, à quoi vous sert-il de perdre votre temps avec moi... n'est-ce pas?

DUFRESNE.

Ah!... vous allez recommencer?...

MANDRIN.

Au contraire!... je finissais. (Lui offrant une bourse.) Allons! allons! cher monsieur Dufresne, ne vous fâchez pas!... et daignez, je vous prie, accepter ces cinquante louis.

DUFRESNE, regardant la bourse.

Cinquante louis!...

MANDRIN.

Que je vous offre tout simplement pour que vous me permettiez de passer une heure ou deux dans ce salon...

DUFRESNE.

Hein?... comment!... c'est pour cela... Eh! si vous me l'aviez dit tout de suite...

MANDRIN.

Vous n'auriez pas accepté ma bourse?

DUFRESNE.

Pardon!... Si, si... Oh! je l'aurais acceptée plus tôt... Seulement...

MANDRIN.

Vous vous seriez montré tout de suite plus poli envers moi... eh!... eh!... en me gratifiant immédiatement aussi... de ce charmant sourire... qui vous fend la figure en deux... A la bonne heure!... Fendez!... mon ami!... fendez!... eh!... eh!... eh!... ça vous rend plus laid... mais ça vous rend plus drôle!... (Lui tapant sur l'épaule.) Oui, mon bon monsieur Dufresne... avant de reprendre le chemin de ma province, j'avais résolu de venir faire une étude de mœurs... dans une maison de jeu...

DUFRESNE.

Et vous la ferez, monsieur, vous la ferez à votre aise... soyez tranquille... D'abord ma maison est une des mieux fréquentées... vous allez voir... oh! vous allez voir... Il vient ici monsieur le comte de Charolais... un très-grand seigneur... celui qui m'a fait avoir le privilège de cette maison...

MANDRIN.

Ah! oui-dà... Et puis?

DUFRESNE.

Et puis, monsieur de Courteville, un riche financier... aussi riche que notre roi Louis XV, monsieur!... mais plus gros...

MANDRIN.

Et puis...

DUFRESNE.

Et puis... et puis, ma foi! mon bonhomme, je crois qu'on a besoin de moi là-bas! nous reprendrons la conversation plus tard. (A part.) Le vieux fou!... Maintenant que j'ai sa bourse... s'il croit que je vais le mettre dans du coton...

MANDRIN, à part.

Bon!... j'en ai déjà pour mes cinquante louis, à ce qu'il paraît!... Mais en revanche, si le drôle ne compte là-dessus que pour s'enrichir... Eh! eh! eh! des louis de ma fabrication!... Ah! voleurs des grandes villes qui méprisez les voleurs des grandes routes... nous verrons qui de nous l'emportera! (Ici Charolais, suivi de de Courteville, de Balliani et de trois Chevaliers, paraît à droite. Il se retire un peu à gauche. — Le jeu continue.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAROLAIS, SAINT-GERMAIN, DE COURTEVILLE, DE BALLIANI, TROIS CHEVALIERS.

CHAROLAIS, un peu gêné.

Mais entrez donc, monsieur de Saint-Germain... En vérité, on dirait d'une jeune fille à la porte de son amoureux!... Ah! ah! ah!... Avez-vous vraiment peur d'une maison de jeu!...

DE BALLIANI.

Monsieur le comte a peur!...

TOUS.

Il a peur!... Ah! ah! ah!...

DE COURTEVILLE, entrant.

On rit... Passez-moi le mot messieurs... passez-moi le mot!...

SAINT-GERMAIN.

Le mot, monsieur de Courteville, le voici: Ces messieurs me raillent de mon étonnement de voir des gentilshommes haïer un tripot... et de la rougeur qui m'est montée au front en y entrant avec eux.

CHAROLAIS.

Ah! ah! ah!... Très-amusant.

TOUS.

Ah! ah! ah!...

DE COURTEVILLE, à Saint-Germain.

Je n'ai pas compris le mot... voilà pourquoi je ne ris pas... ce n'est pas de ma faute, monsieur le comte... vous disiez donc?...

CHAROLAIS.

Eh! Plutus d'occasion! monsieur le comte de Saint-Germain,

qui nous a fait l'honneur de dîner avec nous, à votre table, ce soir, nous disait qu'une maison de jeu n'était pas un lieu de distraction digne de gens comme nous... Avez-vous compris cette fois?

DE COURTEVILLE.

A peu près... Et que répondez-vous à monsieur le comte de Saint-Germain, monsieur de Charolais?

CHAROLAIS.

Que, pour ma part... tout ce qui est en dehors de la vie routinière en ce monde me plaît ou m'amuse.

SAINT-GERMAIN.

Surtout quand ce sont de mauvais sentiers qui s'offrent à vous pour vous conduire à ce plaisir que vous recherchez partout, n'est-ce pas, monsieur de Charolais?

CHAROLAIS.

C'est possible, monsieur de Saint-Germain... Que voulez-vous?... il est dans ma nature d'être méchant... on ne se refait pas... n'est-il pas vrai?... (se levant.) Bref, je l'avoue donc, j'aime les maisons de jeu... moins pour l'or que j'y récolte... que pour les douleurs que j'y observe... les désespoirs que j'y admire!... (Mourant un homme qui s'en va par la droite.) Tenez, encore un désespéré qui s'en va... (On entend un coup de pistolet dans la coulisse.) Bon!... il n'a pas même pris le temps de descendre l'escalier, pour se faire sauter la cervelle!... (Regardant les Joueurs demeurés immobiles.) Et, à ce bruit, pas un de ceux-là n'a bougé... voyez!... on se tue à côté d'eux... que leur importe! ils jouent... ils jouent toujours!... ah! ah! ah!... (Frappant sur l'épaule de Saint-Germain.) Et vous ne trouvez pas cela magnifique... (Saint-Germain recule.) Allons!... allons!... monsieur de Saint-Germain, tout savant que vous êtes, tout intelligent que je vous crois... vous n'êtes pas encore de ma force... (criant.) Dufresne... à boire!... j'ai soif!... (Reprenant, à Saint-Germain.) Partez donc... je ne vous retiens plus... puisqu'il vous répugne, à vous, un homme qui fait de l'or, dit-on, eh! eh!... de chercher à en gagner aux autres... Fuyez-nous donc!... vous qui présidez l'avenir... sans savoir profiter du présent... Encore une fois, moi, je vous le répète, je suis bien ici... je m'y plais... et j'y reste!... Emportez la vertu avec vous... dans votre manteau... tant mieux!... bon voyage!... Le mal me tend les bras... il m'étreint... il me couvre de ses baisers brûlants... j'aime le mal... vive le mal! (Tendant son verre.) A boire!

TOUS.

A boire!...

(Des Valets servent Charolais et ses Amis; de Courteville s'est approché de Saint-Germain et cause avec lui.)

MANDRIN, à part.

Parbleu! voilà une profession de toi qui sortirait de ma bouche, que personne en France n'y trouverait à redire!

CHAROLAIS, se rapprochant de Saint-Germain.

Cependant, avant de vous d'ignorer, monsieur de Saint-Germain... une gracieuseté... hein?... Qu'est-ce que cela vous fait... je n'ai pas souvent l'honneur de me rencontrer avec vous... dites-moi ma bonne aventure...

DE COURTEVILLE.

Oh! oui... et à moi aussi, monsieur le comte!...

LES AMIS DE CHAROLAIS, se rapprochant.

Et à nous aussi!

SAINT-GERMAIN.

Mais, messieurs...

CHAROLAIS.

Oh! nous n'acceptons pas d'excuses, nous vous en prévenons!... monsieur le comte... Que diable... on vous dit un devin du premier ordre, un nécromancien sans pareil... Eh bien, voici ma main, tenez... (A ses Amis.) Allons!... et vous aussi, messieurs... dites-nous bien vite le sort qui nous est réservé... nous nous soumettons d'avance à vos prédictions... sinistres ou brillantes!...

TOUS, tendant la main.

Oui! oui!...

MANDRIN, à part.

Ah!... c'est là ce fameux comte de Saint-Germain qui en remontrerait, dit-on, à Nostradamus lui-même!... Parbleu! je ne serais pas fâché non plus... si je pouvais profiter de l'occasion... Eh! eh!... ce doit être amusant de se moquer d'un sorcier!

CHAROLAIS, à Saint-Germain.

Eh bien, comte, vous nous refusez! Prenez garde... si vous reculez ainsi... pour tirer l'horoscope de quelques-uns des plus grands noms de France... on croira...

SAINT-GERMAIN, bas à Charolais.

Des grands noms... où cela donc, monsieur? Voulez-vous donc m'obliger à dire à ceux dont vous faites vos amis... qu'ils ne sont pour la plupart que des chevaliers d'industrie... sortis de la fange... et qui y retomberont?...

CHAROLAIS.

Ah! ah! ah!... c'est vrai!... c'est vrai!...

LES CREVALIERS, entourant Charolais.

Qu'est-ce donc?

CHAROLAIS, les repoussant.

Rien, messieurs... monsieur de Saint-Germain me disait tout bas que cela le fatiguait d'expérimenter sur les masses, et qu'il préférerait choisir d'eux d'entre nous... monsieur de Courteville et moi, par exemple... (Bas à Saint-Germain.) Vous voyez que je vous fais la tâche plus légère... (Haut.) pour faire preuve de ses curieux talents.

SAINT-GERMAIN, prenant la main de Courteville et celle de Charolais.

Soit! messieurs!... Cependant... je vous en prévient, mes prophéties ne sont pas toujours couleur de rose!...

CHAROLAIS.

Eh bien! donnez-moi ça en vert, à moi... monsieur de Saint-Germain... c'est l'espérance... et, à ce cher financier... en jaune... il est maïé... ça nous suffira... Pas vrai, Courteville?

COURTEVILLE riant.

Oui... oui!... eh! eh!... ça nous suffira... Nous disons donc, monsieur de Saint-Germain, que vous voyez dans ma main?

SAINT-GERMAIN.

Que vous mourrez dans la misère, monsieur de Courteville...

COURTEVILLE.

Dans la misère... Ah! très-joli!... ah! ah!... (S'arrêtant brusquement.) Non!... je ne ris plus, au fait!...

CHAROLAIS, à Saint-Germain.

Et moi, monsieur, que me promettez-vous donc, voyons, de si sombre?

SAINT-GERMAIN, le saluant.

Qu'avant que douze heures se soient écoulées, monsieur de Charolais, nous nous reverrons...

CHAROLAIS.

Ceci n'a rien de bien effrayant encore...

SAINT-GERMAIN.

Permettez!... et qu'au moment où nous nous reverrons... vous serez sur le point de mourir...

CHAROLAIS.

Ah!... à la bonne heure... voilà qui devient plus extraordinaire... Ah! ah! ah!

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!..

SAINT-GERMAIN, avec fierté.

Ne riez pas! ne riez pas! vous tous qui avez osé me demander de vous dévoiler l'avenir... inclinez-vous au contraire à ma voix... inclinez-vous et tremblez... car... c'est la vérité, entendez-vous?... Je n'ai à vous prédire que des larmes... des douleurs et du sang...

CHAROLAIS, riant.

Ah! ah!... mais c'est plein de gaieté, décidément, cher comte...

SAINT-GERMAIN.

Taisez-vous!... Taisez-vous! vous surtout, monsieur de Charolais... Vous! qui avez pris à tâche de ternir un nom que vos ancêtres avaient fait grand et noble... taisez-vous, vous qui vous êtes fait infâme et cruel à plaisir... Taisez-vous!... vous à qui le roi a fait grâce de la vie... vous en souvient-il? après un de vos meurtres impies... mais en vous avertissant que celui qui vous tuerait avait d'avance sa grâce!..

CHAROLAIS.

Monsieur!...

SAINT-GERMAIN.

Qu'est-ce?... Ah! c'est juste... vous me demandiez l'avenir, et vous voulez que je ne touche pas au voile que vous avez jeté sur le passé... Mais c'est votre passé pourtant, messieurs, qui fait l'avenir si terrible, comme ce sont Crevelt et Rosbach... tes batailles perdues, ô France! qui menacent le bonheur et la fortune de tes destinées futures. (Avec une sorte d'égarément.) Tenez!.. tenez!.. regardez là-bas... ce nuage, qui s'avance lentement à l'horizon!.. Voyez-vous comme il est sombre et menaçant!.. il renferme la foudre qui doit nous frapper tous!.. tous!.. grands et petits, sans distinction de talent ou d'ignorance, de vertus ou de vices, de courage ou de lâcheté... tous!.. O siècle de Louis XV, siècle impie!... tu as semé l'infamie, tes fils récolteront la douleur!... (Haut.) Adieu, messieurs...

CHAROLAIS.

Ah! ah!... au revoir plutôt, monsieur de Saint-Germain, à mon dernier soupir, n'est-ce pas?

SAINT-GERMAIN.

Oui... A bientôt, monsieur!

MANDRIN, qui a suivi cette scène, à part.

Oh!... je n'en aurai pas le démentil! (Courant à Saint-Germain, par-

dans que Charolais et ses Amis rient et causent entre eux.) Monsieur le comte... un dernier mot encore ! je vous en prie... Que dit la main d'un pauvre vieillard de ma sorte ?...

SAINT-GERMAIN, reculant.

Ah!... (plus bas.) Elle me dit que la place est ici, avec ces hommes!... Entends-tu, Mandrin ?

MANDRIN, frappé.

Ah!...

(Saint-Germain est sorti vivement.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins SAINT-GERMAIN.

CHAROLAIS, s'assoyant.

Ah! ma foi, ce comte de Saint-Germain a usurpé sa réputation d'homme extraordinaire, à mon avis... Pensez-vous de même, messieurs? Ce n'est qu'un ennuyeux pédant qui se donne des airs de sorcier, et pas autre chose!... De Courteville, quand vous nous traiterez encore, vous ne l'invitez plus, n'est-ce pas?... ou je brûle votre hôtel... après vous avoir pendu à la porte!...

DE COURTEVILLE.

Eh!... eh!... me pendre... monsieur le comte!... mais ce serait vous faire un ennemi de Mandrin, à qui vous enlèveriez ainsi de la besogne!...

MANDRIN, revenant à lui.

Hein!... l'on parle de moi!...

CHAROLAIS.

C'est vrai... au fait... sac d'or... car Mandrin vous a juré de vous découdre!...

DE COURTEVILLE.

Oui! oui!... si je ne lui faisais remettre, dans un endroit convenu, la somme de deux cent mille livres!... eh! eh!...

CHAROLAIS.

Impôt auquel vous complex bien vous soustraire, n'est-ce pas ?

DE COURTEVILLE.

Pardieu! si j'y compte... mais j'en suis certain même!... Il serait beau à voir vraiment qu'un fermier général se reconnût le débiteur d'un bandit!... La nuit où ce gueux de Mandrin a osé venir me taxer dans mon hôtel... dans ma propre chambre à coucher... pour cette somme de deux cent mille livres... j'ai promis tout ce qu'il a voulu... j'étais seul avec lui, et j'avais peur... Maintenant que je me fais garder toutes les nuits par des gendarmes français... qu'il essaye d'entrer chez moi, s'il veut... je l'en défie!

MANDRIN, lui tapant sur le bras.

Eh! eh!... vous avez peut-être tort de l'en défier, monsieur... Mandrin est bien fin!...

CHAROLAIS, qui causait avec les autres.

C'est égal, ce Mandrin, je voudrais bien le voir en face!... moi!...

MANDRIN, s'approchant de Charolais.

Ça n'est peut-être pas si difficile que monsieur le comte se l'imagine!

CHAROLAIS.

Vous croyez, bonhomme ?

MANDRIN.

Dame! en y mettant un peu de bonne volonté... quand on cherche bien le diable... on l'ait toujours par le trouver!...

CHAROLAIS.

Comment est-il, ce gueux-là, hein, Courteville ?

DE COURTEVILLE.

Oh! affreux!... horrible!... épouvantable!... monsieur le comte!... Il a huit pieds de haut... les cheveux rouges... le nez long... la bouche énorme et les yeux jaunes...

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!...

MANDRIN, à part.

Si ce n'est que sur des signalements de cette sorte qu'on m'attrape jamais... je risque de mourir centenaire!...

CHAROLAIS, à ses amis.

Mais, avec tout cela, messieurs, notre soirée se passe d'une manière assez monotone, ce me semble!... l'Enfer n'est pas gai ce soir... (Crisse.) Eh! Dufresne!...

DUFRESNE, accourant.

Monsieur le comte.

CHAROLAIS.

Peut-on faire une partie chez lui?... as-tu de gros joueurs ?

DUFRESNE.

Hum! hum!... à la douce! à la douce, monseigneur!... il n'y en avait qu'un, qui allait assez bien tout à l'heure, et...

CHAROLAIS.

Et il est mort... n'est-ce pas... Eh! eh!... (se levant) Allons!...

moi qui cherchais des émotions... je vois que je serai forcé d'aller finir ma nuit comme un bon bourgeois, dans mon lit... Tudu!... c'est dommage pourtant... le vin de Courteville m'avait mis en goût d'aventures?...

(Ici Mauricet entre par la droite, rêveur et les mains dans ses poches.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAURICET.

CHAROLAIS, reprenant, à ses Amis.

Enfin! partons-nous, messieurs?...

TOUS.

Partons!...

DE COURTEVILLE.

C'est ça... bah!... Allons nous coucher!...

MANDRIN, à part.

Si je vous le permets, honnête financier!...

(Ils vont sortir suivis de Mandrin, quand Charolais se heurte contre Mauricet.)

CHAROLAIS.

Hé!... animal!... tu ne peux pas faire attention!

MAURICET.

Animal, vous-même... C'est vous qui m'avez heurté!...

CHAROLAIS.

Hein!...

(Il s'avance sur Mauricet.)

MAURICET, se croisant les bras.

Et puis?...

CHAROLAIS, riant.

Ah! ah! ah!... regardez-moi donc ça, messieurs... je vous prie, un petit clerc de procureur qui se donne des airs de monsieur quelque chose... Vraiment!... (prenant la canne de Courteville.) Prêtez-moi un instant votre canne, de Courteville.

DE COURTEVILLE.

Comment donc, monsieur le comte!...

MAURICET, arrachant la canne des mains de Charolais.

Ah!... (il la casse sur son genou; la remettant froidement à Charolais.) Vous auriez eu tort de vous en servir, monsieur... il y avait une paille!...

TOUS LES SEIGNEURS ET DE COURTEVILLE, avec colère.

Hein!...

MANDRIN, à part.

Tiens! tiens!... pas trop mal pour un petit clerc, ma foi!...

DE COURTEVILLE.

Mais il faut faire châtier ce diable qui ose manquer de respect à monsieur le comte!...

LES SEIGNEURS.

Oui!... oui!...

(Ils s'avancent vers Mauricet.)

CHAROLAIS, les arrêtant d'un geste.

Que pas un de vous ne touche à ce jeune homme, messieurs. (A de Courteville.) Monsieur de Courteville, voici votre canne... (S'avancant vers Mauricet.) Et vous, mon ami, voici ma main. J'ai eu tort de vous offenser, je le reconnais, et je vous en demande pardon!

TOUS, avec surprise.

Ah!...

MAURICET, prenant avec embarras la main de Charolais.

Monsieur!...

MANDRIN, à part.

Monsieur de Charolais qui fait amende honorable... ceci n'est pas naturel!...

DE COURTEVILLE, qui causait avec les autres.

Oh! j'y suis... j'y suis... ce cher comte aura flairé quelque bon tour à jouer à ce petit insolent qui ne respecte ni les financiers, ni les rotins!...

CHAROLAIS, à Mauricet.

Et maintenant, je l'espère, mon jeune compagnon, c'est bien fini, n'est-ce pas, vous ne m'en voulez plus ?

MAURICET.

Monsieur, je suis un enfant de Paris... c'est vous dire, je crois, que si je ne sais pas reculer quand on m'offense, je ne sais pas non plus conserver de ressentiment quand on me tend la main!...

CHAROLAIS.

A la bonne heure!... Et que veniez-vous faire ici, voyons... mon enfant? Est-ce une indiscretion que de vous le demander?...

MAURICET.

Oh! ma foi non! monsieur!... Seulement (Montrant les Seigneurs.) devant tous ces messieurs... je ne voudrais pas...

CHAROLAIS.

Oui!... oui!... (Aux Seigneurs.) Je suis à vous, messieurs. (Emmenant Mauricet à l'écart.) Eh bien, mon ami... vous veniez jouer,

n'est-ce pas?... essayer de gagner quelques pistoles pour quelque partie de plaisir demain... avouez-le?..

MAURICET.

Une partie de plaisir! mieux que cela, monsieur... une joie... un bonheur!...

CHAROLAIS.

Un bonheur!... vraiment... Oh!... pardon... pardon... j'en demande trop peut-être...

MAURICET.

Non, non, monsieur... et d'après la manière toute loyale dont vous venez de vous conduire avec moi, tout à l'heure... vous qui paraissez un grand seigneur... et moi qui ne suis rien, refuser de vous faire la confiance de mes rêves, de mes désirs en venant ici, ce serait...

CHAROLAIS.

Ce serait une défiance indigne de vous et de moi... Nous disons donc... Oh! parlez... parlez... Je suis sûr que votre récit va m'intéresser beaucoup, et, de plus, qu'il résultera pour tous deux de ces confidences quelque chose dont ni l'un ni l'autre n'aura à se repentir...

MAURICET.

Vous êtes trop bon, monsieur... Au reste, mon récit ne sera pas long, allez!... Je me nomme Mauricet, monsieur; j'ai vingt-cinq ans, et je suis clerc de procureur.

CHAROLAIS.

Bon!...

MAURICET.

Or, monsieur... quoique clerc de procureur... je suis amoureux...

CHAROLAIS.

Très-bien!... Mais pourquoi ne seriez-vous pas amoureux... quoique clerc de procureur?...

MAURICET.

Parce qu'en général, monsieur, les clercs de procureur étant fort pauvres, n'ont guère le droit d'aimer au point de s'en marier...

CHAROLAIS.

Ah! vous êtes si amoureux que cela, mon cher enfant... Et qui voulez-vous épouser?

MAURICET.

La fille d'un petit mercier de la rue des Bourdonnais, monsieur!... Un ange, monsieur... un amour, monsieur... un chérubin, monsieur... avec des cheveux noirs comme ça... un pied petit comme ça... des yeux grands comme ça... et des cils longs comme ça...

CHAROLAIS.

Une merveille enfin!... comme toute femme qu'on aime!...

MAURICET.

Oh! oui, que ma Nicette est une merveille, monsieur!

CHAROLAIS.

Ah!... elle se nomme Nicette...

MAURICET.

Nicette Colot... la fille du père Colot... oui, monsieur... Oh! vous voyez leur boutique d'ici... j'en suis sûr... Au Chat qui pelote... au coin de la rue des Bourdonnais... une boutique peinte en vert... et pour enseigne un gros chat jaune qui dévide un peloton de fil blanc...

CHAROLAIS.

Bravo!... j'y suis!... j'y suis en effet!... j'y suis parfaitement... Continuez donc votre histoire, je vous prie, mon cher Mauricet.

MAURICET.

Voilà: J'avais promis à Nicette et à ses cousins et cousines... et il faut vous dire qu'elle a beaucoup de cousines et encore plus de cousins, monsieur, Nicette... Sept cousines... et quatorze cousins...

CHAROLAIS.

Ah! ah! ah!... rien que cela...

MAURICET.

Rien que cela... Bref, j'avais promis à Nicette, ornée de toute sa famille, de la conduire aux Porcherons, où elle n'a jamais mis le pied encore, le lendemain du jour où nous aurions signé le contrat.

CHAROLAIS.

Eh bien?

MAURICET.

Eh bien, nous avons signé le contrat aujourd'hui, monsieur... Je dois donc mener demain Nicette, ses cousins et cousines, aux Porcherons, n'est-ce pas?...

CHAROLAIS.

Ça me semble tout simple.

MAURICET.

Tout simple!... Mais si je conduis Nicette aux Porcherons

demain matin, monsieur... il faut non-seulement qu'elle y déjeune avec moi... qu'en pensez-vous?... mais encore que ses sept cousines et quatorze cousins y déjeunent aussi!... Or, pour nourrir tant de parents que ça... les parents, ça mange raide, voyez-vous, quand ça s'y met... il faut de l'argent...

CHAROLAIS.

Et vous n'en avez pas?...

MAURICET.

J'en ai un peu... mais je n'en ai pas beaucoup.

CHAROLAIS.

Et vous voudriez en gagner assez?

MAURICET.

Juste!

CHAROLAIS, tapant sur l'épaule de Mauricet.

Hum! quand je vous disais, mon jeune ami, que notre rencontre profiterait à l'un et à l'autre. Le récit de vos amours m'a fort amusé. A cette heure, je veux vous porter bonheur en vous dirigeant au jeu.

MAURICET.

Vraiment?

CHAROLAIS.

Avez-vous déjà joué au biribi, mon garçon?

MAURICET.

Jamais, monsieur.

CHAROLAIS.

Vous voyez bien!... quelle chance pour vous de trouver quel'un qui vous conseille. (Appelant.) Dufresne!...

DUFRESNE, s'avouant.

Voilà, monsieur.

CHAROLAIS, bas.

Renvoie tout ce monde... Je veux être seul ici avec ces messieurs...

DUFRESNE.

A vos ordres, monsieur le comte.

CHAROLAIS, le retenant.

Ah!... écoute encore... Ce garçon va jouer contre toi... il faut que tu gagnes... tu m'entends?...

DUFRESNE, s'inclinant.

On fera tout ce qu'il faudra pour ça. (Il se retourne vers le fond. Haut.) Messieurs et mesdames, on ferme le salon!

LES JOUEURS, avec étonnement.

Ah!...

DE COURTEVILLE, à Charolais.

Comment, on ferme le salon?...

MAURICET, à Charolais.

On ferme le salon?

CHAROLAIS, à ses Amis.

Chut!... (A Mauricet.) C'est exprès, pour que personne ne dérrange ou ne trouble votre partie... laissez-moi faire.

MANDRIN, à part.

Que diable complète-t-on contre le petit clerc?... Oh! mais je ne veux pas m'en aller ainsi, moi... et je ne m'en irai pas.

(Il s'assied au fond dans un fauteuil et fait semblant de dormir. Pendant ce temps, les Valets et les Croupiers ont mis dehors les Joueurs et les Joueuses. Charolais cause avec de Courteville et ses Amis. — Mauricet, qui a tiré sa bourse de sa poche, compte son argent.)

CHAROLAIS, à ses amis.

Écoutez et regardez, messieurs... Je pourrais me dispenser dès à présent de faire perdre son argent à ce jeune drôle avant de lui prendre sa maîtresse... comme c'est bien mon intention... mais je ne suis pas fâché de voir ce qu'il va dire quand on lui aura vidé sa bourse.

MAURICET, à lui-même.

Vingt-cinq livres!... Si j'en gagnais seulement cinquante!...

DUFRESNE, s'avouant vers Charolais.

Quand monsieur le comte voudra... (Apercevant Mandrin qui feint de dormir.) Hein! ce vieux qui est resté!

CHAROLAIS.

Laisse... laisse... ce vieux n'est pas gênant, lui... A ton poste, vite. (Allant à Mauricet.) Mon ami, on n'attend plus que vous.

MAURICET.

Ah! on n'attend plus... (A part.) Quoique ça, c'est drôle que ce monsieur ait fait partir ainsi toute la société tout exprès pour moi!

CHAROLAIS.

Eh bien?

MAURICET, allant vers la table de jeu où sont déjà réunis de Courteville, de Belliani, les deux autres Seigneurs et Dufresne.

Voilà, voilà, monsieur!

CHAROLAIS.

Combien avez-vous à risquer, mon ami?

MAURICET.

Vingt-cinq livres, monsieur.

DE COURTEVILLE, rient.

Oh! vingt-cinq livres!... ah! ah! ah!

MAURICET, l'imitant.

Et puis après, vingt-cinq livres... ah! ah! ah! Qu'est-ce que vous trouvez de drôle là dedans, vous?

DE COURTEVILLE.

Hein!...

CHAROLAIS.

Chut!... De Courteville, vous n'êtes qu'un gros imbécile... taisez-vous et laissez notre jeune camarade placer sur un numéro la somme qu'il lui plaira.

DE COURTEVILLE.

Oh! la somme!

MAURICET.

Eh bien oui! la somme... Je mets six livres sur le numéro seize... là... c'est l'âge de Nicette... (A Charolais.) Est-ce bien comme ça, monsieur?

CHAROLAIS.

Très-bien... Par conséquent, suivez bien le jeu, mon ami, il est très-simple. Si le croupier que voilà... monsieur Dufresne... qui joue contre vous... et qui tire les numéros de ce sac... amène le numéro seize, ou tout autre numéro au-dessous, vous avez gagné trois fois votre enjeu...

MAURICET.

Et s'il en amène un au-dessus?

CHAROLAIS.

Ah! vous avez perdu.

MAURICET.

Diable! mais j'aurais mieux fait en ce cas de prendre un chiffre plus élevé.

CHAROLAIS.

Ça reviendrait au même, parce que le croupier aurait le droit alors de garder pour lui les premiers numéros..., au lieu de prendre les derniers... Comprenez-vous?

MAURICET.

Pas trop.

CHAROLAIS.

Qu'importe, si vous gagnez?

MAURICET.

C'est juste... si je...

DUFRESNE, tirant une boule.

Dix-sept... Monsieur a du malheur... monsieur a perdu.

MAURICET.

J'ai perdu! Ma revanche, et cette fois je prends le soixante-huit.

DUFRESNE.

A votre aise, monsieur.

MANDRIN, à part.

Oh! oh! les loups-cerviers à la curée du pauvre mouton... Mais que va-t-il donc se passer quand ils lui auront tondue sa laine?

DUFRESNE.

Soixante-cinq... Perdu encore, monsieur.

MAURICET.

Ah! perdu encore! (Il remonte pensif en regardant autour de lui.) C'est étrange, devant ces messieurs qui semblent me protéger... Oh! je me serai trompé sans doute, et pourtant...

MANDRIN, qui est près de lui, bas.

On vous vole, petit.

MAURICET.

Hein?

DUFRESNE, de sa place.

Eh bien, vous ne continuez pas, monsieur?

MAURICET.

Si fait! si fait! comment donc! (A part.) Oh! si cela est vrai... (Retournant à la table de jeu, tandis que Charolais et ses amis causent entre eux à droite.) Le reste de mon argent sur le soixante-huit encore.

DUFRESNE.

Monsieur est bien le maître... Monsieur a donc le soixante-huit encore, et moi j'amène...

MAURICET, lui saisissant la main.

Le soixante-cinq que vous avez gardé dans votre main, voleur!...

DUFRESNE.

Voleur!... Qu'est-ce à dire?

MAURICET.

Oui... voleur!... voleur!... voleur!

(Il jette la table d'un coup de pied sur Dufresne qui tombe à la renverse.)

DUFRESNE.

Au secours!

MAURICET.

Ah! misérable! tu m'as dépouillé... et quant à ceux que tu appelles à ton secours...

CHAROLAIS, tirant son épée.

Ceux-là, monsieur le clerc de procureur, si vous faites un pas vers eux, si vous vous permettez de leur adresser une insolence, ceux-là vous tuent... aussi vrai que mademoiselle Nicette ne dansera pas avec vous, mais avec moi, demain aux Porcherons!

MAURICET, avec désespoir.

Ah!

(Il veut s'élançer sur Charolais, mais il recule devant les épées qui le menacent.)

CHAROLAIS, à Dufresne.

Dufresne, fermez cette porte. (Il montre la porte de gauche; regardant par la fenêtre.) Cette fenêtre... oh! trop haute pour que le pigeon s'envole... Partons, messieurs... et là-dessus au revoir, l'ami!... cela vous apprendra à venir dans une maison de jeu... conter vos amours.

DE COURTEVILLE.

Et me casser ma canne!

MAURICET.

Messieurs... par grâce!... tenez!... je ne menace plus... voyez!... je supplie!... je pleure!... (Montrant Dufresne.) Que cet homme garde mon argent, s'il le veut... mais Nicette!... ma Nicette!...

CHAROLAIS.

Assez!... le comte de Charolais ne pardonne pas à ceux qui l'ont insulté, mon drôle... il les punit. Adieu! nous allons chercher votre fiancée.

MAURICET, avec rage.

Ah!...

(Il veut s'élançer de nouveau, mais les épées tournées contre lui l'arrêtent encore. Charolais et les autres ont disparu; la porte s'est refermée derrière eux; le théâtre est dans l'obscurité.)

SCÈNE V.

MANDRIN, MAURICET.

MAURICET, avec fureur, bondissant.

Ah!... mais je briserai cette porte... je la briserai!...

MANDRIN, qui s'est levé, allant à lui.

Où, pour trouver derrière quelque épée qui te tue, n'est-ce pas, jeune fou?...

MAURICET.

Hein!... Qui donc êtes-vous?

MANDRIN.

Que t'importe, si je te rends à la liberté, et si je te procure les moyens de te venger de ceux qui te veulent du mal...

MAURICET.

Qu'entends-je?... Mais que dois-je donc faire alors!...

MANDRIN.

M'obéir...

(Il a jeté son costume de vieillard, est allé près de la fenêtre qu'il ouvre et a tiré d'un sifflet un son aigu auquel on répond dans le lointain.)

MAURICET, tressaillant.

Ce signal!... (Courant à Mandrin.) Ah!... mais ce n'est plus un vieillard... Qui donc êtes-vous, encore une fois, monsieur?

MANDRIN.

Si je te le dis, mon gaillard, auras-tu peur?...

MAURICET.

Peur!... de vous... qui m'offrez de m'aider à me venger?...

MANDRIN.

A la bonne heure!... Eh bien!... je suis Mandrin!

MAURICET, reculant.

Mandrin!...

MANDRIN, montrant une échelle de corde qu'on lui a lancée du dehors.

Voici une échelle de corde qui nous arrive, l'ami... Partirai-je seul, voyons?...

MAURICET.

Et nous sauverons Nicette?...

MANDRIN.

Nous sauverons Nicette... (A part.) Et je rattraperai mon financier!

MAURICET, à part.

M'associer à un voleur... Ah!... j'ai mon idée... (haut.) Eh bien, partons!... je suis à vous... monsieur Mandrin...

MANDRIN.

Partons!... (Ils enjambent la croisée.)

DEUXIÈME TABLEAU.

PARIS AUX PORCHERONS.

Aspect des Porcherons en 1754. — A droite, le cabaret de Ramponneau avec son enseigne : un Amour à cheval sur un tonneau. — A gauche, premier plan, une annexe du cabaret ; un peu au-dessus, des bosquets conduisant au jardin. Le milieu de la scène forme l'emplacement pour la danse, emplacement environné de tables et sur lequel, à gauche, plane l'orchestre des musiciens. — A droite, l'entrée du cabaret. Des chemins accidentés, au fond, y conduisent. — Enfin, dans le lointain, on aperçoit les buttes Montmartre avec leurs moulins.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRISSETTES, ARTISANS, MOUSQUETAIRES, GARDES-FRANÇAISES ; SEIGNEURS et DAMES déguisés ; GARÇONS DE CABARET, puis LIMAÇON, ROUTIOU.

(Au moment du changement à vue, le cabaret doit être déjà très-animé. Tous les Gens que nous avons désignés comme faisant partie de la scène se trouvent les uns à table et buvant, les autres entrent par le fond et se dirigent vers les bosquets. Des Garçons portent des brocs de côté et d'autre.)

PLUSIEURS BUYEURS à table.

Du vin!... du vin!... garçon!

D'AUTRES.

Eh! garçon! du vin...

UN MOUSQUETAIRE, chantant, à une Femme près de lui,

Aux Porcherons, chez Ramponneau,
Restons, ma belle :
Là, Cupidon, sur son tonneau,
Ferme son aile.

UN GARDE-FRANÇAISE, chantant en face.

Jusqu'à demain nous trinquerons ;
Tu dois m'en croire,
On ne sait bien qu'aux Porcherons
Aimer et boire.

TOUS.

Bravo! bravo!

PREMIER MOUSQUETAIRE, se levant.

Eh!... là-bas! le garde-française... qu'est-ce qui t'a permis d'achever ma chanson?

MANDRIN, entrant déguisé en artisan.

Pure obligeance de sa part, le mousquetaire!... Tu l'avais commencée si mal, qu'il avait peur de te voir rester en route...

TOUS, riant.

Ah! ah!...

LE MOUSQUETAIRE, avec colère.

Qu'est-ce que c'est?...

MANDRIN.

Allons! ne nous fâchons pas... l'amî; si tu chantes mal, il ne chante pas mieux... et je vais vous montrer à tous deux comme quoi, lorsqu'on veut s'en donner la peine, sans être de l'Opéra, on s'it chanter les Porcherons!... (A part, pendant la résonnance.) Et du vin... eh!... cabaretier... (A une Grisetle assise à sa gauche.) Et toi, Babet la Blonde... verse... verse à plein bord!...

REFRAIN.

Bons vivants, fils de Ramponneau,
Vous tous dont le cœur fier dédaigne
Minois chagrin ou verre d'eau,
Des Porcherons voyez l'enseigne :
C'est à cheval sur un tonneau
Que l'Amour (bis) est beau!

PREMIER COUPLÉ.

L'Amour qui pour un rien ferraille
N'est qu'un pitoyable soudard!
L'Amour qui sans cesse rimaillie
N'est qu'un fat, doublé d'un bavard!
Plutôt qu'un jaloux qui te cogne,
Qu'un bel esprit, ou qu'un rêveur,
Babet, crois-moi, prends un ivrogne;
Bacchus à toujours en bon cœur.

Bons vivants, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Buyons donc ferme et que le monde
Résonne de nos chants joyeux.
Grisons-nous!... Si la terre est ronde,
C'est pour que nous y roulions mieux.
Me vois-tu tomber sous la treille,
Babet, sans te formaliser,
Incline vers moi ta bouteille,
Incline vers moi ton baiser.
Bons vivants, etc.

PLUSIEURS VOIX.

A boire!... à boire!... du vin!...

TOUS.

Du vin!...

(Pendant la fin de la chanson, Limaçon a paru au fond suivi de Routiou, espèce de paysan des environs de Paris; il s'est dirigé vers une table à droite et s'y est assis en face de Routiou.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; COURTEVILLE en procureur, DEUX SEIGNEURS en clerks.

MANDRIN, à part.

Avec tout cela, j'ai beau faire le troubadour pour gagner du temps, le comte et ses amis n'arrivent guère... pas plus que mon petit clerk de procureur!... Ah! ah!... conçoit-on ce jeune drôle qui s'est permis de refuser mes services!... une fois sorti avec moi de la maison de jeu là-bas... où l'on nous avait enfermés tous deux!... Où diable la vertu va-t-elle se nicher!... Je lui avais offert de l'aider, en compagnie de quelques-uns de mes hommes, à tirer sa maîtresse des mains de monsieur de Charolais... et mon garnement m'a répondu qu'il saurait bien se faire justice lui-même, sans avoir besoin pour cela d'être protégé par des voleurs!... Des voleurs!... oh! il a dû le mot... en me glissant en même temps dans les mains comme une anguille!... Mais bah!... je ne lui en veux pas... à ce petit... au contraire!... J'aime les gens de résolution, moi... Aussi... je veux le servir malgré lui... Je suis sûr qu'il va tenter ici quelque coup de tête... Eh bien!... si je vois qu'il a le dessous... (apercevant Courteville au fond avec deux Seigneurs.) Eh! mais, n'est-ce pas mon financier, là-bas, en procureur... et suivi de deux de ses amis en clerks?... Bon!... il me retombe sous la grille... et en faisant les affaires du petit amoureux, je pourrai faire aussi les miennes!...

(Il va vers Courteville au fond.)

LIMAÇON, un peu gris, versant à Routiou, assis avec lui à une table de gauche.

Eh bien! jeune Routiou, nous voici arrivés au but de notre promenade... aux Porcherons?... Que dites-vous de la physionomie de ce lieu champêtre, jeune Routiou?...

ROUTIOU, très-gris.

Je dis... père Limaçon, je dis... que vous me faites trop boire!... Tout me tourne, père Limaçon... tout me tourne... Ah! que je suis malade!...

LIMAÇON.

Malade, parce que vous avez séché, depuis ce matin, une douzaine de pintes seulement...

ROUTIOU.

Seulement! mais c'est encore trop, père Limaçon. Vous n'êtes plus un ami pour moi, vous êtes un entonneir!

LIMAÇON.

Assez, assez, jeune Routiou... Les reproches, qui partent d'un cœur ingrat et d'un estomac sans capacité, me blessent si profondément que je n'aurais pas la patience de les supporter une minute de plus... si je n'avais besoin de vous pour payer ma consommation...

ROUTIOU.

Mais, je ne vous reproche rien, père Limaçon... au contraire!... Seulement, je me dis ceci : Je suis venu de Meaux à Paris pour apprendre les bonnes manières et voir les monuments... et depuis quinze jours que je suis à Paris, grâce, à vous qu'est-ce que j'y ai vu?... Je déjeune aux Porcherons, je dîne aux Porcherons, je soupe aux Porcherons... Je crois même que je coucherais aux Porcherons si on ne m'en mettait régulièrement à la porte tous les soirs après minuit... dans un état le plus souvent à faire honte à une grive!... Ah! que je suis malade!... Eh bien! père Limaçon, ça ne peut pas durer comme ça!... Je me révolte à la fin!... je me révolte!... Tout Paris n'est pas dans les Porcherons, au fait!... tous les bonheurs de la vie ne sont pas dans un broc de piquette... Et c'est pas comme ça qu'on pille un joli jeune homme qui vous a confié sa belle jeunesse, là!... Ah!... ah!... que je suis malade!...

LIMAÇON.
Pas comme ça!... Mais, ignorant, regardez un peu autour de vous... Qu'est-ce que tous ces gens-là, s'il vous plaît?...

ROUTIOU.
Je sais pas... je les vois pas... ils tournent trop...

LIMAÇON.
Mais il y a là toute l'élite de la société parisienne... gardes-françaises, mousquetaires, gens de robe et d'épée, seigneurs, grandes dames, bourgeois et bourgeoises, artisans et grisettes... Mais tout Paris est ici!...

ROUTIOU.
Tout Paris... permettez... je ne vois ni le Louvre, ni les Tuileries, ni la Halle-au-Blé... ici... pourtant...

LIMAÇON.
Ah!... le misérable... il regrette la Halle-au-Blé... quand la plus charmante fille lui sourit là-bas!...

ROUTIOU.
On m'a souri... où ça?...

LIMAÇON.
Il songe au Louvre... quand il boit du vin à huit sous à discrétion...

ROUTIOU.
J'aimerais mieux de la ptisane... je veux boire de la ptisane... j'ai besoin de ptisane, là!...

LIMAÇON.
Plus un mot... Routiou... plus un mot... plus de reproches... oiseux... plus de regrets verbeux... Montrez-vous satisfait de moi... comme je le suis de vous... quand vous me versez à boire... et pour vous récompenser, demain, je vous le promets... je vous conduirai...

ROUTIOU.
A la Halle?

LIMAÇON.
Je vous conduirai à Montmartre, là-haut, dans un moulin... d'où l'on aperçoit, comme si l'on y était...

ROUTIOU.
Paris... hein?...

LIMAÇON.
Les Porcherons!...

ROUTIOU, avec désespoir.
Toujours les Porcherons!...
(Ici Mandrin s'avance, causant avec de Courteville et les deux Seigneurs.)

COURTEVILLE.
Comment, mon ami, il serait possible?... ce petit gremlin de clerc...

MANDRIN.
S'est échappé de la maison où vous et vos amis l'aviez enfermé hier au soir, monsieur le financier.

COURTEVILLE.
Et son intention?

MANDRIN.
Son intention est de venir vous faire une mauvaise affaire ici... à la tête de quelques mauvais sujets de son espèce qu'il recrute en ce moment...

COURTEVILLE.
Diable! diable!... Mais comment savez-vous tout cela, vous, mon cher?

MANDRIN.
C'est tout simple, monseigneur. Je suis le rival du petit Mauricet... je connaissais son mariage prochain... j'ai appris son histoire à l'Enfer de la rue Montmartre, avec M. de Charolais...

COURTEVILLE.
Et vous nous offrez donc alors...

MANDRIN.
Parbleu!... comme je préférerais que Nicette fût au diable plutôt qu'à Mauricet... je vous offre à l'occasion mon bras et ceux de mes amis...

COURTEVILLE.
De vos amis... où sont-ils donc?

MANDRIN.
Vous allez voir... oh!... je n'ai qu'un signe à faire, qu'un mot à dire, tenez... regardez et écoutez... (Tapant sur une table.) Y a-t-il de bons vivants ici?...

PLUSIEURS VOLEURS, déguisés en bourgeois, se montrant de côté et d'autre.
Voilà les bons vivants!...

MANDRIN.
(Mandrin fait un geste, tous replaçant leur place.)

COURTEVILLE.
Ah! ah!... mais c'est très-ingénieux!... Ils sont au moins une douzaine, ces bons vivants... alors... si le petit clerc et ses amis venaient nous menacer?

MANDRIN.
Vous n'avez qu'à nous appeler... nous sommes à vous!...

COURTEVILLE.
C'est convenu.
(Il prend une prise et en offre à ses amis.)

MANDRIN, à part.
Tudieu! la belle tabatière! moi qui ai oublié la mienne justement... Attends... attends. (S'avancant vers le Procureur.) Si monsieur permettait...

COURTEVILLE, tendant la boîte.
Comment donc?
(Mandrin prend une prise en laissant une balle de plomb tenue par un crin dans la boîte que Courteville remet dans sa poche.)

COURTEVILLE, regardant au fond.
Mais voici monsieur le comte avec la jolie mercière et tous les petits-cousins et petites-cousines...

COURTEVILLE, regardant au fond.
(Au moment où Courteville s'éloigne vers le fond, Mandrin, qui tient le crin, le tire et la tabatière sort de la poche du financier.)

MANDRIN, à part.
Allons!... j'ai déjà la tabatière... à bientôt le financier!...

COURTEVILLE, revenant à ses amis.
Pour ne pas troubler ses plaisirs, messieurs, qu'il ne soit question devant lui ni du petit clerc... ni des renforts que nous avons à notre service... on cas d'attaque... et vive la joie!

TOUTS.
Vive la joie!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE CHAROLAIS, NICETTE, LES COUSINS et LES COUSINES.

CHAROLAIS.
Par ici, mesdemoiselles... par ici, mes amis!... (Apercevant de Courteville et les Seigneurs.) Ah!... charmante mercière... permettez-moi de vous présenter mon patron... monsieur Grosbouleau... le procureur, qui a daigné honorer cette petite fête de sa présence...

NICETTE, saluant ainsi que les autres. Bas à Charolais.
Ah!... c'est monsieur Grosbouleau, votre patron... monsieur Nicole... il est bien vilain!...

COURTEVILLE, bas à Charolais.
Que dit-elle?

CHAROLAIS.
Que vous êtes fort laid...
COURTEVILLE.
Ah! ah!... très-drôle!... Vous savez qu'il y a déjà une heure que nous vous attendons...

CHAROLAIS.
C'est que la petite ne voulait pas se décider à nous suivre, en ne voyant pas son futur avec nous!... J'avais beau lui dire que Mauricet nous rejoindrait ici... et qu'il m'avait chargé d'aller la prendre... en l'attendant...

COURTEVILLE.
Mais le père... le mercier du Chat qui pelote?

CHAROLAIS.
Il reste dans sa boutique jusqu'à midi... D'ici là?... (Aux Seigneurs.) Allons, messieurs, voilà une joyeuse partie, j'espère!... de jolies filles!... et pas de façons à prendre... Courteville, faites-nous servir à déjeuner là... bien vite... et du bon vin, vous entendez?

COURTEVILLE.
Je cours donner des ordres en conséquence. (Il sort.)

NICETTE, qui s'est promouée avec ses Cousins pendant ce temps, revenant à Charolais.
Mais avec tout ça, je ne vois pas Mauricet, monsieur Nicole!

CHAROLAIS.
Avant une demi-heure il sera ici, ma chère petite.

NICETTE.
C'est pourtant bien drôle qu'un futur se fasse attendre comme ça! pas vrai, mesdemoiselles?

TOUTES.
Oh! oui!...

CHAROLAIS.
Bah!... quand il sait que ses amis sont là pour le remplacer! Voyons, Nicette, est-ce que je ne remplace pas bien monsieur Mauricet, à votre avis?

NICETTE.
Dame!... pas tout à fait... monsieur Nicole... J'aime Mauricet, et vous... je ne vous aime pas...

CHAROLAIS.
Ça viendra.

NICETTE.
Comment, ça viendra!

CHAROLAIS.
Je veux dire... que... je serai si aimable avec vous, Nicette, que vous ne regretterez pas Mauricet.

NICETTE.

Ne pas le regretter... Mais si!... mais si!... Je le demande... je le veux, ou je m'en vas d'abord!

CHAROLAIS.

Eh! ne nous fâchons pas, encore une fois... puisqu'il va venir!

COURTEVILLE, qui a fait mettre le couvert.

Le déjeuner est servi!

CHAROLAIS.

A table donc, alors... (A part.) Et quand le vin lui aura un peu troublé la tête... quand la danse aura fait battre plus vivement son cœur et animé ses jolis traits... tadin! monsieur Mauricet... tomberiez-vous comme une bombe entre nous, alors, nous verrions bien si vous me l'enlèverez! (Prenant la main de Nicette.) Allons, Nicette, à table.

TOUS.

A table!

NICETTE.

Mais, Mauricet...

CHAROLAIS.

On vous le servira au dessert...

(Ils se placent à droite et déjeunent.)

LIMAÇON.

Routiou! tu ne verses plus; mon petit, tu n'as pas pitié de ton ami; Routiou, tu ne verses plus!

ROUTIOU.

Je suis si malade... Comme ça, père Limaçon, vous m'assurez que vous ne menerez à Montmartre, pas vrai?...

LIMAÇON.

Oui, dans un moulin?

ROUTIOU.

A âne?

LIMAÇON.

Non, à vent.

ROUTIOU.

Et quand que nous irons, demain?

LIMAÇON.

Non, tout de suite!

(Ils sortent.)

BALLET.

DES COUSINS ET DES COUSINES, DES GARDES-FRANÇAISES, ETC.

(Le ballet est terminé. Charolais, qui n'a cessé de lutiner Nicette pendant tout le déjeuner, est ivre.)

CHAROLAIS, se levant.

A nous, messieurs, maintenant, à nous... Dansons... dansons... Je veux danser, moi!

TOUS.

Dansons...

NICETTE.

Sans Mauricet!... Oh! cette fois, non!... non!... mille fois non!... Par exemple... je veux m'en aller, là...

CHAROLAIS.

T'en aller... Nicette... quand je t'aime... entends-tu!... et quand je veux que tu sois à moi!

NICETTE, effrayée.

Mon Dieu!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN; puis MAURICET, puis MANDRIN, voleurs.

(Courteville et les Seigneurs se sont placés, pour danser, au milieu de la scène avec les amis de Nicette.)

COURTEVILLE, très-gris.

Eh bien, on n'attend plus que vous, monsieur le comte.

CHAROLAIS.

Voilà... voilà.

NICETTE.

Monsieur le comte...

CHAROLAIS, à Nicette qui se débat.

Eh bien, petite folle, cesseras-tu de te défendre ainsi?... ne vois-tu pas qu'on danse sans nous!...

NICETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, monsieur!... Oh! je comprends tout à présent... Vous êtes un grand seigneur, vous vous êtes joué de moi... Et mon pauvre Mauricet... vous me l'avez tué peut-être!...

CHAROLAIS.

Tué!... pourquoi faire?... Ah! ah!...

COURTEVILLE.

Allons donc, monsieur le comte.

TOUS.

Allons...

(Ici l'on aperçoit au fond Mauricet accourant; il entre dans le cabaret et se perd dans la foule.)

CHAROLAIS.

Tu les entends... ils s'impatientent!... Viens donc!... Eh bien, oui... je suis un grand seigneur... je me nomme le comte de Charolais... et prends-y garde, enfant, ceux qui me bravent ou qui m'offensent...

NICETTE, s'enfuyant à gauche.

Ah!...

MAURICET, apparaissant derrière elle.

Vous les tuez... quand ils se laissent tuer, n'est-il pas vrai, monsieur le comte?

NICETTE, se jetant dans ses bras.

Mauricet!

MAURICET.

Oui, ma Nicette... Mauricet, ton amant, ton futur, ton mari, qui vient te sauver ou mourir avec toi... (Arrachant l'épée d'un des Assistants.) Allons, monsieur de Charolais, puisque vous vous êtes fait petit clerc, vous ne refuserez pas de vous battre avec moi, je pense!...

CHAROLAIS.

Me battre avec toi, moi!... Ah! ah! ah!...

MAURICET.

Pourquoi pas?... mais je vaudrais mieux que vous, vous le savez bien... car je suis un honnête garçon, et vous êtes un méchant homme... car je porte un nom honorable, et vous n'êtes qu'un faux grand seigneur, vous... un chevalier d'aventure... Les vrais nobles, ceux que tout le monde respecte, vous méprisent!...

CHAROLAIS, avec colère.

Ah!...

TOUS LES AMIS DE CHAROLAIS, voulant se jeter sur Mauricet.

Ah!...

CHAROLAIS.

Mais non!... non!... Arrêtez, vous autres... et que la danse continue!... je le veux... je le veux... entendez-vous?... (Allant à Mauricet.) Eh bien, oui, nous allons nous battre, drôle... et je vais te tuer... entends-tu?... puisque tu m'y forces... au bruit de cet orchestre qui devait si gaieusement célébrer tes fiançailles... Eh! eh!... Une épée... une épée...

SAINT-GERMAIN, apparaissant à droite.

Voici la mienne, monsieur le comte.

CHAROLAIS.

M. de Saint-Germain!...

SAINT-GERMAIN.

Je vous avais dit que vous me reverriez quelques minutes avant votre mort... mevoici!...

CHAROLAIS.

Mensonge que tout cela!... comédie!... J'accepte votre épée, monsieur... (Se retournant vers tous.) Eh bien!... pourquoi ces regards effarés... cette contenance abattue... Qu'y a-t-il de changé dans nos plaisirs, parce que deux épées sont sorties du fourreau!... Ne m'a-t-on pas entendu!... dansera-t-on quand je l'ordonne!... (La musique reprend, on se remet à danser. Charolais, à Mauricet.) Je t'attends, toi!...

MAURICET, repoussant Nicette.

C'est moi qui vous attendais, monsieur!

(Ils se mettent en garde. — Nicette a couru près du comte de Saint-Germain et se cache la figure dans ses bras.)

CHAROLAIS, se battant.

Tudieu!... à la bonne heure... voilà qui est bien de notre siècle, au moins!... Les rires et le grincement des épées s'entre-mêlant... le vin et le sang coulant à la fois... derrière nous la musique qui chante ses plus joyeux flonflons... là-bas, la gaieté, la folie!... la vie... et ici... (Dressé.) Ah!...

MAURICET.

La mort!... (Charolais tombe.)

SAINT-GERMAIN, regardant Charolais.

Je le lui avais prédit... Mais toi, pauvre France... toi qui possèdes pourtant encore bien des nobles cœurs, qui donc te sauvera de l'orgie et de la bonte où l'on t'a jetée?

MAURICET.

Dieu, monsieur, Dieu qui veille sur la France!

TOUS LES SEIGNEURS.

Ah! vengeance!... vengeance... à mort le petit clerc!...

SAINT-GERMAIN, se mettant devant Mauricet.

Qui donc ose menacer celui que la main de Dieu a conduit?...

COURTEVILLE, aux Seigneurs.

Laissez!... laissez!... ne nous mêlons pas de ça... J'ai un moyen de punir ce drôle sans faire la besogne nous-mêmes... (Criant.) Y a-t-il des bons vivants ici!...

MANDRIN, paraissant dans l'orchestre.

A moi, les bons vivants!...

LES VOLEURS.
 A Mandrin!...
COURTEVILLE.
 Mandrin!... Je suis perdu!...
UN SEIGNEUR.
 Mandrin!... A moi les gardes-françaises!... sus aux voleurs!
 (Les Femmes se sauvent en poussant des cris.)
MAURICE.
 A moi les petits-cousins, et sus aux gentilshommes!
 (Le Seigneur s'élançe avec les gardes-françaises contre les voleurs. — Pèhé-mèle général. — Coups de pistolet et d'épée. — Maurice et les Cousins se sont mis de la partie. — Nicette se tient toujours contre le comte de Saint-Germain.)

ACTE III.

DIXIÈME TABLEAU.

1795.

LES SOUVENIRS.

Une boutique (praticable), celle de Jeanne Mahelin, attenante aux maisons qui forment la droite du théâtre. — A gauche, une espèce de bicoque (également praticable). Cette boutique est abandonnée. Une affiche apposée dessus indique qu'elle est à vendre. — Elle porte une botte pour enseigne, et pour indication de propriétaire, un nom à demi effacé. — On voit au loin les murs et la prison du Temple. — L'action de ce tableau se passe dans l'hiver de l'an III. Il fait déjà nuit. — La neige tombe à gros flocons.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, CYPRIEN, ENFANTS DE PARIS, LE PETIT ANTOINE,
 puis **JEANNE MAHELIN.**

Au lever du rideau, on voit passer au fond du théâtre, et sur une butte de neige établie, Cyprien, Charles et leurs camarades. — Quelques Bourgeois traversent. — Peu à peu, ils deviennent de plus en plus rares. — Le petit Antoine, le second fils de Jeanne Mahelin, est assis sur une borne touchant à la maison de sa mère. — L'Enfant a les yeux attachés sur une petite leur qui glisse au travers des barreaux de l'une des croisées de la prison, qui, par la position de la lune, se trouve complètement dans l'ombre. — La boutique de Jeanne Mahelin, déserte au commencement du tableau, n'est éclairée que par une petite lampe éclairant faiblement les objets étalés çà et là, tels qu'habits, objets de curiosité, etc. — Dans un coin, à droite, sont des jouets d'enfant à demi brisés. — Au fond, à gauche, on voit un grand coffre vermoulu. — Le reste du théâtre est éclairé par une lanterne. — Effet de neige au clair de lune. — Un Ouvrier est sur la butte de neige.

CHARLES, le faisant tomber.

Allons, à bas, vieux!

(Il monte sur la butte.)

CYPRIEN, le détrechant.

A moi, maintenant!... C'est l'histoire du jour; un clou chasse l'autre... (Tous les Ouvriers le tirent pour le déloger. Cyprien saute à terre.) Ah! j'ai assez régné...

CYPRIEN, à l'Enfant toujours plongé dans sa rêverie.

Eh! là-bas, petit Antoine, tu vas geler si tu restes là!... Viens donc jouer avec les grands!

(L'enfant ne bouge pas.)

CHARLES, revenant à son tour.

Ah bien oui! il ne quitterait pas sa borne pour un jambon!

CYPRIEN, le considérant de loia.

Ce pauvre petit! Est-ce drôle qu'il soit comme ça dans les humeurs noires depuis un an, depuis le jour où...

CYPRIEN, lui mettant la main sur la bouche.

Chut! ne parlons pas politique, c'est défendu!

CYPRIEN, à lui-même.

C'est pourtant vrai que, depuis un an, il n'y a que ses yeux qui ont parlé...

CHARLES.

Et je dis qu'ils n'ont pas une conversation gaie. Il s'éteindra comme ça, vois-tu, ce petit, si on le laisse faire.

CYPRIEN.

T'es bon, toi! on ne peut lui rendre ceux qu'il regrette.

CYPRIEN, secouant la neige.

C'est égal! ça pince dure tout de même.

CHARLES.

Avec ça que tu t'es mis en été, toi!

CYPRIEN, ataquant son ami pour battre la semelle.

Je ne m'y suis pas mis; t'es bon, toi! j'y suis resté.

CHARLES.

Mais comment que tu fais donc pour être vêtu aussi légèrement par un temps pareil?

CYPRIEN.

Comment je fais? Eh parbleu! je gèle!

(Ils s'arrêtent. Les autres continuent leur jeu.)

CHARLES.

Ah! on se souviendra de l'hiver de 1793!

CYPRIEN.

De l'an III, s'il te plaît.

CHARLES.

Ah bah!... aujourd'hui, on parle à peu près comme on veut.

CYPRIEN.

Oui... et on mange à peu près comme on peut.

CHARLES.

Peux-tu, toi?

CYPRIEN.

Pas trop!... mais enfin, j'essaye. Ah! dame, dans l'ébénisterie le travail ne va pas fort. Les commandes nouvelles ne viennent pas, et celles qu'on avait, on vous les laisse pour compte... si bien que la mère et moi, nous nous sommes chauffés avec...

CHARLES.

Vraiment?

CYPRIEN.

Oui, mon vieux Charles, toi de Cyprien! nous avons tout brûlé: les secrétaires, les commodes. Tiens, pas plus tard qu'avant-z-hier, nous avons fait la cuisine avec une table de nuit.

(Les autres se sont rapprochés. Tous rient.)

CHARLES, riant plus fort que tous les autres.

Sommes-nous sans cœur de rire comme ça!

CYPRIEN.

Ah! que veux-tu? les enfants de Paris, ça rit toujours et de tout. Et d'ailleurs, c'est qu'on ne peut pas pleurer à c't'heure, les larmes gèlent tout de suite. Et puis, bah!... l'avenir se colore, comme on dit à la comédie.

CHARLES.

C'est-il vrai qu'on vient de décréter des écoles primaires où ce que le peuple pourra apprendre un tas de belles choses?

CYPRIEN.

Oui-dà que c'est vrai, et qu'on a voté aussi des pensions pour les hommes de lettres.

CHARLES, avec admiration.

Cré coquin!... mais alors, dis donc, faisons-nous hommes de lettres.

CYPRIEN, avec dignité.

Ah! pas encore. Si le travail ne revient pas, il sera toujours temps. (A l'enfant.) N'est-ce pas, eh! l'endormi? (l'enfant prend les mains.) Quel drôle de petit bonhomme! il est à moitié gelé! Allons, rentre donc.

JEANNE, dans la coulisse de droite.

Antoine! Antoine!...

CYPRIEN, à l'Enfant.

Tiens, v'la la mère qui t'appelle!... qu'est-ce que tu regardes là? c'est donc ben joli cette lumière qui brille dans le Temple? (l'enfant essuie ses yeux.) Eh bien, voyons, faut pas pleurer pour ça.

CHARLES, bas à Cyprien

Je crois qu'il est imbécile.

CYPRIEN, de même.

Oh! il est en route.

(Les autres Ouvriers se dispersent peu à peu.)

JEANNE, paraissant dans la boutique.

Antoine! Antoine! (Elle ouvre la porte de la rue. L'apercevant.) J'en étais sûre! (Prenant l'Enfant dans ses bras.) Méchant petit ange, tu veux donc te faire mourir? (L'Enfant fait signe que oui. Jeanne a pari en essuyant une larme.) Toujours! toujours! et à cet âge-là. Oh! c'est à vous rendre folle. (A l'Enfant.) Allons, mon enfant chéri! il faut rentrer à la maison, voilà l'heure du souper. Viens! viens!... (Elle l'emmène doucement. L'Enfant s'éloigne en regardant toujours sa chère lumière.)

CYPRIEN, arrêtant Jeanne sur le seuil de la boutique.

A propos, dites donc, mère Mahelin, et votre autre fils, le soldat?

JEANNE.

Mon Joseph! merci, Cyprien; sa blessure va bien. — Il veut même rejoindre son régiment... Et il est sorti pour ça.

CYPRIEN.

Ah! il paraît qu'en Espagne il faisait plus chaud qu'ici, même que Joseph est ben heureux d'en être sorti encore comme ça.

JEANNE.

Oui!... et chaque jour j'en remercie le bon Dieu... Au revoir, Cyprien! au revoir!

CYPRIEN.

Au revoir, mère Jeanne.
(Jeanne entre dans la boutique avec l'Enfant et disparaît dans l'arrière de la maison.)

SCÈNE II.

CYPRIEN, CHARLES, puis DAZINCOURT, MOLÉ, SAINT-PHAL
et LOUISE CONTAT.

CYPRIEN, à Charles.

Ah! ah! v'là la neige qui redouble. — Les amis sont partis, je crois que nous ferons bien de les imiter. Viens-tu dîner chez nous?

CHARLES.

Chez vous...

CYPRIEN.

Oui, à l'infortune du pot. (riant.) Allons, tiens, je vas te mettre à ton aise... Tu apporteras ton plat, — ça fait qu'il y en aura un!

CHARLES, le pensant.

Farceur! (ils remontent.)

CYPRIEN, regardant à la cantonade.

Tiens! qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là, tout là-bas? Il me semble que je les reconnais.

CHARLES.

Et moi aussi.

CYPRIEN.

Mais oui, je les ai vus quelque part.

CHARLES.

Moi, je les ai peut-être vus ailleurs, mais je les ai vus pour sûr.

CYPRIEN.

Ah! j'y suis! c'est des acteurs de la Comédie-Française.

CHARLES.

Où, de ceux qu'avaient été mis en prison, il y a un an.

CYPRIEN.

C'est ben eux. — Ils viennent par ici. — Monsieur Molé, monsieur Saint-Phal et madame Contat, la Suzanne de Figaro. — Une fière femme, va! et que j'ai joliment applaudie!...

CHARLES.

Et moi, donc!... Par exemple, je ne sais pas si elle m'a entendu, j'étais si haut!

CYPRIEN, lui montrant l'auvent de la boutique de Jeanne.

Eh bien, viens, — aujourd'hui nous serons aux premières loges.

(Ils s'abritent sous l'auvent à droite. — Dazincourt, Molé, Saint-Phal et Louise Contat entrent du même côté. — Ils sont tout couverts de neige.)

CONTAT, qui donne le bras à Dazincourt.

Venez donc vite, Molé!

MOLÉ, entrant.

Là, là, ma chère petite Contat, croyez-vous donc que mes débuts dans *Britannicus* datent d'hier!

DAZINCOURT, serrant la main de Contat.

Nous sommes vieux, Elmire!

CONTAT, retirant sa main.

Taisez-vous, valet Tartuffe. (Se plaçant sous l'auvent de l'échoppe à droite.) Je vous en prie, messieurs, laissons passer l'avalanche. (Se secouant.) Je suis traversée de neige!

SAINT-PHAL.

Et moi, pénétré de joie!... La liberté! c'est si bon, quand on en a été longtemps privé! Aussi, depuis huit jours que nos fers sont tombés, je ne suis pas rentré chez moi... J'ai battu tout Paris!

CONTAT.

Mauvais sujet!

SAINT-PHAL.

Tiens, je me rattrape!

CONTAT.

C'est qu'il ne passe pas le moindre fiacre!

DAZINCOURT.

Parbleu! c'est aujourd'hui que madame de Staël n'ouvre ses salons, et ses invités ont mis en réquisition jusqu'aux vinaigrettes.

MOLÉ, tirant sa montre.

Et c'est qu'il est huit heures!

DAZINCOURT.

Eh bien! nous ne jouons qu'à dix!

CONTAT.

D'ailleurs, le public nous a bien attendus onze mois, il peut bien nous attendre une demi-heure de plus!

SAINT-PHAL, lisant l'écriteau de la maison.

Ma chère Contat, regardez donc là, auprès de votre tête!

CONTAT.

Qu'y a-t-il?

SAINT-PHAL, lisant.

Maison à vendre!

CONTAT.

Eh bien?

SAINT-PHAL.

Eh bien! eh bien! je l'achète et demande à la visiter.
(Il pèse sur la porte, qui cède.)

CONTAT.

Oh!...

SAINT-PHAL, rient.

Voilà un abri!

DAZINCOURT.

Et une effraction!

SAINT-PHAL.

Bah!... puisque je l'achète!...

(Ils entrent. Saint-Phal ouvre les volets.)

CONTAT.

Ah! mon Dieu! mais c'est meublé!...

DAZINCOURT.

C'est, ma foi, vrai!

SAINT-PHAL, faisant les honneurs.

Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi, mais j'arrive de la campagne, et mes gens ont tout laissé en désordre ici...

CONTAT, rient.

Ils ont même laissé des boîtes sur le buffet!... Ah! mon Dieu!... mais ils en ont même laissé partout...

MOLÉ, en dehors.

Jusque sur l'enseigne!

CONTAT.

Mais où sommes-nous donc ici?

SAINT-PHAL.

Chez un cordonnier, je pense. (Pouffé en dehors, à Molé.) Molé!... toi qui as de bons yeux, le nom, je te prie, de ce fonctionnaire?

MOLÉ.

Ah! on ne peut pas voir; il n'en reste que la première note.

CONTAT.

La première note?

MOLÉ.

Où... et c'est un si.

(Tous rient.)

SAINT-PHAL, sortant.

Ah! mais, ce n'est pas naturel, et j'aime assez à savoir chez qui je suis.

CYPRIEN, qui s'est avancé.

Monsieur Saint-Phal, je vous le dirai, si vous voulez.

SAINT-PHAL.

Eh bien?

CYPRIEN.

Vous êtes chez le cordonnier nommé... Simon...

(Il dit le nom à voix basse.)

SAINT-PHAL, avec horreur.

Chez ce monstre... (Appelant.) Contat, Dazincourt, sortez!... ne restez pas dans cet antre!... il y a là de la boue et du sang...

DAZINCOURT, sortant avec Contat.

Oh! je comprends!...

MOLÉ.

Mais ce nom?...

CYPRIEN.

Ah! je vas vous dire: c'est le peuple, le vrai! qui l'a effacé... après avoir chassé le maître de l'établissement... on voulait même le tuer.

SAINT-PHAL.

Pourquoi ne l'a-t-on pas fait?...

CYPRIEN, naïvement.

On n'a pas eu le temps, monsieur.

SAINT-PHAL.

Mais alors, pourquoi a-t-on laissé debout ce souvenir infâme?... Attendez, je l'effacerai, moi...

(Depuis un instant, quelques Hommes du peuple qui passaient se sont attroupés.)

SAINT-PHAL, à la foule.

Mes amis, cette maison m'appartient, car je le jure ici, je la payerai, s'il le faut, de tout ce que je possède... Maintenant, vous avez froid et le bois vous manque, eh bien! en voilà. (Il arrache un panneau de la boutique.) Aidez-moi, mes amis, le feu purifie tout...

(Tous l'imitent, on démolit la maison. — Quelques instants auparavant, Jeanne était revenue dans sa boutique. Attirée par le bruit, elle ouvre sa porte. Contat, effrayé, se précipite dans la maison.)

CONTAT.

Ah! madame, permettez-moi...

JEANNE.

Entrez! entrez!...

MOLÉ, à Saint-Phal.

Imprudent!

SAINT-PHAL.

Bah! j'ai écouté mon cœur, et j'ai bien fait... vois-les plutôt!

(Il lui montre les Hommes du peuple qui démolissent gaiement l'échoppe.)

DAZINCOURT, ému, à Saint-Phal.

Merci, Saint-Phal! merci pour ma pauvre élève de Trianon!

CYPRIEN, chargé de bois.

Eh ben, les amis, j'espère que voilà de quoi faire bouillir la marmite!

CHARLES.

Oui... Il ne manque plus que de quoi l remplir.

DAZINCOURT.

Elle ne restera pas vide... Tenez! tenez!...

(Il leur offre de l'argent.)

CYPRIEN, refusant.

Ah! pardon, monsieur Dazincourt, mais...

DAZINCOURT, suppliant.

Allons!... allons!... je pourrais être votre père...

CYPRIEN, ému.

Eh ben, c'est gentil, ça... et nous acceptons... nous vous remercions ça en bravos...

SAINT-PHAL.

Ah bien, j'en veux aussi, moi... Alors, je paye le vin. (Il leur donne aussi de l'argent.) Allez, allez, mes enfants! et buvez tous au repos de la France!...

CYPRIEN.

Soyez tranquille, monsieur Saint-Phal!... Allons, les amis!... en route.

TOUS.

En route!

(Ils sortent gaiement.)

SCÈNE III.

DAZINCOURT, MOLÉ, SAINT-PHAL, CONTAT, JEANNE MAHELIN.

MOLÉ, entrant chez Jeanne avec Dazincourt et Saint-Phal; à Jeanne. Excusez-nous, madame...

JEANNE.

Vous êtes chez vous, messieurs.

MOLÉ.

Merci... (A Saint-Phal.) C'est égal, mon cher Saint-Phal, tu pourrais bien nous avoir attiré une méchante affaire.

SAINT-PHAL.

Bah! bah!... Dieu merci! on commence à penser un peu tout haut; et d'ailleurs, encore une fois, moi je payerai ma maison; et je connais des gens qui n'y ont pas mis tant de conscience... car en nous arrêtant au théâtre, ils ont arrêté aussi nos costumes et nous ne les avons jamais revus.

DAZINCOURT, qui furetait dans la boutique, pousse un cri de surprise.

Ah! mais le diable m'emporte!... c'est mon costume de Carlin.

MOLÉ, de même.

Eh! parbleu! en voici un autre qui est de ma connaissance...

CONTAT, qui a fureté à son tour.

Et moi, messieurs,

(Déclamant.)

Je reconnais, je crois, le fichu de Suzanne, Que ce jour-là chiffonnait Chérubin!

(Tous rient.)

SAINT-PHAL.

Quelle rencontre!...

CONTAT.

C'est extraordinaire!...

JEANNE.

Oh! pardonnez-moi, madame, c'est bien simple au contraire... car tout vient ici un jour ou l'autre.

SAINT-PHAL, riant.

Oui... c'est le cimetière de la mode.

(Eu ce moment, un Homme qui s'est dirigé vers la maison de Jeanne heurte à la porte.)

JEANNE.

Entrez...

(L'Inconnu entre. — Il est vêtu simplement, mais avec distinction.)

L'INCONNU.

Madame Jeanne Mahelin, je vous prie ?

JEANNE.

C'est moi, monsieur...

(L'Inconnu s'incline, puis il échange un salut avec les autres.)

SAINT-PHAL.

Ma chère madame Mahelin, vous êtes en affaires, nous vous laissons...

CONTAT.

Merci de votre hospitalité!...

JEANNE.

Madame... messieurs...

(Elle les reconduit jusqu'à la porte.)

CONTAT.

La neige a un peu cessé, messieurs, hâtons-nous!

SAINT-PHAL, riant.

Pourquoi?... Eh! mon Dieu, après tout, vous en seriez quitte pour jouer Célémène en poudre...

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE IV.

JEANNE, LE COMTE DE LAROCHEFERTÉ.

JEANNE, qui est rentrée et a refermé la porte; à l'Inconnu, en lui offrant une chaise.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

LE COMTE.

Je vais vous le dire. Vous ne vous moquerez pas de moi, n'est-ce pas?

JEANNE.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Ma bonne dame, vous saurez d'abord qu'il y a quinze ans que j'ai quitté la France, mon pays, et qu'il y en a sept que je n'ai reçu de nouvelles de mes parents, de mes amis. Je serais bien venu en chercher plus tôt, mais je les attendais toujours, et puis, en France, le sol tremblait alors, et on a le pas mal assuré à quatre-vingts ans, madame...

JEANNE.

Je ne comprends pas...

LE COMTE.

Madame, je suis le comte de Larochefermé, et peut-être, à cette heure, le dernier de ma famille... Oui, le dernier, sans doute, car j'ai frappé en vain à la porte de chacune de ces somptueuses demeures où s'était écoulée la moitié de ma vie... sur le seuil de chaque porte, j'ai rencontré un étranger qui n'a pas su me dire ce qu'étaient devenus les anciens maîtres... J'ai parcouru les appartements déserts, et je n'ai rien retrouvé pour reconstituer un passé évanoui, rien que je pusse presser sur mes lèvres en souvenir de ceux-là qui ne sont plus!... Mais quelqu'un qui m'avait vu pleurer m'a envoyé chez vous, en me disant que vous aviez recueilli les épaves de tous les naufrages, les débris de toutes les tourmentes... M'a-t-on trompé, madame?

JEANNE.

Non, monsieur, non... on vous a dit vrai, au contraire... Et je vois que j'avais bien raison de le faire... Que voulez-vous, monsieur, je sentais là qu'un jour ceux qui resteraient seraient bien aises de retrouver quelque trace de ceux qui seraient partis...

(Le Comte lui serre la main.)

JEANNE.

Et c'était pas une question de commerce!... Non, là, vrai!... foi de Jeanne!... Ce que j'en ai fait, c'a été par reconnaissance pour quelques pauvres créatures qu'avaient été ben bonnes pour moi et pour mon petit Antoine.

(Elle soupire.)

LE COMTE.

Vous soupirez?...

JEANNE.

Oui, monsieur, et il y a de quoi, allez!... Figurez-vous un pauvre petit être de treize ans à peine, qui, par grand chagrin, est tombé en telle consommation, qu'il n'a pas dit deux paroles depuis un an, et qu'il s'éteint de jour en jour.

(Elle pleure.)

LE COMTE.

Ah!...

JEANNE.

Ce grand chagrin l'a tellement frappé qu'il l'a rendu quasi fou... Oui, il y a des moments... et voyez-vous, monsieur, le pauvre ange mourra dans un de ces moments-là!...

LE COMTE.

Mais l'origine de ce chagrin?...

JEANNE, à voix basse.

Ah! je vas vous dire: mon petit était le filleul d'une grande dame, qu'était placée ben haut!... ben haut!... ainsi que son époux!...

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien!... un jour ils se sont tués en tombant.

JEANNE.

(Elle essuie une larme.)

Je vous comprends!...

LE COMTE.

JEANNE.

Le hasard avait été cause de ce grand bonheur, qu'est devenu depuis la source de tous mes chagrins... Cette dame passait un jour dans le village où j'étais chez la mère de mon mari. Elle avait voulu s'arrêter un instant dans notre petite église pour remercier le bon Dieu de quelque chose d'heureux qui venait de lui arriver, et il se trouva que mon enfant y entraît en même temps qu'elle... Alors la grande dame voulut que sa joie se répandit un peu sur les autres, et c'est comme ça qu'elle est devenue la marraine du petit... Si ç'avait été une fille, il paraît qu'elle l'aurait appelée Marie... C'était un garçon, elle l'appela...

Antoine...

LE COMTE.

JEANNE.

Trois ans après, étant revenue à Paris alors, la grande dame eut à son tour un nouvel enfant, un garçon aussi, qui depuis ce jour s'éleva quasi à côté du mien; si bien qu'ils en étaient venus à s'aimer quasi tout comme s'ils avaient été du même sang, de la même mère... Le fils de la grande dame donnait à mon petit tous ceux de ses joujoux qui lui faisaient envie... Et, (lui montrant les jouets brisés jetés dans un coin.) tenez, monsieur, v'là encore des restes des beaux jours... Il l'emmenait partout avec lui, et une fois même... Oh! mais, tenez, monsieur, pardon, je vous ennuie peut-être?...

LE COMTE.

Moi, brave femme!... mais ne suis-je pas venu chercher ici des souvenirs de ceux qu'j'ai aimés?

JEANNE.

Et vous les aimiez tous, n'est-ce pas?... l'innocent aussi?

LE COMTE.

Oui... et je les ai tous pleurés! Continuez...

JEANNE.

Un jour donc... Et, tenez, vrai, c'est triste et curieux, ça, chez un enfant... on l'avait emmené à une fête chez la grande dame... on jouait une comédie dans laquelle la grande dame elle-même avait un rôle... Ça s'appelait le *Mariage de Figaro*... vous savez? Il y a là dedans une marraine avec son filleul qui l'adore... et puis, ils sont séparés, je ne sais plus... Tant il y a que ça avait frappé mon petit Antoine, et que, depuis... qu'il est séparé de sa marraine, il se rappelle toujours cette soirée-là, et que tous les jours, à la même heure, il est encore plus triste et plus souffrant que la veille, et que sa pauvre tête déménage, et qu'enfin, je le sens, il fait un pas de plus pour se rapprocher de ceux qu'il aimait tant... Ça a été ben long mon récit, pas vrai, monsieur? mais c'est fini... Et tenez, monsieur... (Elle lui ouvre le coffre.) v'là mes saintes reliques...

LE COMTE.

Merci!...

(Tous deux se penchent sur le coffre.)

JEANNE, prenant tout à tour divers objets.

Tout ça est étiqueté... vous trouverez tout de suite... Il y a des petits riens qu'ont de ben grands noms, allez... Tenez, v'là un chapelet qu'a appartenu à une sainte. (Lui montrant le nom.) L'avez-vous connue?

LE COMTE, avec émotion.

Oui... oui... elle aussi est montée au ciel!

JEANNE.

Ce chapeau que vous voyez, je l'ai ramassé dans le Champ-de-Mars, un onze novembre!... il pleuvait bien fort, je m'en souviens... je tremblais de froid... Tenez, ces tablettes-là... il y a dessus des vers commencés, qui ne seront jamais finis.

LE COMTE, qui a pris un livre, poussant un cri de joie.

Ah!

JEANNE.

Ce livre?...

LE COMTE, avec émotion.

Ce livre a vu prier ma mère. (Il baise le livre.)

(Joseph, en uniforme de soldat de la République, entre gaiement dans la boutique.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Me v'là, la mère!...

Quelqu'un!

LE COMTE.

(Il ferme vivement le coffre.)

JEANNE.

Mon autre fils, monsieur.

JOSEPH.

Pardon, monsieur... Oh! ne vous dérangez pas. (Rouvrant le coffre.) J'connais le reliquaire, et je le respecte... Beaucoup déjà y sont venus chercher leur cœur... Tâchez donc à votre tour d'y trouver le vôtre.

LE COMTE.

Je l'y ai trouvé déjà. (Il montre le livre.)

JOSEPH.

Tant mieux! c'est bon les souvenirs, je sais ça... moi, j'en ai un dans l'épaule!... et je l'aime, allez...

JEANNE.

Eh bien, mon enfant?

JOSEPH.

Eh bien, ma mère, dans quelques jours j'aurai ma feuille de route... alors, le sac au dos, un bon baiser aux lèvres, et en avant!... Soyez tranquille, la mère, il se passera encore du temps avant que les autres viennent chez nous... Ça ne sera que quand ils nous auront tous avalés, et il faudra d'abord qu'ils nous mâchent. (Au Comte.) Faites excuse, monsieur, ça ne vous fâche pas ce que je dis là?

LE COMTE, lui tendant la main.

Au succès de nos armes, mon ami!

JOSEPH, prenant la main qu'on lui présente.

Je le vois, vous êtes un vrai dans votre genre, comme moi un pur dans le mien. Quand la patrie est tranquille, les têtes peuvent différer de cocardes, mais quand elle est menacée!... oh! n'est-ce pas que quand elle est menacée, tous les cœurs ne doivent plus avoir qu'un même drapeau?

LE COMTE.

Oui... oui...

JOSEPH.

Touchez là, monsieur! touchez là.

(Il se serrent la main de nouveau. — L'heure sonne au loin. — L'Enfant sort de la chambre à pas lents et vient s'accroupir tristement au milieu de ses jouets.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ENFANT.

JEANNE, l'apercevant.

Ah!...

JOSEPH, au Comte.

Ah! c'est le petit frère!... Pauvre enfant! v'là son heure critique!... il ne nous voit pas, il ne nous entend pas!

(Jeanne s'assied la tête dans ses mains. — Joseph et l'Inconnu observent. — L'orchestre joue les premières notes de l'air qui suit. — Pendant ce temps, l'Enfant semble rassembler ses souvenirs; il porte sa main à ses yeux, puis continue mélancoliquement l'air commencé.)

L'ENFANT.

J'avais... une marraine...
Que mon cœur, que mon cœur a de peine...
J'avais une marraine
Que toujours adorai...

(L'orchestre continue.)

JOSEPH, au Comte.

C'est cette chanson qu'il a retenue... toute son âme est là dedans aujourd'hui.

L'ENFANT, reprenant.

Je veux... traîner ma chaîne...

(Reprise de l'orchestre.)

JEANNE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu!

L'ENFANT, de même.

Mourir de cette peine,
Et non m'en consoler...

(Les larmes étouffent sa voix.)

JEANNE, s'élançant et le prenant dans ses bras.

Mon enfant! mon enfant chéri... tais-toi!... tu me déchires le cœur...

LE COMTE, à part.

Le pauvre petit a résumé en lui toutes les douleurs des mauvais jours.

JEANNE, avec des sanglots.
Oh! je le vois bien... mon pauvre petit ne guérira jamais!

JOSEPH, frappé d'une idée.
Jamais!... Eh bien, si... et c'est moi qui le guérirai!... J'ai mon idée!... oui, et tenez, suivez-moi bien... Le pays aussi était tombé en mélancolie et en rêverie noire... Il tremblait et il pleurait comme le petit frère... Mais un jour, les larmes se sont séchées et le courage est revenu, et l'on s'en est allé en chantant aux frontières!... Et qu'a-t-il fallu pour ça?... un cri, un seul!... La patrie est en danger!... Et ce cri-là a réuni toutes les âmes!... et en un jour les enfants sont devenus des hommes!...

Eh bien?...

JEANNE.
JOSEPH
Eh bien!... je vous le dis : j'ai mon idée!... (À l'Enfant.) Viens, petit... viens là, sur mes genoux, et écoute-moi... Allons, regarde-moi bien en face!... (L'Enfant le regarde.) Veux-tu être soldat?... soldat comme ton grand frère?... Hein! tu ne comprends pas? Est-ce que tu ne me reconnais pas, dis, mon petit Antoine?... (Il rembrasse.) Eh bien! voyons, reconnais-tu ta mère, la vieille Jeanne que v'la?... Oui, n'est-ce pas?... Ah! alors il faut que tu viennes avec moi... sans ça, vois-tu, il y a des méchants qui viendront la chercher... Ils te l'ôteront comme d'autres t'ont ôté ton ami... tu sais bien celui avec qui tu jouais?... (L'Enfant le regarde.) Et tu ne la verras plus... tu ne verras plus ta mère, car elle sera morte!... Comprends-tu?... morte!...

L'ENFANT, avec effroi.
Comme marraine!...

JOSEPH, vivement.
Oui... oui, comme marraine!...
(L'Enfant se retourne, aperçoit Jeanne qui lui tend les bras et s'y précipite, poussé par Joseph.)

L'ENFANT, avec un cri.
Maman!...

JEANNE, pleurant de joie.
Ah!...

JOSEPH, joyeux.
Je savais bien, moi... Toujours ce cri qui fait des miracles : La patrie est en danger!... et la patrie d'un enfant, c'est sa mère!

JEANNE, folle de joie.
Mon ange adoré!... comme il me regarde!... O mon Dieu! je vous remercie!...

JOSEPH.
Laissez faire, allez!... il viendra avec moi... On accordera ça au fils, au frère d'un soldat... Ça sera un privilège, soit... Eh bien! après tout, il y en a encore en cherchant bien... Il viendra avec nous le petit... on lui fera battre la charge pour s'étourdir, et il guérira tout à fait un beau jour de victoire!...

JEANNE.
Oh! il guérira peut-être sans ça...

LE COMTE, à Joseph.
Vous m'avez ému, monsieur. Et maintenant vienne un grand capitaine, et avec des cœurs comme vous, il pourra conquérir le monde.

(Il lui tend la main.)

JOSEPH.
Adieu, monsieur... Et quand vous aurez encore besoin d'un souvenir... souvenez-vous de la mère!...

LE COMTE.
Merci... et adieu!...

(Il s'éloigne par la droite. — On entend aussitôt un tumulte à gauche, et Cyprien et Charles arrivent avec les Ouvriers du commencement.)

JOSEPH.
Qu'est-ce que c'est que ça? (A Cyprien qui entre.) Qu'y a-t-il donc?

CHARLES.
Il y a du bruit. Les Sections veulent faire des farces, et la Convention est dans ses petits souliers!

JOSEPH.
Eh bien, qu'elle se défende!

CHARLES.
C'est ce qu'elle va faire. Il y a déjà des troupes dans les rues de l'Échelle et de Rohan, sur le pont Neuf, sur le pont Royal... C'est amusant...

JOSEPH.
Et celui qui commande?...

CYPRIEN.
Nous l'avons vu passer tout à l'heure à cheval. C'est un petit

qui a les joues creuses et les yeux perçants. On dit que c'est lui qui a pris Touton.

JOSEPH.
Le général Bonaparte, alors.

Tu le connais?

JOSEPH.
Oui, que je le connais, et un jour, voyez-vous, le monde entier le connaîtra... Oui... oui, je le sens là, le petit officier d'artillerie ira loin; et comme j'aime à marcher, je vas lui emboîter le pas!... La mère, mon sac, mon fusil!...

JEANNE.
Ton sac... ton fusil... Pourquoi faire?

JOSEPH.
Parce que j'avais encore quelques jours de congé; mais j'en fais cadeau au général Bonaparte.

JEANNE.
Mon Dieu!... mon Dieu!... vous m'en avez rendu un, et vous me prenez l'autre!...

JOSEPH.
Eh bien! la mère, quand le petit sera grand, il prendra ma place et je prendrai la sienne... Oh! je reviendrai. Au revoir, les amis; je m'en vais apprendre à devenir maréchal de France!...

CYPRIEN.
Au revoir... Pas encore... Nous allons te faire la conduite.

JOSEPH.
Eh bien alors, en avant!...

(Ils sortent tous. Des nuages remplissent la scène.)

ONZIÈME TABLEAU.

1805. LES DEUX EMPIRES. 1855.

LES NÉES.

Des nuages montant du dessous et descendant du cintre ont couvert la scène, au premier plan. On entend une musique sombre et terrible retentir derrière cette sorte de voile jeté sur Paris. A ce moment, à gauche du spectateur, porté par un nuage plus sombre que les autres, paraît le mauvais Génie, la tête dans ses mains et comme endormi. Un coup de tam-tam annonce son apparition. Une fanfare le réveille.

LE MAUVAIS GÉNIE, se relevant lentement.

Je m'étais endormi sur la pierre d'une tombe, en même temps que le dix-huitième siècle à l'agonie s'éteignait dans le chaos... et voilà qu'un bruit éclatant comme le son d'une fanfare de victoire vient de m'arracher au sommeil... Ma tâche n'est-elle donc pas achevée; et Paris, cette fière cité à laquelle j'ai voté une haine mortelle... Paris, où depuis si longtemps tour à tour j'ai fauché tant de grands hommes, brisé tant de grands cœurs, anéanti tant de grandes choses... Paris renaîtrait-il des cendres où je le croyais enseveli!... Paris, enfin, ne serait-il plus à Satan, à qui je l'avais donné!...

LE BON GÉNIE, paraissant à droite, porté sur un nuage d'azur.
Tu mens, maudit!... tu n'as jamais donné à ton maître que les fruits de ta haine... Paris, l'asile de toutes les gloires, le foyer de toutes les pensées, ne peut jamais être au mauvais Ange. Paris appartient à Dieu, et Dieu n'abandonne pas sa ville bien-aimée!

LE MAUVAIS GÉNIE.
Ah!... ah!... toi encore, Fréida!... Je te croyais envolée vers le ciel sur un nuage de larmes... Et tu me dis que Dieu s'occupe encore de notre antique Lutèce?...

LE BON GÉNIE.
Oui... car ce Dieu dont tu as toujours douté, toi, et que moi j'ai toujours béni, te condamne — c'est ta punition avant de retourner au néant — à assister d'ici à son œuvre sublime. Regarde!... regarde donc, maudit!... et prosterne-toi devant celui que le Tout-Puissant a envoyé au monde pour le remplir de son nom, en faisant la France, sa patrie, plus grande, plus riche et plus glorieuse que jamais!

(Les nuages se sont écartés lentement, et, dans le cadre qu'ils forment en se retirant, on aperçoit l'intérieur de la maison de Bonaparte, rue Chantereine.)

LE MAUVAIS GÉNIE, avec un cri de rage.

Ah!... Quel est donc cet homme?...

LE BON GÉNIE.

Bonaparte!... Napoléon!

DOUZIÈME TABLEAU.

LA MAISON DE BONAPARTE.

Le bon Génie et le mauvais Génie demeurent immobiles, chacun sur le nuage qui le porte, assistant en silence, comme les statues d'un monument, au tableau qui va suivre. — L'intérieur de la maison de la rue Chantereine, qui est représenté ainsi, consiste en un petit salon, avec bibliothèque, qui servait de cabinet de travail à Bonaparte. Au moment du changement à vue, Bonaparte est assis à droite, près d'une table sur laquelle se trouvent des cartes, des plans et des livres.

BONAPARTE, penché sur un plan.

Oui!... oui!... l'Italie!... l'Italie!... c'est là qu'il faut d'abord combattre... c'est là qu'il faut vaincre d'abord!... La route du Milanais est ouverte... Les forteresses de Finale, de Vado, de Savone sont en notre pouvoir!... Ah!... qu'on me donne donc vite la place de ce Scherer, qui n'a pas su profiter des deux victoires de Masséna, et avant six mois l'Italie est à moi!

UN AIDE DE CAMP, entrant.

Général, un message du Directoire.

BONAPARTE.

Donnez.. (Après avoir lu.) Enfin!... général en chef!... Allons, l'armée française compte trente mille soldats!... trente mille héros, puisqu'ils sont commandés par Masséna, Lahrpe, Murat et Serrurier!... Avant deux mois, nous aurons tourné les Alpes et nous pénétrerons en Italie!... De la gloire! et puis encore de la gloire!... O France!... voilà ce que j'avais rêvé pour toi depuis longtemps... et mon rêve va s'accomplir bientôt!... je l'espère... j'en suis sûr!... je le veux... Au Directoire! et demain, en route pour l'Italie!...

(Il sort suivi de l'Aide de camp.)

TREIZIÈME TABLEAU.

LE SOLEIL D'AUSTERLITZ.

Toujours dans l'encadrement de nuages que nous avons spécifié, on voit, peinte sur la toile de fond, la bataille d'Austerlitz au moment décisif de la déroute de l'ennemi, — L'Empereur paraît, suivi de ses Généraux. — Rapp, à cheval, entre par la droite.

RAPP.

Sire! les débris de l'aile droite des ennemis, enfoncée, prisonnière ou détruite, nous ont laissés maîtres du champ de bataille...

(On entend au loin des fanfares de victoire. — Des Soldats paraissent apportant des drapeaux.)

NAPOLEON.

Soldats! je suis content de vous!... Vous avez justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Soldats! mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on réponde : C'était un brave!...

QUATORZIÈME TABLEAU.

Les nuages se rapprochent comme au commencement et l'on ne voit plus en scène que le bon et le mauvais Génie, toujours à leurs places respectives.

LE BON GÉNIE.

Eh bien! Mallevas, crois-tu encore que la France puisse s'étendre?

LE MAUVAIS GÉNIE.

Non... tant que Napoléon régnera... Mais les grands hommes sont comme les météores qui brillent et se consomment... Et tiens, écoute!...

(A ce moment, la musique guerrière, qui n'avait pas cessé de retentir derrière les nuages, s'arrête tout à coup, et à sa place, on entend le murmure sourd du tambour voilé par un crêpe.)

LE MAUVAIS GÉNIE.

Le météore s'est consumé, Fréida, et l'aigle est tombé...

FRÉIDA.

Non, il est remonté au ciel, mais il en redescendra. Mallevas, les temps sont arrivés... Va-t'en donc, maudit!...

(Le mauvais Génie s'engloutit. Le bon Génie disparaît dans les nuages qui, en se dissipant, laissent voir le tableau final: Paris à vol d'oiseau.)

QUINZIÈME ET SEIZIÈME TABLEAUX.

Une vue immense de Paris, prise des tours Notre-Dame.

(Au changement à vue, un vieux Soldat de la garde impériale est appuyé contre une des colonnades, en regardant Paris.)

LE VIEUX SOLDAT.

Où suis-je? et dans ce lieu d'où l'œil ému domine Sur Paris éclairé des premiers feux du jour,

Pour qui donc ces drapeaux dont l'éclat m'illumine?
Ils furent mon unique amour!

Vétéran de Wagram, au fond de ma chaumière,
Sur la lèvre un grand nom, mes souvenirs au cœur,
Je m'éteignais heureux d'avoir, dans ma prière,
Dit encor: Vive l'Empereur!

Car si le vieux soldat, ô France bien-aimée,
N'avait, pour te servir, plus de force et de feu,
Chaque soir, pour tes fils combattant en Crimée,
Il savait encor prier Dieu!

Tout à coup, une voix à la fois douce et fière
Comme sa voix, à lui, quand il nous commandait,
Me cria: Lève-toi! J'exauce ta prière,
Je veux, par un dernier bienfait,

Dérouter sous tes yeux un tableau de victoire.
— La mort, à ton foyer attendra ton retour. —
Vétéran de Wagram, tu te connais en gloire,
Va donc admirer un grand jour!

Et droit je me levai... Puis, comme en ma jeunesse,
Je marchai... Contemplant mon pas sûr et joyeux
Chacun, sur mon chemin, disait avec caresse:
Ils sont encor bons là, les vieux!

Et comme si mon but me fût marqué d'avance,
J'arrivai sans chercher, ici sur ce plateau,
D'où le regard embrasse, ô mon pays, ô France!
Paris, ton plus riche joyau.

Paris et ses palais, ses places sans pareilles,
Ses églises, son Louvre... et là-bas... saluons!
Ce noble arc triomphal planant sur ces merveilles,
Comme un aigle sur ses aiglons...

(Coup de canon au lointain.)

Mais quel est ce bruit qui résonne?

Oh! c'est bien le canon qui tonne!

Vieil ami, que m'annonces-tu?

L'ennemi serait-il battu?

Ta voix, qui ranime ma fibre,

Vient, en traversant l'air qui vibre,

Agiter d'un frisson nouveau

Chaque pli de chaque drapeau.

(Regardant de tous côtés.)

Ah! qu'ai-je vu? vivante boule,

Montant vers ce plateau, la foule

Accourt en jetant des lauriers

Sous les pas de jeunes guerriers.

(Des Soldats anglais, français, sardes et turcs paraissent de tous côtés entourés de Bourgeois et de gens du peuple tenant en main des branches de laurier. — Un Soldat français se détache des groupes, escorté d'un Soldat turc, d'un Sarda et d'un Anglais et s'avance vers le vieux Soldat. Tous quatre tiennent chacun un drapeau.)

LE JEUNE SOLDAT, présentant son drapeau au vieux ainsi que ses Compagnons.

Au soldat de Wagram, les soldats de Crimée,
Réunis pour défendre un seul et même honneur,
Sardes, Français, Anglais, Turcs, une même armée
T'apporte son drapeau vainqueur!

La gloire doit toujours retourner à la gloire!
Prends donc! A nos succès si l'on peut applaudir,
C'est que tu nous appris, père, dans ton histoire,
Comment on doit vaincre ou mourir!

LE VÉTÉRAN, prenant les drapeaux.

O jour trois fois béni! Que demain, dans la terre
On me mette!... Qu'importe! et qu'ai-je à voir encor.
J'ai vu sur ces deux fronts, la France et l'Angleterre,
Une même auréole d'or...

(Aux jeunes Soldats.)

Ainsi Sébastopol?...

LE JEUNE SOLDAT.

N'est plus rien qu'une cendre...

Une tombe, un désert où déjà l'herbe croît,
Ils avaient du granit, du fer pour se défendre...
Mais pour les vaincre, nous, nous avions le bon droit...

LE VÉTÉRAN.

Et vous avez été vainqueurs aussi!... La France
Chante, avec ses alliés, un triomphe de plus.
Et voyez, tout Paris, dans sa reconnaissance,
Vous reçoit comme ses élus.

(Acclamations de toutes parts. Chacun jette sa branche de laurier sur la scène autour des quatre Soldats qui se tiennent unis.)

LE VÉTÉRAN, étendant la main vers eux.

Soldats, restez unis d'une amitié profonde,
Persistez à n'avoir et qu'un bras et qu'un cœur.
Dieu veut que vous donniez un jour la paix au monde.
Gloire à Dieu! vive l'Empereur!...

FIN.